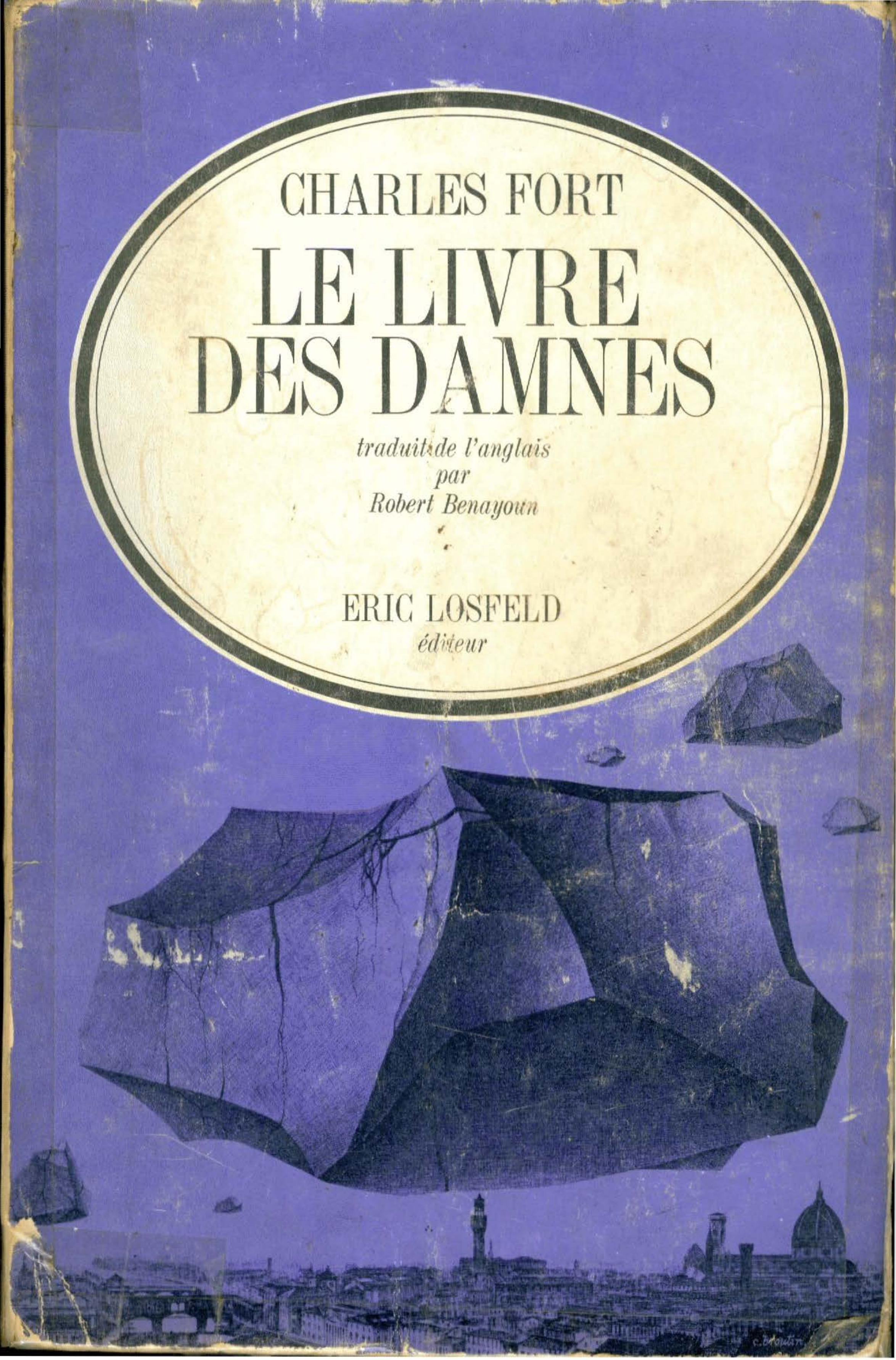

CHARLES FORT
LE LIVRE
DES DAMNES
traduit de l'anglais
par
Robert Benayoun
ERIC LOSFELD
éditeur

Couverture de Christian Broutin.

LE CHANDAIL D'EINSTEIN

Quand deux assemblées de savants décident, l'une à Oxford, l'autre à Oak Ridge, que rien n'a été fait pour l'étude systématique des phénomènes classiques d'ébullition et de congélation, quand les observateurs du Mont Palomar trouvent soudain négligeable la courbure de l'espace et révèlent la toute · possibilité d'un univers plat et infini, quand M. Jean Rostand dans le film *Aux frontières de l'homme,* pastiche Prométhée (« Là où la Natur, n'avait prévu qu'une seule cellule, j'en fais deux, j'en fais trois! »), quand Albert Ducrocq, confondant mémoire et imagination, s'essaie avec l'automate Calliope, à la poésie presse · bouton, quand le grand mathématicien Eddington trouve clairement exposée dans le *labrebocq* de Lewis Carroll « l'équivoque essentielle des entités fondamentales de la physique », il est grand temps de lire Charles Fort.

En septembre 1930, le grand chimiste anglais Henry Armstrong accusait déjà la Science de créer une pornographie de la connaissance. Au même moment, dans son appartement du Broux, entre ses collections de papillons et de météorites, un gros homme aux moustaches en brosse se frottait les mains, parce qu'on le prenait pour l'anti ·Science. En dressant le catalogue rivant et poétique des prodiges inexpliqués, Charles Fort créait une chaussetrappe à dogmatismes qui n'a jamais depuis cessé de fonctionner. « Je ne connais rien de la religion, de la science ou de la philosophie qui soit plus qu'un vêtement d'occasion prêt à porter»: voilà l'homme. Il passa vingt · six ans dans les couloirs du British Museum, se nourrissant de roquefort, de pain de seigle et de raisins au whisky, pour réunir quelque 25000 fiches qu'il détruisit ensuite par crainte d'un incendie. Enfin il se lança dans l'examen de tous les phénomènes, combinaisons, attractions et perturbations inédites, classant 40000 notes sous 1300 titres, tels que Métabolisme, Equilibre, Harmonie, Offre et Demande ou Saturation, « 1300 chiens infernaux, hululant de leurs 1300 voix devant ma quête futile d'une finalité ». Ce fut Le *livre des Damnés.* Fort y enregistre avec fluidité des chutes de clous, de sel, de bitume, de quartz, d'albâtre, de mâchefer, d'amidon, de mercure, de gélatine, de fourmis, d'algues, de poissons, de résine, de haches, de coke, d'amiante et de pervenches. Plus tard, il signale l'apparition de crocodiles en divers points de la côte anglaise, mais refuse de croire à un chien qui disparaissait dans un nuage vert, en s'écriant: « Merci ! »

Pour peu qu'on s'y engage sans méfiance, on trouvera de tout dans Charles Fort. Des facéties, comme celle qu'il adresse à ses critiques: «Je me demande si l'énergie qui part dans la manière ne ferait pas mieux de s'exercer sur la matière. » Un démontage compétent des différents concepts astronomiques. Ou de subtils raccourcis poétiques : «Spécimens minéraux gisant dans les musées - calcites qui sont des piles de pétales, ou qui furent autrefois les notes grossières d'une rose.» Il analyse avant la lettre la panique des soucoupes volantes, et le cancer des pare · brise, s'exprime clairement sur le principe d'incertitude dans la théorie des quanta, mais nie la parallaxe annuelle des étoiles, la vitesse de la lumière, la rotation de la terre, le déplacement régulier des lignes du spectre stellaire. Mieux encore, il nous convainc de leur inanité. Curieux mélange de rigueur analytique et d'intuition irrationnelle, qu'il explique en ces termes: «Je me suis fermé à la sagesse des siècles, et cet isolement m'a voué aux hospitalités bizarres: je ferme la porte d'entrée au Christ et à Einstein, et par la porte de service, je tends la main aux petites grenouilles et aux pervenches. »

Ce qui ne l'empêche pas de suggérer, avec un rare sens de l'humour et une imagination de visionnaire, son explication de l'univers, ni d'esquisser le croquis très personnel d'un cosmos capricieux. La terre pourrait être entourée d'une coquille opaque et tremblotante, percée de petits trous, ce qui expliquerait l'illusion des étoiles. Les nébuleuses sont les superstalactites de cette caverne immense, dont certaines parties, gélatineuses, laissent passer les pluies de météores, et s'égouttent parfois sans crier gare. Plus haut, flotte une Supermer des Sargasses, confluent des épaves du temps et de l'espace, autour d'une île, Génésistrine, aux lacs protoplasmiques d'où tombent tous les objets et êtres vivants qui pleuvent sur la terre. «Notre système solaire tout entier n'est peut.être qu'un organisme vivant, sujet de temps à autre à des hémor · ragies internes. » Et Fort ajoute: «Contre ces chutes de protoplasme, j'avertis tous les aviateurs : ils se retrouveront un jour collés comme des raisins sur un pudding. » Il est difficile, à ce stade, d'évaluer la valeur mystificatrice de pareille démarche. Vingt · deux ans après la mort de ce Brisset des sciences exactes, de ce Lichtenberg de longue haleine, de ce Chazal systématique, la science s'interroge encore: farce gargantuesque, complot lucide, élucubration de maniaque?

Pour Tiffany Thayer, l'un des amis de Charles Fort, il n'y a aucun doute: « Il avançait, dit.il, facétieusement ses étonnantes hypothèses, comme Jéhovah dut fabriquer l'ornithorynque, et peut·être l'homme.» Mais sa connaissance profonde des données scientifiques lui permettait de ne rien avancer qui soit insoutenable. Sa fantaisie, libre de toute entrave, s'élançait alors aux confins du paradoxal: et lorsqu'il signalait la disparition d'Ambrose Bierce, coïncidant avec celle d'ull' Ambrose Small, c'est sans sourire qu'il demandait: «Quelqu'un collectionne-t-il les Ambrose ? »

Charles Boy Fort est mort à New York le 3 mai 1932, à l'âge de 58 ans.

Quelques amis dévoués, dont Théodore Dreiser et Bavelock Ellis, veillèrent à la parution de son œuvre, qui comporte quatre volumes : Le Livre des Damnés. Terres nouvelles, Lo ! et Talents insolites. Mais nul ne jouera plus sur l'immense damier de son « Superéchec», dont les armées de pions, désarmais immohiles sur leurs centaines de cases, témoigneront toujours de son ample vision, aux limites d'un monde définitivement incongru.

Roberf Benayoun.

Janvier 1955.

CHARLES FORT

OU LA CONNAISSANCE PAR L'ABSURDE

Inventer de nouvelles erreurs
LICHTENBERG

Il n'y a pas longtemps qu'il est devenu facile pour un non spécialiste de s'accommoder de la science. Les «progrès de l'astronomie, de la physique ou de l'électronique, loin de resserrer sur nous les murailles d'un laboratoire à tout faire où nous serions réduits à l'état d'éprouvettes, semblent faire sans cesse éclater la coquille des dogmes. Depuis cinquante années, les systèmes ne s'échafaudent plus que pour mieux s'effondrer, la technique aboutit au vertige. On dirait que les connaissances 'humaines jouent perpétuellement à saute-mouton avec ellesmêmes. A peine est-on passé des galaxies aux super-galaxies, en s'étonnant de voir à Palomar la nébuleuse Andromède telle qu'elle existait il y a deux millions d'années, que l'expansion de l'univers selon Hubble s'efface brusquement devant la notion d'une courbure spatiale négligeable et d'un univers plat. L'astronomie a spéculé depuis des siècles sur des distances interstellaires que Fritz Zwicky tient à présent pour illusoires. Et l'affolement momentané créé par le développement des machines électroniques ne fait que révéler de nouvelles dimensions au cerveau humain.

Ce qu'il y avait de gênant dans lascience, c'était ce sens de l'immobilité des connaissances acquises, cette prétention à la progre8sion géométrique du recensement de l'univers, qui, après l'ère encyclopédique, trouvait son sommet dans le Dix-Neuvième positiviste. Mais, depuis le début de ce siècle est né un nouvel esprit scientifique où l'élément émotionnel, l'élan imaginatif, le gotit des réévaluations totales sont la menue monnaie des recherches dites avancées. On croirait assister à une nour,elle Renaissance où les savants (disons les grands savants), tenus de penser cent fois plus vite et ne se donnant plus les alibis de l'expérience, redeviennent philosophes, poètes, voyants, utopistes ou agents secrets.

Citons quelques exemples d'utilisation fantaisiste de la science.

Les experts scientifiques de la marine américaine étudient les possibilités d'une utilisation de la perception extra-sensorielle dans les contacts entre sous-marins. Les Cosmologues d'Oxford et de Cambridge conviennent que l'univers, d'essence nonsensique, doit être examiné sous l'angle des lois innaturel1es, et que le seul moyen de l'apprécier revient à bâtir une série d'univers théoriques quitte à les comparer, par élimination, avec le nôtre. Cependant, les géologues de l'université de Columbia perfectionnent l'horloge atomique du Dr Libby qui servira à évaluer le passé. A Washington, Mr Laurence Walstrom, innente ur de la machine qui ne sert à rien (ce chef-d'œunre de l'inutile, «incapable d'accélérer ou de troubler la vie») met au point une machine à calculer qui se détraque dès qu'on la met en marche. Le professeur Gamow, auteur de la théorie du

déclin radioactif, dédie à Lewis Carroll son dernier linre, consacré à la loi du désordre et au concept de l'uniners en sens dessus-dessous (1). Le mathématicien Eric Temple Bell, le philosophe Olaf Stapledon, le chimiste Isaac Asimol1, s'adonnent à des spéculations identifiées vulgairement à la «Science fiction », mais qui suinent, en fait, jusqu'à leur terme actuel, les voies de Cyrano, de Bacon, de Ludwig Holberg et Campanella. Quant aux technologues de Cambridge (Massachussets) ils inventent une planète imaginaire, ARCTURUS IV, à seule fin de la doter d'une cohérence totale, tant biologique que chimique ou psychologique.

A ce stade, si j'ajoutais qu'on se dispose à réaliser, ftit-ce pour voir, le diamant à eau fulgurante de Roussel, la Maisonascenseur d'Allais, le compteur pour baisers de Cros, la montre-sifflet de Stoopnagle, on me croirait facilement. Mais sans doute (synchronisons nos montres) est-ce pour tout à l'heure...

« Une réflexion sur la réflexion », voilà ce qu'est devenue la science contemporaine, estime le professeur Gaston Bachelard, qui ajoute: «Pour moi, l'ère du nouvel esprit scientifique date de 1905, au moment où la relativité einsteiniennevient déformer des concepts primordiaux que l'on croyait à jamais immobiles » (2). Sans vouloir me permettre de contredire le professeur, je serais plutôt porté à croire qu'elle date de Charles Fort.

« Je définirai l'existence par ses grenouilles. »

Tel était le programme de Charles Hoy Fort, né à Albany le 9 août 1874, mort à New York, le 3 mai 1932, en laissant derrière lui quatre volumes qui assument le retour définitif de la Science à son principe originel de l'acceptation temporaire.

C'est en 1908 que ce gros homme, aux moustaches de morse (il ressemblait à s'y méprendre au vieil accordeur des publicités Steinway) cessa de s'adonner à la taxidermie et au journalisme pour se livrer au plaisir maniaque de la compilation. Esprit contradictoire, il se plaisait à accumuler note sur note d'événements invraisemblables mais établis, édifiant ce qu'il appelait «le sanatorium des coincidences exagérées).

Dans un petit appartement du Bronx, il rangeait dans des boîtes en carton des rapports encyclopédiques sur les chutes d'un peu n'importe quoi: amidon, mâchefer ou bigorneaux, sur les caprices de comètes, sur les cataclysmes inexplicables et les disparition. Il réunit ainsi 25000 notes, s'inquiétant périodiquement du danger d'incendie et songeant à écrire sur des feuilles ignifugées. Puis en un autodafé intime qui fut sans doute le tournant de son existence, il détruisit ce matériel qu'il estimait douteux.

Car il venait de percevoir la nécessité de faire œuvre systématique. Le monde avait besoin d'une encyclopédie de l'incongru, la science avait besoin de poètes, et Charles Fort brûlait de sonner le glas de l'exclusionnisme. En huit années exténuantes, il se mit en devoir d'apprendre tous les arts et toutes les science et d'en inventer (dit-il) une demi-douzaine pour son propre compte. «Je m'émerveillais de ce que quiconque puisse se satisfaire d'être romancier, tailleur, industriel ou balayeur des rues. » C'est alors qu'il reprit systématiquement ses recherches soumises, cette fois, à un plan ambitieux couvrant l'astronomie, la sociologie, la psychologie, la morphologie, la chimie et le magnétisme. Principes et phénomènes, lois et formules, furent digérés entre le British Museum de Londres et la Bibliothèque Municipale de New York en 40000 notes (et 1300 sections) qu'il portait au crayon sur des rectangles de papier, sous une forme hiéroglyphique qui témoignait de son mépris pour la postérité.

(1) Un, deux, trois ••. l'infini, par Georges Gamow (Dunod).
(2) Aux Frontières de l'Art et de la Science. - Interview de Gaston Bachelard, par André Parinaud. Art.s, le 22 février 1952.

L'une quelconque de ces fiches ressemblait en moyenne à ceci: « 1 B71/Avril 22, etc., gélat. Larves, Bath. Angl. » Puis, momentanément aveugle, il se retira sur une diète de fromage et de pain bis, pour élaborer une vision personnelle et hypothétique de l'univers, employant son sens épique de l'humour à fuir tout dogmatisme: «Parfois, je me surprends moi-méme à ne pas penser ce que je préférerais croire.» Joseph Henry Jackson lui trouvait «ce don de considérer chaque sujet du point de vue d'une intelligence supérieure qui vient seulement d'en apprendre l'existence ».

Enfin, Fort se sentit assez libéré de sa documentation cyclopéenne pour ramasser en 310 pages une partie de ses étonnantes théories, véritables vacances de l'intellect et qu'il considérait comme des «expériences en matière de structure ». Ce fut Le Livre des Damnés. Un scandale. Son langage apocalyptique, la bizarrerie permanente de ses données déchatnèrent en leur temps (c'était en 1919) un concert d'insultes et de louanges.

«Une des monstruosités de la littérature », disait Edmond Pearson. «Un Rameau d'or pour les cinglés », s'indignait John T. Winterich. Ben Hecht décrivait Fort comme «1"Ap6tre de l'Exception et le Prétre Mystificateur de l'Imp'robable » et Théodore Dreiser, toujours dépourvu de la plus petite once d'humour, voyait en lui «la plus grande figure littéraire depuis Edgar Poe ». «Lire Charles Fort, concluait Maynard

Shipley, c'est chevaucher une comète. » Plus modeste, tout au long de ce qui ressemble aussi peu que possible à une carrière, Fort se décrivait lui-méme comme un taon harcelant le cuir de la Science ortho doxe afin de la tenir en éveil. Et si les manuels le rangent invariablement patmi les pseudo-scientistes, Martin Gardner, le spécialiste des fausses sciences, reconnait son aptitude à jongler avec le principe d'incertitude de la théorie des quanta: «Ses sarcasmes, avoue-t-il comme à contrecœur, sont en harmonie avec les critiques les plwr valables d'Einstein et de Bertrand Russell. »

En 1923, Fort publiait son second volume, Terres nouvelles, dans lequel il poussait presque à leur extrème ses spéculations astronomiques du Livre des Damnés. Il y niait notamment la parallaxe annuelle des étoiles, la vitesse de la lumière, le déplacement régulier des lignes du spectre stellaire et la loi de la gravitation, pour aboutir à une néo-astronomie qui préfigure la théorie toute récente des ponts de l'espace. Puis "inrent successivement Lo ! en 1931 et Talents Insolites parus posthumement en 1932 grâce aux soins de Théodore Dreiser et de Havelock Ellis. Bien que leur matière soit assez dispersée, ces deux volumes sont peut-être les plus brillants qu'ait conçu l'ermite du Bronx. On y passe sans transition de Cagliostro à Einstein, de Marie la Typhoide à Kaspar Hauser, il est question d'animaux qui parlent, d' hallucinations collectives, de télékinèse et d'apparitions de crocodiles sur les côtes de l'Oxfordshire.

« Pour mesurer un cercle, on peut commencer par n'importe où. » La méthode de Charles Fort est unique en son genre. Il procède en deux temps: s'appuyant tout d'abord sur des con frontations de témoignages, sur des revues spécialisées et sur les comptes rendus des organismes scientifiques officiels, il procède au groupement sériel de ses données fantastiques, mais irréfutables, en insistant longuement sur les analyses chimique et microscopique. Mais il prend bien soin, ce faisant, d'expédier au diable le style des Sociétés Savantes et le sérieux imperturbable des experts. Il bondit, virevolte et dialogue tout seul sur le ton d'un prophète .aux confins de l'illusionnisme, puis s'élance à dessein dans les propositions les plus stupéfiantes, aptes à bien révolter l'esprit scientifique traditionnel, à le faire sortir de ses gonds rouillés. Nulle image n'est alors assez folle: « Je crois qu'on nous pêche... quelqu'un collectionne-t-il les Ambrose ? » Nulle expression assez frappante: «Le regard d'un œuf est celui de la complaisance. » Parfois, le ton s'élève et s'ossianise: « Consumez-moi le tronc d'un séquoia, feuilletez-moi des pages de falaises crayeuses, multipliez-moi par mille et remplacez mon immodestie futile par une mégalomanie de titan, alors seulement pourrai-je écrire avec l'ampleur que me réclame mon sujet. » Le plus souvent, il fait fi des procédés courants de la logique et procède par pure juxtaposition: « Parmi les tribus dites sauvages, on entoure de soins respec tueux tous les simples d'esprit car on les considère obscurement comme les élus de Dieu. On reconnaît généralement la définition d'une chose en termes d'elle-même comme un signe de faiblesse d'esprit. Tous les savants commencent leurs travaux par ce genre de définition. Et parmi nos tribus, on entoure de soins respec tueux tous les savants. » Sa pensée évolue plus facilement par l'abolition de toute parenthèse, par rapprochements spontanés, tout raisonnement prend un aspect essentiellement ludique: « Une nouvelle étoile apparaît: jusqu'à quel point diffère-t-elle de certaines gouttes d'eau d'origine inconnue qu'on vient de relever sur tel cotonnier de l'Oklahoma? »

Dans une lettre à Miriam Allen de Ford, il laisse visiblement vagabonder sa plume en territoire ami, et révèle le sens dirai-je vectoriel de sa pensée: « J'ai, en ce moment, un spécimen de papillon particulièrement bruyant: un sphinx à tête de mort. Il couique comme une souris, et le son me parat vocal. On dit du papillon Kalima, lequel ressemble à une feuille morte, qu'il imite la feuille morte. Mais le Sphinx à tête de mort imite-t-il les ossements? »

Son attitude intellectuelle est, à ce titre, quelque peu hégélienne: il milite sans cesse en faveur de l'Unité sous-jacente de toutes choses. « Je crois », affirme-t-il, «que nous sommes tous des insectes et des souris, et seulement différentes expressions d'un grand fromage universel.» Il utilise à tout moment des adjectifs à double face du genre de «réel-irréel », « matériel-immatériel », ou « soluble-insoluble ». Et n'avançant jamais que des hypothèses, son horreur physique de l'affirmation positive le pousse à consteller son œuvre de restrictions subjectives perpétuelles: « Je crois, je tiens, je pense ... pour ma part, en ce qui me concerne... »

Considérant que la science n'était qu'un «ventre, un estomac sans cerveau ni membres, un boyau amibien qui se maintient en vie en s'incorporant l'assimilable et en rejetant l'indigeste », il s'attacha à éliminer aussi souvent que possible l'idée de coïncidence. « Je collectionne des notes sur tous sujets dotés de quelque diversité, comme les déviations de la concentricité dans le cratère lunaire Copernic, l'apparition soudaine de Britanniques pourpres, les météores stationnaires, ou la poussée soudaine de cheveux sur la tête chauve d'une momie. Toutefois, mon plus grand intérêt ne se porte pas sur les faits, mais sur les rapports de faits. J'ai longtemps médité sur les soi-disant rapports que l'on nomme coïncidences. Et s'il n'y avait pas de coïncidences ? »

Un passage; de Talents Insolites, qu'il convient ici de citer, définit assez bien son espièglerie expérimentale. « Aux jours d'antan, lorsque j'étais un garnement spécialement pervers, on me condamnait à travailler le samedi dans la boutique paternelle, où. je devais gratter les étiquettes des boues de conserves concurrentes, pour y coller celles de mes parents. Un jour que je disposais d'une véritable pyramide de conserves de fruits et légumes, il ne me restait plus que des étiquettes de pêches. Je les collais sur les boues de pêches, lorsque j'en vins aux abricots. Et je pensai: les abricots ne sont-ils pas des pêches? Et certaines prunes ne sont-elles pas des abricots? Là-dessus, je me mis facélieusement ou scientifiquement à coller mes étiquettes de pêches sur les boîtes de prunes, de cerises, de haricots et de petits pois. Quel était mon motif, je l'ignore à ce jour, n'ayant pas encore décidé si j'étais un savant ou un humoriste. » Mais il ajoute, quelques pages plus loin: « Le prix des pyjamas à Jersey City est affecté par le mauvais caractère d'une belle-mère groënlandaise ou par la demande en Chine des cornes de rhinocéros pour la guérison des rhumatismes; car toutes choses sont continues, reliées entre elles, d'une homogénéité sousjacente. D'où la logique sous-jacente du gamin, coupable de bien des choses, sauf d'avoir entendu prononcer un syllogisme et qui collait une étiquette de pêches sur une boite de petits pois. Tel est le rapport des choses entre elles, que la différence entre un fruit et ce qu'il est convenu d'appeler un légume reste indéfinissable. Qu'est-ce qu'une tomate: un fruit ou un légume? »

Dans l'intimité toute bohémienne de sa grotte à météorites et à papillons, Fort menait une vie recluse, en compagnie de sa femme, Anna Filan, qu'il avait choisie pour son total manque d'intérêt dans ses travaux, et qui l'aima tendrement jusqu'à sa mort. Fort recevait rarement ses amis, préférant leur écrire longuement. Pour s'assouplir l'entendement, il se livrait souvent à lui-même de longues parties de superéchecs, un jeu de son invention qui comportait un échiquier de 1 600 cases et dont il affirmait: « Ce sera un grand succès, car tout le monde le trouve absurde.» Il ne s'intéressa jamais à l'au-delà: « Les · spéculations métaphysiques », écrivait-il, « sont des .tentatives de penser l'impensable, et il est bien assez difficile de penser le pensable. » Par pur enjouement, il se plut une fois à définir Dieu, s'il existait, comme « un super-idiot qui brave dcs comètes et bafouille des tremblements de terre ». « La croyance en Dieu, en Rien ou en Einstein est affaire de mode », insistait-il. « Et je ne connais rien de la religion, de la science ou de la philosophie qui soit plus qu'un vêtement d'occasion prêt à porter. »

Eût-il vécu, l'ermite du Bronx eût assisté a la confirmation d'un grand nombre de ses suppositions les plus débridées. La panique des soucoupes volantes, l'épidémie du cancer des parebrise, le mystère des cheveux d'ange, n'eussent été pour lui que des notes additives a ses chapitres les plus fameux ; il eût pris grand plaisir a suivre l'odyssée loufoque de Mrs Hodges, la première femme a être frappée par un météorite. Il se fût sans doute enthousiasmé pour les romans de Lovecraft, dont il fut de toute évidence l'inspirateur. « Peut-être, méditait-il, suis-je le pionnier d'une littérature à venir dont les traîtres et les héros seront des raz-de-marée et des étoiles, des scarabées et des tremblements de terre.» Mais il se serait bien accommodé d'un monde où le présent est toujours plus proche de l'avenir que du passé, où l'on parle des trente années ultérieures avec le même naturel que deux amoureux se fixant leur rendez-vous de la soirée, où l'homme moins jaloux de sa chair tolère le parasitisme des organes artificiels, où le réel ne s'oppose pas plus à l'imaginaire que l'imprévu au concevable.

Lichtenberg voulait faire de Till Eulenspiegel l'inventeur d'une grande chose. Charles Fort exauce ce souhait.

Robert Benayoun.
Nov. 1955.

LES BRICOLEURS DU SUBCONSCIENT

Une troisième préface sur Charles Fort? Elle n'est pas de trop, on va le voir, pour lui rendre justice en 1967.

Le livre des damnés, après avoir été présenté, sous la forme d'extraits, par la revue surréaliste *Medium* en janvier 1955, fut publié dans la présente traduction au mois de novembre de la même année dans la collection «Lumière Interdite., dirigée alors aux Deux-Rives par Louis Pauwels. Elle comprenait, outre la préface que vous venez de lire, un avant-propos de Jacques Bergier.

Si l'édition présente se propose de récuser énergiquement la caution de Pauwels comme celle de Bergier, c'est que Charles Fort a depuis subi de la part de ces messieurs, dans *Le matin des magiciens,* puis dans *Planète,* un traitement assez inouï d'appropriation, ,de détournement, pour ne pas dire de pillage.

Le matin des magiciens, publié pour la première fois en septembre 1960, se présentait en toute simplicité sous ce slogan: « Lire ce livre, c'est chevaucher une comète. » Le lecteur reconnait, d'emblée, la phrase de Maynard Shipley sur *Le livre des damnés.* Dans un mépris assez inhabituel des droits de citation, comme de la vergogne, leur terra incognita, Louis Pauwels et Jacques Bergier s'attribuent tour à tour un mot de Bachelard, détourné au besoin de son contexte, et dont sans doute ils avaient apprécié l'euphonie, un autre de Joseph Henry Jackson que je citais lui aussi quelques pages auparavant. Comme nos magiciens matutinaux ont le guillemet pratiquement inexistant, on trouvera ces emprunts, larcins mineurs et de pur entraînement, en pages 162 et 158 de leur considérable pot-pourri.

Mais ce n'est qu'un début. Car Pauwels et Bergier dans une boulimie assez strabique, vont ingérer du Fort tout au long de leur ouvrage, sans pour autant acquérir un atome de l'humour, du détachement, ou du génie de Charles Hoy. Qu'on en juge: «Nous avons opté pour des méthodes balbutiantes, sauvages, enfantines parfois... Nous nous refusons à exclure des faits sous prétexte qu'ils ne sont pas convenables... Nos méthodes furent celles des savants, des théologiens, des poètes, des sorciers, *des* mages et des enfants... Nous faisons partie des hordes fantomatiques, des cohortes transpar,entes et désordonnées qui commencent à déferler sur notre civilisation (1). » Ces

quelques phrases répétitives pastichent studieusement et avec l'élégance d'une théorie de mammouths traversant un parterre de petits-beurres les passages suivants de Charles Fort: «Mes méthodes seront celles des théologiens, des sauvages, des savants et des petit enfants... C'est par les méthodes balbutiantes des cardinaux, des cartomanciennes ,et des paysans que j'écrirai ce livre...

Nous tiendrons une procession de toutes les données que la science a jugé bon d'exclure. Des bataillons de maudits, menés par les données blafardes que j'aurai exhumées se mettront en marche (2).» On remarquera que Pauwels et Bergier, dans leur choix d'emprunts, épargnent au passage les cardinaux et les cartomanciennes, une omission bien significative.

Quand Lautréamont plagiait La Rochefoucauld, il le renouvelait, le dépassait ou le contredisait. Ici nos deux imitateurs s'essouf1ent à escalader l'ongle du petit orteil fortéen, pour en dégringoler en tintamarre, pris d'anoxie. Pour qu'on les comprenne mieux, ils ressassent peu subtilement: c Notre façon... ne sera ni tout à fait religieuse, ni tout à fait ésotérique ou poétique, ni tout à fait scientifique. Elle sera un peu de tout cela à la fois... un bouillon où trempent, mêlées, les méthodes des théologiens, des savants, des mages et des enfants (3).» De phrase en phrase piteuse, la pensée initiale trébuche et s'étale. Inversant ou percutant l'ordre d,es mots sans que jaillisse, et pour cause, l'étincelle de la trouvaille, nos deux laborantins délayent et permutent, affaiblissant et distendant l'original.

Ce serait une erreur de croire que Pauwels et Bergier, ces timorés de l'imaginative, limitent là leurs déprédations mornes, leurs grapillages asthmatiques. Ouvrant *Planete* n° 29, non pour mon plaisir, mais parce que le tandem prétendait une fois encore y introduire Fort à ses lecteurs, j'ai eu la bonne surprise de constater que 57 lignes, cinquante-sept, ou pour mieux me faire comprendre CINQUANTE-SEPT LIGNES de la préface qui précède y figuraient, sans guillemets ni mention de mon nom, sous la signature pourtant compromettante de MM. Pauwels et Bergier, ces remplisseurs de serre-livres.

(1) Voir respectivement en paj(es 74 et 502 du *Matin* de. *Magicien.* (Galli. mard, éd.).
(2) Voir respectivement en pages 23 et 30 de la présente édition. Dan. l'édition originale, en pages 33 et 25.
(3) Voir page 432 du *Matin* du *Magiciens.*

Je ne vois aucune raison de mâcher mes mots : les plagiaires, cette fois, n'ont pas modifié, démarqué ou tant soit peu refabriqué le texte d'origine. Avec une fidélité très scrupuleuse, ils ont tout simple-ment recopié tout ce qui leur plaisait, sans que l'envie puisse me saisir de leur rendre, même pour rire, la pareille : leur prose à eux est indigne de ma signature (1).

Il serait relativement peu important que MM. Pauwels et Bergier se soient si copieusement gavés de la prose fortéenne, ou de la mienne (il faut bien que les plus démunis puissent survivre), s'ils n'en avaient fait une consommation aussi rudimentaire. C'est trop peu dire qu'ils l'édulcorent. Ils la restituent au lecteur toute dénaturée par le ruminement de leur cuisine propre.

J'ai écrit par ailleurs ce qu'on peut penser du *Matin des Magiciens* et de *Planète,* à condition qu'on ait commis l'erreur initiale de saisir ces publications de sa propre main, et de laisser impressionner sa rétine par leur lecture, fut-el'le distraite (2). Ce qui concerne le lecteur du présent livre, c'est la disparité monu;. mentale qui existe entre l'original et le succédané.

Charles Fort a publié ses notes irrésistibles dans une revue qui a pour nom *Doubt:* l'e doute. Pauwels-Bergier rédigent le bréviaire de la crédulité. Ils font mystère de tout, de la grossesse, des robots, du yoga, des mathématiques, de la femme, des Bretons, de la jeunesse, des singes, du corps humain, comme s'il leur fallait propager une zone floue suffisamment vaste pour leur permettre de faire paraître pendant nombl'e d'années leur annuaire de l'à-peu-près et du bobard. Fort invente des îles flottantes aux dimensions de l'univers, un cimetière galactique, des transparents naïfs et facétieux, des lois absurdes qui, par vertu de leur humour, ridiculisent le recensement scientifique, dont il prouve par ailleurs l'insuffisance.

(1) Entre autres passages repérés, je cite pour mémoire le paragraphe 3 de la page 12 du présent volume, le paragraphe 1 de la page 13 (à raison de douze lignes), qui se retrouvent dans *Planète* 29, en pages 25 et 23 respectivement. Sans compter nombre phrases individuelles «piquées:t au petit bonheur, celui bien entendu, et je le dis sans modestie, de Pauwels et Bergier.

(2) Lire en appendice *Le crépuscule des bonimenteurs,* et se reporter à l! plaquette de José Pierre, *Le,s fausses cartes transparentes de Planète*

(Œric Losfeld, éd.)

Pauwels-Bergier voient partout de vrais mutants, des soucoupes volantes, se communiquent mutuellement une tremblote exquise à la pensée que le Supérieur Inconnu puisse un jour leur faire des familiarités.

Fort accumule les trouvailles fulgurantes, les raccourcis géniaux, les formules insondables. Louis Pauwels banalise tout ce qu'il touche. Voilà ce qu'il fait, lorsqu'il la cite, de la phrase la plus célèbre d'André Breton : «Tout porte à croire qu'il existe en nous un Everest d'où la vie et la mort, le passé et le futur, la chair et l'esprit cessent d'être perçus contradictoirement » (1). Il faut un véritable don d'imperception, de confusionnisme et de pagaille pour jouer aussi mal au jeu du téléphone.

Fort étiquette le réel, en critique les termes, et spécule sur l'impossible, l'extravagant ou le nonsensique. Pauwels-Bergier partent du vague, de l'obscur et du douteux, en tissent des combinaisons effilochées de cosmonautes. L'un passe du quotidien au surréel, dont il est l'indigène. Les deux autres s'ahurissent sur le banal, et s'étant mystifiés, le mettent au compte d'un complot dont ils se désolent d'être exclus.

Ne mêlons point la haute création, l'insolente liberté, l'invention folle, la poésie illimitée avec la décalcomanie, le puzzle, le rabâchage et l'approximation. Ne confondons point le voyant avec les brode-petit. Charles Fort, en 1967, demeure l'anti-*Planète* irrémédiable, le mouche-mage et le fesse-prophète des vrais penseurs.

Robert BENAYOUN. janvier 1967.

MESSAGE

A l'occasion de la publication en français du Livre des Damnés, Mr Tiffany Thayer, secrétaire de la Fortean Society de New York, nous adresse le message suivant:

« La voix que vous allez entendre est celle de l'éternelle minorité que forment les esprits non conformistes, la minorité du perpétuel désaccord. Peut-être est-ce là la plus importante contribution de Charles Fort à la pensée universelle. Tantôt à l'aide d'une logique que l'on qualifie parfois d'aristotélicienne, tantôt il l'aide de la méthode des concordances concomitfantes chères à Bacon, ses livres - en commençant par celui-ci - prouvent que la solide et noble majorité a besoin des non-conformistes pour se reconnaître- comme teUe et affirmer son existence. Comment décrire le jour si l'on ne parle de la nuit? Et, d'ailleurs, si le jour seul existait, à quoi donc les astronomes passeraientils leur temps, les pauvres?

« Les Damnés - qui sont les données de Fort - furent bruyamment édités en 1919. Ce fut comme si la lune, pour la première fois, avait montré son autre face.

« L'œuvre de Charles Fort demeure un catalyseur vivace et un ferment perpétuel: elle est intimement composée des trois éléments vitaux et indestructibles d'une littérature sans rapport avec les comptes rendus de laboratoire. Je veux dire: le Mystère - mystère insoluble peut-être - l'Humour - plus central, et pourtant moins terrestre que chez Rabelais - et l'écriture brillante, aussi bien par le choix des mots que par leur halo.

« Ces qualités de Charles Fort séduisirent un groupe d'écrivains amerzcains qui résolurent de poursuivre, en son honneùr, l'attaque qu'il avait lancée contre les prêtres tout-puissants du nouveau dieu: la Science, et contre toutes les formes de ses dogmes. C'est dans ce but que fut fondée la société CharlesFort, le 26 janvier 1931.

« Parmi ses fondateurs se trouvaient Theodore Dreiser, Booth Tarkington, Ben Hecht, Harry Leon Wilson, John Cowper Powys, Alexander Wollcott, Burton Rascoe, Aaron Sussman, et le secrétaire soussigné, Tiffany Thayer.

« Charles Fort mourut en 1932. à la veille de la publication de son quatrième ouvrage, Talents Sauvages. Les innombrables notes qu'il avait recueillies dans les bibliothèques du monde entier par le truchement d'une correspondance internationale, furent légués à la Société Charles-Fort: elles constituent aujourd'hui le noyau des archives de cet.te société, lesquelles s'accroissent chaque jour grâce à la contribution des membres de quarante-neuf pays, sans compter les Etats-Unis, l'Alaska et les Iles Hawaï.

«La société publie une revue trimestrielle, Doubt (le Doute).

Cette revue est en outre une sorte de chambre de compensation pour tous les faits «maudits », c'est-à-dire ceux que la science orthodoxe ne peut ou ne veut assimiler: par exemple, les soucoupes volantes. En effet, les renseignements et les statistiques que possède la société sur ce sujet, constituent l'ensemble le plus ancien, le plus vaste et le plus complet qui soit. Vous trouverez dans les pages qui suivent un certain nombre de phénomènes qui seraient assimilés aux soucoupes s'ils étaient observées aujourd'hui. Pour Fort, les objets volants non identifiés constituaient simplement un groupe de faits à partir desquels on peut commencer à saisir le Tout. Une tempête de pervenches ferait aussi bien l'affaire...

« La révue Doubt publie les notes de Fort.

«Aux Etats-Unis, en Angleterre et en Australie, Fort jouit d'une grande célébrité. Ses apostrophes détournées et ses ellipses satiriques ne se traduisent pas facilement. Jusqu'ici, seuls de très rares fragments de son œuvre avaient été publiés en français, en allemand, en italien et en espagnol. Aujourd'hui, pour la première fois, les lecteurs de langue française connaitront l'étonnement merveilleux que nous avons ressenti en 1919, lorsque nous avons «entrevu l'autre face de la lune. »

TIFFANY THAYER
Secrétaire de la Société Charles-Fort, New York

I

PRÉAMBULE

L'ETAT INTERMEDIAIRE.
IL N'Y A PAS DE DIFFERENCES POSITIVES.
IL N'Y A RIEN A PROUVER. NEWTON ET LES DEMONS.
LA QUASI-EXISTENCE.

Une procession de damnés.

Par les damnés, j'entends bien les exclus.

Nous tiendrons une procession de toutes les données que la Science a jugé bon d'exclure.

Des bataillons de maudits, menés par les données blafardes que j'artrai exhumées, se mettront en marche. Les uns livides et les autres de flamme, et quelques-uns pourris.

Certains sont des cadavres, momies ou squelettes grinçants et trébuchants, animés par tous ceux qui furent damnés vivants. Des géants déambuleront dans leur sommeil, des chiffons et d,es théorèmes marcheront comme Euclide en côtoyant l'esprit de l'anarchie. Çà et là glisseront de petites catins. Certains sont clowns. D'autres très respectables. Quelques-uns assassins. Pâles puanteurs et superstitions déchaînées, ombres et malices, caprices et amabilités. Le naif, le pédant, le bizarre, le grotesque et le sincère, l'hypocrite, le profond et le puéril confronteront le coup de poignard, le rire et les mains très patiemment jointes de la bienséance.

L'apparence collective se situera entre la dignité et la débauche, la voix de la troupe empruntera les accents de la litanie défiante, mais l'espril de l'ensemble sera processionnel.

Le pouvoir qui a décrété de toutes ces choses qu'elles seraient damnées, c'est la Science Dogmatique.

Néanmoins, elles marcheront.

Les petites putains gambaderonl, nabots et bossus distrairont l'attention, et les clowns briseront de leurs bouffonneries le rythme de l'ensemble. Pourtant, le défilé aura l'impressionnante solidité des choses qui passenl, el passent, et ne cessent pas de passer.

Par les damnés, j'entends donc les exclus. Mais par les exclus j'entends aussi tous ceux qui, un jour, excluront à leur tour. Car l'état communément et absurdement nommé *existence* est un rythme d'enfers et de paradis. Car les damnés ne le resteront pas, car le salut précède la perdition, car nos maudits déguenillés seront un jour des anges mielleux qui, bien plus tard encore, repartiront à l'endroit même d'où ils étaient venus.

Je tiens que rien ne peut tenter d'être, sans essayer d'exclure quelque chose, et que ce que l'on nomme communément « être. est une différentielle entre ce qui est inclus et ce qui est exclu.

J'estime aussi qu'il n'y a pas de différences positives - que toutes choses sont comme l'insecte et la souris au cœur de leur fromage. Insecte et souris - rien de plus dissemblable que ces deux êtres. Ils y demeurent une semaine ou ils y restent un mois, ensuite de quoi ils ne sont plus que des transmutations de fromage. Je crois que nous sommes tous des insectes et des souris et seulement différentes expression d'un grand fromage universel.

Ou encore que le rouge n'est pas positiv,ement différent du jaune, mais un autre degré de cette vibration dont le jaune luimême est un degré - que le rouge et le jaune sont contigus ou se fondent en orange. En sorte que si la Science, sur la base de la rougeur ou de la jaunеté, devait class,er les

phénomènes en incluant toutes les choses rouges pour véritables et en excluant toutes les jaunes pour illusoires, la démarcation serait fausse et arbitraire, car les objets oranges, constituant une continuité, appartiendraient aux deux côtés de frontière proposée.

Or il apparaitra qu'on n'a jamais conçu base plus raisonnable de classification, d'inclusion ou d'exclusion, que le rouge et le jaune. La Science, en faisant appel à différentes bases, a inclu ou exclu des multitudes de données.

Donc si la rougeur et l'élément jaune, si toute base d'admission et toute base d'exclusion sont contiguës, la Science a bien dù inclure des faits prolongeant ceux-là même qu'elle acceptait. Dans le rouge et le jaune, qui se fondent en orange, je voudrais typifier tous les tests, tous les standards, tous les moyens de se former une opinion.

Toute opinion possible sur un sujet quelconque est une illusion basée sur ce sophisme des différences positives. La quête de tout entendement a pour objet un fait, une base, une génération, une loi, une formule, une prémisse majeure positive mais on n'a jamais rien fait de mieux que de dégager des évidences. Telle est la quête: elle fut sans résultat. Et pourtant, la Science a agi, régné, ordonné, condamné comme si cette quête avait eu un résultat.

S'il n'y a pas de différences positives, il n'est pas possible de définir quoi que ce soit comme positivement différent d'autre chose. Qu'est-ce qu'une maison? Une grange est une maison, à condition d'y vivre. Mais si la résidence constitue davantage l'essence d'une maison que le style d'architecture, alors un nid d'oiseau est une maison. L'occupation humaine ne constitue pas le standard de jugement, puisque les chiens ont leur maison, ni la matière, puisque les Esquimaux ont des maisons de neige. Et deux chos,es aussi positivement différentes que la Maison Blanche de Washington et la coquille d'un crabe ermite se révèlent contiguës.

Personne n'a jamais pu définir l'électricité, car elle n'est rien. si on la distingue positivement de la chaleur ou du magnétisme. Les métaphysiciens, les théologiens et les biologistes ont essayé de définir la vie. Ils ont échoué parce qu'au sens positif il n'y a rien à définir - il n'est pas un seul phénomène de vie qui ne se manifeste, à quelque degré que ce soit, dans la chimie, le magnétisme ou les déplacements astronomiques.

Des îles de corail blanc, sur une mer bleu sombre.

Leur apparence de distinction, leur apparence d'individualité ou la différence positive qui les sépare, ne sont que les projections du même fond océanique. La différence entre terre et mer n'est pas positive. Dans toute eau il y a peu de terre, dans toute terre il y a de l'eau. En sorte que toutes les apparences sont fallacieus,es, puisqu'elles font partie d'un même spectre. Un pied de table n'a rien de positif, il n'est qu'une projection de quelque chose. Et aucun de nous n'est une personne, puisque physiquement nous sommes contigus de ce qui nous entoure, puisque psychiquement il ne nous parvient rien d'autre que l'expression de nos rapports avec tout ce qui nous entoure.

Ma position est la suivante: toutes les choses qui semblent posséder une identité individuelle ne sont que des îles, projections d'un continent sous-marin et n'ont pas de contours réels. Mais bien qu'elles ne soient que des projections, elles tendent à se libérer de cette attraction qui leur dénie leur propre identité.

Tout ce qui tente de s'établir pour réel ou positif, système absolu, gouvernement, organisation, soi, âme, individualité, ne peut y parvenir qu'en s'entourant d'une frontière, en damnant et en excluant en fuyant toutes les autres «choses ». Faute de quoi, il ne peut jouir d'une apparence d'existence. Mais, s'il agit ainsi, il agira faussement, arbitrairement, futilement et désastreusement, comme quiconque voudrait tracer un cercle sur la mer, en incluant certaines vagues et en déclarant positivement différente toutes les autres vagues, contiguës des premières, ou en misant sa vie sur la différence positive des faits admis et des faits condamnés.

La sdence moderne a faussement exclu, faute de standards positifs. Elle a exclu des phénomènes qui, selon ses pseudostandards, avaient autant de droits à l'existence que les élus.

Je tiens que l'état communément et absolument nommé « existence» est un courant, une onde ou un passage de la négativité à la positivité et l'intermédiaire entre les deux. Par *positivité,* j'entends harmonie, équilibre, ordre, régularité, stabilité, consistance, unité, réalité, système, gouvernement, individualité, vérité, beauté, justice, perfection et exactitude. Tout ce que l'on nomme progrès. développement ou évolution est un mouvement ou une tentative d'approcher cet état pour lequel, ou pour les aspects duquel, il y a tant de noms, tous résumés en ce seul mot de *positivité.*

De prime abord, il peut sembler que cette somme soit inacceptable, que tous ces mots ne soient pas synonymes, qu' «harmonie » puisse signifier «ordre », mais qu' «indépendance» ne signifie pas «vérité» ou que «stabilité» ne soit ni «beauté », ni «système », ni «justice ».

Pourtant nous parlons du «système» des planètes et non de leur «gouvernement », mais en considérant, par exemple, un grand magasin et sa direction, nous nous apercevrons que les mots sont interchangeables. Il était d'usage de parler d'équilibre chimique, mais non de l'équilibre social: cette fausse démarcation a été franchie. Tous ces mots, nous allons le voir, définissent le même état. En termes d'illusions communes ou de facilités quotidiennes, ils ne sont pas synonymes. Mais un ver de terre, pour un enfant, n'est pas un animal. Il l'est pour un biologiste.

Par *beauté,* je désignerai ce qui semble complet. L'incomplet ou le mutilé est totalement laid. La Vénus de Milo. Un enfant la trouverait laide. Si un esprit pur l'imagine complète, elle deviendra bene. Une main conçue en tant que main peut sembler belle. Abandonnée sur un champ de bataille, elle ne l'est plus. Mais tout ce qui nous entoure est une partie de quelque chose, elle-même partie d'une autre: en ce monde il n'est rien de beau, seules les apparences sont intermédiaires entre la beauté et la laideur. Seule est complète l'universalité, seul est beau le complet: et tendre vers la beauté, c'est vouloir donner au local l'attribut de l'universel.

Par *stabilité,* je désignerai l'indéplaçable, l'inaltérable, le sincère. Mais toutes les apparences ne sont que réaction à autre chose. La stabilité ne peut, elle aussi, qu'être universelle. Certaines choses semblent avoir, ou ont, une plus grande approximation de stabilité que les autres, mais en ce monde, il n'y a que divers degrés d'intermédiarité entre la stabilité et l'instabilité. Tout homme, donc, qui travaille pour la stabilité sous ses divers noms de «permanence », de «survivance » ou de « durée », tend à localiser en quelque chose un état irréalisable en dehors de l'universel.

Par *indépendance, individualité,* je désignerai ce auprès de quoi il n'existe rien d'autre. N'y aurait-il que deux choses, elles seraient contiguës et s'affectant l'une de l'autre, toutes deux détruiraient leur indépendance, leur individualité respective.

Toutes ces tentatives d'organisation, de systèmes et de logiques restent intermédiaires entre l'Ordre et le Désordre: elles échouent à cause de leurs rapports avec les forces extérieures. Toutes tentent d'achever le complet. Si tous les phénomènes locaux subissent des forces extérieures, ces tentatives ne se réaliseront que dans le complet, car seul, le complet ne subit pas de forces extérieures. Et tous ces mots sont synonymes. ils désignent l'état que je nomme positif.

Toute notre existence tend à l'état positif.

Stupéfiant paradoxe: toutes les choses tentent de devenir universelles en en excluant d'autres.

La Vérité est un autre nom de l'état positif. Les savants qui croyaient chercher la Vérité ne cherchaient que des vérités astronomiques, chimiques ou biologiques. Mais la Vérité est ce auprès de quoi il n'existe rien d'autre.

Par *Vérité,* je désigne l'Universel.

Les chimistes ont cherché le vrai, ou le réel et ont toujours échoué à cause des relations extérieures à la chimie : jamais une loi chimique sans exceptions n'a été découverte, parce que la chimie est contiguë de l'astronomie, de la physique et de la biologie. Si le soleil ehangeait de position par rapport à la terre et que l'humanité puisse y survivre, nos formules chimiques ne signifieraient plus quoi que ce soit: ce serait la naissance d'une chimie nouvelle.

Chercher la vérité dans le spécial, c'est chercher l'universel dans le local.

Et les artistes recherchent *l'Harmonie,* pendant que leurs pigments s'oxydent, ou que les cordes de leurs instruments s'ajustent inopinément aux forces chimiques, thermales et gravitationnelles. En ce monde, il n'y a que l'intermédiarité entre l'harmonie et la discordance. Et les nations qui ont combattu dans le seul dessein d'acquérir leur entité, leur individualité, pour être des nations réelles et finales, au lieu d'être soumises à quelque autre nation, n'ont jamais obtenu que leur intermédiarité, car il y a toujours eu des forces extérieures et d'autres nations animées du même dessein.

Quant aux objets physiques, chimiques, minéralogiques, astronomiques, ils ne cherchent pas à achever la Vérité, mais tendent tous vers *l'Equilibre:* il n'y a pas un mouvement qui ne soit dirigé vers l'Equilibre et ne s'éloigne d'une autre approximation de l'Equilibre. Tous les phénomènes biologiques cherchent à s'adapter: il n'y a pas un seul acte biologique qui ne soit un ajustement. Ajustement est synonyme d'Equilibre et l'Equilibre est dans l'Universel que rien d'extérieur ne peut troubler.

Mais ce que l'on nomme «être» est le mouvement : tout mouvement n'est pas l'expression d'un équilibre, mais d'une mise en équilibre ou de l'équilibre non atteint. Et le simple fait d'être, dans le

sens positif, se manifeste dans l'intermédiarité entre Equilibre et Déséquilibre.

En sorte que tous les phénomènes, dans notre état intermédiaire ou dans notre *quasi-état,* représentent cette unique tentative d'organiser, de stabiliser, d'harmoniser, d'individualiser - ou de positiver, c'est-à-dire de devenir réel. Après une apparence, c'est exprimer l'échec ou l'intermédiarité entre l'échec et la réussite finale. En toute tentative, la chose est observable, est mise en défaite par la continuité, ou par les forces extérieures, c'est-à-dire par les exclus, continus des inclus.

Toute notre «existence» est une tentative du relatif vers l'absolu ou du local vers l'universel.

Et cette tentative, telle qu'elle se manifeste dans la science moderne est l'objet de mon livre. La science moderne a tenté d'être réelle, finale, complète et absolue. Si l'inclus et l'exclu sont contigus, le système d'apparence de la Science Moderne n'est qu'un quasi-système, obtenu par le même processus arbitraire, grâce auquel le système théologique a usurpé son apparence d'existence.

Je rassemblai dans ce livre quelques-unes des données dont j'estime qu'elles ont été arbitrairement exclues.

Les données des damnés.

Je me suis lancé dans l'obscurité extérieure des transactions et procédures scientifiques, une région ultra-respectable, mais couverte de la poussière du mépris, je me suis abaissé jusqu'au niveau du journalisme, mais je suis revenu avec les presque âmes des faits perdus.

Elles marcheront.

Quant à la logique de mes raisonnements à venir, la voici: dans notre mode d'apparences, il ne saurait y avoir qu'une quasi-logique. Rien n'a jamais été prouvé, parce qu'il n'y a rien à prouver. Et quand je dis qu'il n'y a rien à prouver, je veux dire que, pour tous ceux qui acceptent la Continuité, ou la fonte de tous les phénomènes avec d'autres phénomènes, sa démarcation possible entre chacun d'eux, il n'y a pas une seule chose, dans un sens positif. Et c'est pourquoi il n'y a rien à prouver.

On ne peut pas prouver, par exemple, que quelque chose soit un animal, parce que l'animalité et la végétalité ne sont pas positivement différentes. Certaines expressions de vie sont aussi animales que végétales ou représentent la fonte de l'animalité avec la végétalité. Il n'y a donc pas de test, de critère, ni de standard pour se former une opinion. Distincts des végétaux, les animaux n'existent pas. Il n'y a rien à prouver. On ne peut pas prouver, par exemple, que quelque chose soit bon. Car il n'y a rien dans notre c existence» qui soit bon dans le sens positif et qui se distingue vraiment du mal. S'il est bon de pardonner en temps de paix, c'est mal en temps de guerre. En ce monde, le bon est contigu du mal.

En ce qui me concerne, je ne fais qu'accepter. Ne pouvant voir les choses universellement, je me contente de les localiser. En sorte donc que rien n'a jamais été prouvé et que les déclarations théologiques sont tout aussi sujettes à caution, mais ont dominé la majorité des esprits en leur temps, par de purs procédés hypnotiques; que dans l'époque suivante, les lois, dogmes, formules et principes de la science matérialiste n'ont jamais été prouvés, mais que les esprits dirigeants de leur règne ont été amenés par auto-suggestion à y croire plus ou moins fermement.

Les trois lois de Newton qui tentent d'achever la positivité, de défier et briser la continuité sont aussi réelles que toutes les autres tentatives de localisation de l'universel. Si tout corps observable est contigu médiatement ou immédiatement de tous les autres corps, il ne peut pas être seulement influencé par sa propre inertie, en sorte qu'il n'y a pas de moyen de savoir ce *qu'est* le phénomène d'inertie. Si toutes choses réagissent à une infinité de forces, il n'y a pas de moyen de savoir quels seront les effets d'une seule forc,e imprimée. Si toute réaction est contiguë de l'action, elle ne peut pas être conçue dans son ensemble et il n'y a pas de moyen de concevoir ce qu'elle peut égaler, ni à quoi elle peut s'opposer.

Les trois lois de Newton sont des actes de foi.

Les démons et les anges, les inerties et les réactions sont tous des personnages mythologiques. Mais, dans leur temps de dominance, ils ont suscité la croyance, tout comme s'ils avaient été prouvés.

Les énormités et les absurdités marcheront.

Je substituerai l'acceptation à la croyance. Les cellules d'un embryon changent d'apparence à différentes époques. Ce qui est fermement établi change difficilement. L'organisme social est embryonnaire. Croire fermement, c'est retarder tout développement.

Accepter temporairement, c'est le faciliter.

Mais:

Tout en substituant l'acceptation à la croyance, j'userai des méthodes conventionnelles, des moyens par lesquels toutes les croyances ont été formulées et soutenues ; mes méthodes seront celles des théologiens, des sauvages, des savants et des petits enfants. Car si tous les phénomènes sont contigus, il ne peut y avoir de' méthodes positivement différentes. C'est par les méthodes balbutiantes des cardinaux, des cartomanciennes et des paysans que j'écrirai ce livre.

Et s'il fonctionne en tant qu'expression de son temps. j'ose croire qu'il prévaudra.

Toutes les sciences commencent par des tentatives de définition. Mais rien n'a jamais été défini, parce qu'il n'y a rien à définir. Darwin a écrit *L'Origine des espèces,* sans être jamais à même de définir ce qu'était une c espèce). Il est impossible de définir. Rien n'a jamais été finalement découvert parce qu'il n'y a rien de final a découvrir. Autant chercher une aiguille que personne n'aurait perdue dans une meule de foin inexistante. Mais toutes les tentatives scientifiques tendant à découvrir réellement quelque chose là ou il n'y avait rien à découvrir, sont en réalité des tentatives *d'être* quelque chose. Quiconque cherche la Vérité, ne la trouvera jamais, mais il y a une infime possibilité qu'il devienne lui-même la Vérité.

La science est plus qu'une recherche, c'est une pseudoconstruction, une quasi-organisation, c'est une tentative d'évasion, visant à établir l'harmonie, l'équilibre, la stabilité, la consistance, l'entité.

Il y a une infime possibilité qu'elle y parvienne.

Nous vivons une pseudo-existence, dont toutes les apparences participent de son irréalité essentielle. Mais certaines apparences s'approchent davantage que d'autres de l'état positif. Je conçois toutes «choses» comme occupant des gradations, des étapes sérielles entre la positivité et la négativité, entre la réalité et l'irréalité. Certaines apparences sont plus constantes, plus justes, plus belles, plus harmonieuses, plus individuelles ou plus stables que d'autres.

Je ne suis pas un réaliste. Je ne suis pas un idéaliste. *Je suis un intermédiariste.* Rien n'est réel, mais rien n'est irréel et tous les phénomènes sont d,es approximations d'une part ou de l'autre entre la réalité et l'irréalité. En sorte que toute notre quasiexistence est un stad,e intermédiaire entre le réel et l'irréel. Mais dans cette somme hâtive, je précise que la Réalité est un aspect de l'état positif.

Par *Réalité,* je désigne ce qui ne se confond pas en quelque chose d'autre, ce qui n'est pas partiellement autre chose, ce qui n'est pas une réaction à quelque chose ou une imitation de quelque chose. Un réel héros serait quelqu'un qui ne serait pas partiellement lâche, ou dont les actions et motifs ne se confondraient pas avec la lâcheté.

Bien que le local puisse être universalisé, il n'est pas concevable que l'universel puisse être localisé, mais des approximations d'un ordre élevé peuvent être transférées de l'intermédiarilé dans la Réalité, tout comme dans un sens relatif, le monde industriel se recrute en transférant hors de l'irréel (ou hors de l'imagination d'apparence irréelle des inventeurs) des machines qui, une fois montées dans les usines, semblent avoir plus de Réalité qu'elles n'en possédaient au niveau de l'imaginaire.

Si tout progrès tend vers la stabilité, l'organisation, l'harmonie, la consistance, ou la positivité, tout progrès est une tentative d'achever le réel. En termes de métaphysique générale, j'estime donc que tout ce que l'on nomme communément «existence» et que je nomme *intermédiarité,* ·est une quasi-existence, ni réelle, ni irréelle, mais expression d'une tentative visant au réel, ou à la pénétration d'une existence réelle.

Je tiens que la Science, bien que conçue généralement dans sa spécificité, bien que censée généralement dans ses propres termes locaux être un fouille de vieux os d'insectes, ou magmas répugnants, exprime en fait l'esprit qui anime toute l'intermédiarité. Si la Science pouvait exclure toutes les données, sauf les miennes propres, assimilables à l'actuelle quasi-organisation, elle serait un vrai système, doté de contours positivement définis. Elle serait réelle.

Mais elle ne semble s'approcher de la consistance, de la solvabilité, du système, de la positivitéet de la réalité qu'en damnant l'irréconciliable ou l'inassimilable.

Tout serait bien.

Tout serait admirable.

Si les damnés voulaient rester damnés.

II

PROCESSUS DE LA DAMNATION SCIENTIFIQUE
L'ERUPTION DU KRAKATOA
LE METEORITE DE LUCE
VIRGINITE DE LA SCIENCE

En automne 1883, il y eut des couchers de soleil de teintes si vives, que nul auparavant n'en avait observé de semblables. Il y eut aussi des lunes bleues.

La seule mention de lunes bleues suffira sans doute à faire sourire les incrédules. Pourtant, en 1883, les lunes bleues étaient aussi banales que les soleils verts.

Il fallait que la science s'explique. Les organisations les plus sérieusés reçurent un déluge de courrier. Je suppose qu'en Alaska et dans les Mers du Sud, tous les sorciers furent soumis à pareille épreuve. Il fallait trouver quelque chose.

Le 28 août 1883, le volcan de Krakatoa, dans le détroit de la Sonde, avait explosé. Terrifiant. Le bruit, dit-on, se propagea à 3 000 kilomètres de distance. Il y eut 36 380 morts. Ce détail me paraît assez peu scientifique: il est curieux qu'on ne mentionne pas 3218 kilomètres et 36387 décès. Le volume de fumée déplacé dut être visible aux planètes avoisinantes. Tourmentée par nos frétillements, nos allées et venues, la Terre dut se plaindre à la planète Mars : elle nous lança un vaste et noir juron.

Tous les rapports de l'époque notent sans la moindre exception que les phénomènes atmosphériques de 1883 furent enregistrés pour la première fois vers la fin août ou le 1er septembre. Ceci complique les choses. On prétendait, en 1883, que ces phénomènes étaient causés par des particules de poussière volcanique que le Krakatoa avait rejetées.

Pourtant, les phénomènes se poursuivent durant sept ans, après une pause de plusieurs années. Pendant tout ce temps-là, qu'était-il advenu de la poussière volcanique?

Une telle question aurait dû, pensez-vous, troubler les spécialistes.

Mais vous n'avez pas étudié les effets de l'hypnose. Vous n'avez pas tenté de démontrer à un hypnotisé qu'un hippopotame n'est pas une table. Donnez-lui mille raisons de le penser, vous finirez par convenir qu'une table non plus n'est pas une table, mais qu'elle en a seulement l'aspect. On ne peut opposer à une absurdité qu'une autre absurdité. Mais la science possède l'avantage d'être l'incongruité établie. Le Krakatoa: voilà l'explication que donnèrent les savants. Je ne connais pas

celle des sorciers.

Voyez comme la science tend, au départ, à nier autant qu'elle le peut les relations extérieures à cette terre. Mon livre, précisément, est une somme de données sur ces relations. Je soutüms que mes données ont été maudites, non sur la considération de leur mérite ou de leur démérite, mais conformément à une tentative générale d'isolement de cette terre. Une tentative de positivité. Avec leur pseudo-considération des phénomènes de 1883, les savants, dans un grand élan de positivisme ont soutenu cette énormité: la suspension de poussière volcanique dans l'air pendant sept ans, après un intervalle de plusieurs années. Ceci plutôt que d'admettre que cette poussière pouvait avoir une origine extra-terrestre. Il est vrai que ces savants eux-mêmes étaient loin d'avoir achevé la positivité dans l'unanimité de leurs opinions: car bien avant l'année de 1883, Nordenskiold s'était largement exprimé sur la poussière cosmique et le professeur Cleveland Abbe s'était élevé en son temps contret l'explication Krakatoenne. Mais telle est l'orthodoxie d'une majorité de savants.

Ma plus grande cause d'indignation est, en la circonstance, que cette explication absurde dérange quelques-unes de mes énormités favorites. Par exemple, Je refuse d'admettre que l'atmosphère terrestre puisse avoir un pareil pouvoir de suspension. Je donnerai plus loin bon nombre de données sur des objets qui sont montés en l'air et y sont restés des semaines ou des mois, mais non pas la vertu de suspension de l'atmosphère terrestre. La tortue de Vicksbourg, par exemple. Il me paraît très ridicule de soutenir qu'une tortue de taille respectable ait pu demeurer suspendue pendant trois ou quatre mois au-dessus de la ville de Vicksbourg, et ceci par le seul soutien de l'air. Mais je reviens au Krakatoa.

L'explication officielle est décrite dans le *Rapport du Comité de la Société Royale sur le Krakatoa* qui s'étend sur 492 pages avec 40 illustrations dont certaines magnifiquement rehaussées de couleurs. Il a été publié après cinq ans d'enquête efficiente, artistique et autoritaire. Les chiffres sont impressionnants: distribution de la poussière krakatoenne, vitesse du transport, proportions de la subsistance, altitude et persistance, etc.

Le malheur veut que, selon *l'Annual Register* 1883-105, les effets atmosphériques attribués au Krakatoa aient été aperçus à la Trinité avan.t la date de l'éruption, que selon *Krowledge,* 5-418, on les ait observés à Natal, en Afrique, six mois auparavant.

Inhospitalité de l'inertie. On ne devrait jamais donner de la viande crue aux bébés. J'ai bien peur que la tortue n'ait été quelque peu indigeste pour ces messieurs.

Et pourtant, l'impossible devient le raisonnable pour peu qu'on l'introduise avec civilité. Les grêlons par exemple. On lit parfois dans les journaux qu'il vient de tomber des grêlons gros comme des œufs de poule. On sourit. Néanmoins, je m'engage à fournir une liste de cent rapports, cités dans la *Monthly Weather Reviewsur* semblables grêlons. En 1894, on a trouvé des grêlons de deux livres (1), et, en 1870, on en a mentionné de six livres (2). Enfin, à Seringapatam, aux Indes, en 1800, est tombé un grêlon... j'ai bien peur... Voici venir un grand damné. Je devrais peut-être m'abstenir de mentionner la chose avant la trois centième page de ce volume, mais ce sacré grêlon avait la taille d'un éléphant. Eclat de rire.

Des flocons de neige gros comme des soucoupes. Il en est tombé à Nashville, dans le Tennessee le 24 janvier 1891. Sourires. Dans le Montana, en hiver 1887, sont tombés des flocons de neige de 38 centimètres de long sur 20 d'épaisseur (3). Dans la topographie de l'intelligence, on pourrait définir la « connaissanee » comme « l'ignorance entourée par le rire ».

Des pluies noires, des pluies rouges, la chute de mille tonnes de beurre.

(1) *Natllre,* 1er novembre 1894.
(2) *Rapport de rIn.titut Smithsonien, 1870-479.*
(3) *Monthlll Weather Review, 1915-73.*

De la neige noire, ou rose, des grêlons bleus, des grêlons qui avaient le goût de l'orange.

De l'amadou, de la soie, du charbon.

Il y a cent ans, si quelqu'un était assez crédule pour croire que des pierres tombaient du ciel, on lui tenait ce raisonnement : il n'y a pas de pierres dans le ciel, donc nulle pierre ne peut tomber. Rien de plus raisonnable, de plus scientifique ou de plus logique ne pouvait être soutenu sur un sujet quelconque. Le seul inconvénient est que la prémisse majeure était fausse ou intermédiaire entre le réel et le non-réel.

En 1772, un comité, dont Lavoisier faisait partie, fut désigné par l'Académie pour examiner un rapport sur la chute d'une pierre tombée du ciel à Luce, France. De toutes les tentatives de positivité sur le plan de l'isolation, je ne connais pas de notion plus ardemment défendue que celle de la non-parenté terrestre. Lavoisier analysa la pierre de Luce. L'explication exclusionniste voulait, à l'époque, qu'aucune pierre ne tombe du ciel: des objets lumineux semblaient atterrir, et à leur point de chute, on ramassait des pierres brûlantes. Seule la foudre frappant une pierre pouvait la chauffer ou la faire fondre.

La pierre de Luce montrait des signes de fusion. L'analyse de Lavoisier « prouva irréfutablement » que cette pierre n'était pas tombée, mais qu'elle avait été frappée par la foudre. Officiellement, les chutes de pierres furent damnées, et l'explication de la foudre fut le standard de l'exclusion.

On n'aurait pas pensé que des pierres damnées puissent crier haro sur une sentence d'exclusion, mais subjectivement, les aérolithes y parvinrent. Leurs manifestations, s'accumulant en une troII}be de données, bombardèrent les murs qu'on avait élevé à leur intention. On lit dans la *Monthly Review,* 1794-426 : «Le phénomène qui nous concerne semblera pour beaucoup indigne d'attention. La chute de larges pierres tombées du ciel sans qu'apparaissent les raisons de leur ascension préalable, semble tenir du merveilleux ou du surnaturel. Pourtant, une large somme d'évidence ici accumulée confirmera l'existence de pareils phénomènes, auxquels il conviendrait de prêter attention. » L'auteur de cette note abandonne la première exclusion, mais il la modifie en expliquant que la veille d'une chute de pierres en Toscane, le 16 juin 1794, le Vésuve avait fait éruption. C'est-à-dire que les pierres tombaient du ciel, à condition de s'être élevées en quelque autre endroit de la terre, sous l'action d'une tornade ou d'une éruption.

Plus de cent vingt années se sont écoulées depuis cette date, et je ne connais pas d'aérolithe auquel on ait pu attribuer une origine terrestre acceptable. Il fallait dédamner les chutes de pierres, quitte à exclure par une série de réserves toute possibilité d'une force extérieure.

On peut avoir toute la science de Lavoisier et rester incapable d'analyser, ou même de voir, au-delà des hypnoses ou des contrehypnoses conventionnelles de son époque.

Nous ne croyons plus. Nous acceptons.

Petit à petit, il a fallu abandonner les explications de la tornade et du volcan, mais si puissante reste cette hypnose d'exclusion, cette sentence de damnation, celte tentative de positivité, qu'aujourd'hui encore certains savants, comme le professeur Lawrence Smith et sir Robert Bali continuent à nier les origines extérieures, affirmant que rien ne tombe sur terre à moins d'en avoir été arraché par ailleurs.

Position virginale.

Les météorites, autrefois damnés, sont admis, mais sous réserve d'une tentative d'exclusion. On admet que deux sortes de substances, et deux seulement, peuvent tomber du ciel: les substances métalliques et les substances pierreuses, et que les objets métalliques se limitent au fer ou au nickel...

Du beurre et du papier. De la laine, de la soie et de la résine.

Dès le départ, les vierges de la science ont combattu, pleuré, hurlé, maudit les relations externes, sous les mêmes prétextes déjà là, ou en haut en bas.

Progrès signifie viol.

Du beurre et du sang. Du bœuf et une pierre couverte d'inscriptions.

III

L'IMPRESSIONNISME SCIENTIFIQUE
DARWIN L'IRRATIONNEL
LA TERRE EST-ELLE VRAIMENT RONDE?
PLUIES DE SOUFRE ET DE CHAIR, D'ENCRE ET DE BOUE
LES PREJUGES DE LA CHIMIE

Je tiens donc que la Science n'a pas plus de rapports avec la véritable connaissance que n'en ont la poussée d'une plante, l'organisation interne d'un grand magasin ou le développement d'une nation. Tous sont des processus d'assimilation, d'organisation, de systématisation, tous tendent par différents moyens d'atteindre à l'état positif - c'est-à-dire, je le suppose, au paradis.

Il ne peut pas y avoir de véritable science, là où il y a des variables indéterminées. Or toutes les variables sont indéterminées, irrégulières.

L'interprétation précise des sons extérieurs dans l'esprit d'un rêveur ne pourrait pas survivre dans un *esprit rêveur,* parce que cette touche de réalité relative n'appartiendrait plus au rêve, mais au réveil. De même l'invariable, c'est-à-dire le réel, le stable, ne serait rien dans l'Intermédiarité. La Science est cette tendance de réveil à la réalité : à la régularité, à l'uniformité. Mais le régulier, l'uniforme, supposent l'absence de phénomènes extérieurs qui puissent les troubler. Par l'universel, nous signifions le réel. Et la gigantesque tentative latente qu'exprime la Science reste indifférente à la justification même de la Science, laquelle voit dans l'esprit vîtal une tendance à la régularisation. Les cafards, les étoiles, les magmas chimiques ne sont guère que quasi réels. Il n'y a rien de véritable à apprendre d'eux. Tandis que la systématisation des pseudo-données est une approximation vers la réalité, vers le réveil final.

Supposons un esprit rêveur, ses centaures et ses canaris qui se transforment en girafes, on ne pourrait baser sur de tels sujets une véritable biologie, mais si ce même esprit rêveur tentait de systématiser semblables apparences, il s'approcherait du réveil. A condition que l'état de veille (une veille toute relative) procure vraiment une meilleure coordination mentale.

Ayant tenté de systématiser, la Science a donc ignoré du mieux possible tous les aspects de l'externalité. Ainsi l'ensemble des phénomènes de chute lui est-il apparu comme aussi troublant, aussi importun, aussi désagréable qu'une batterie de cuivres bouleversant la composition relativement systématique d'un musicien, qu'une mouche atterrissant sur la tentative hasardée par un peintre et mêlant les couleurs au hasard de ses pattes, ou qu'un tribun interrompant la messe pour placer son discours électoral.

Si toutes choses appartiennent à une unité, à un état intermédiaire entre le réel et le non-réel, si rien ne peut s'établir soi-même en entité, ni «exister» dans l'intermédiarité, si les nés peuvent en même temps être les utérins, alors je ne vois pas de différence positive entre la Science et la Science Chrétienne, car l'attitude de l'une et de l'autre en présence du malvenu reste la même : «Cela n'existe pas. »

Tout ce qui ne plaît pas à Lord Kelvin et à Mrs Eddy n'existe pas. Mais j'ajouterai ceci: dans l'intermédiarité, il n'y a pas non plus d'inexistence absolue. En sorte qu'un tenant de la Science Chrétienne et un mal de dents n'existent pas au sens final du mot, mais ne sont pas non plus absolument inexistants. Selon notre thérapeutique, celui des deux qui s'approchera le plus de la réalité l'emportera.

Je vous donne le secret de la puissance (autre pensée profonde). Voulez-vous triompher de quelque chose? Soyez plus réel qu'elle ne l'est.

Ma position est purement impressionniste. Je n'ai ni tests ni standards positifs. Le réalisme en art, le réalisme en science sont passés de mode. En 1859, il était de très bon ton d'accepter le darwinis-

me; à présent les biologistes se dévorent et tentent de concevoir différemment. En son temps, le darwinisme était de mode, mais, bien sûr, il n'a rien prouvé.

Son fondement: la survivance du plus apte. Pas du plus fort, ni du plus habile, puisque partout survivent la faiblesse et la stupidité. Or, on ne peut déterminer l'aptitude autrement que par la survivance. En sorte que le darwinisme prouve en tout et pour tout la survivance des survivants.

Et bien qu'en somme il semble atteindre absolument l'irrationnel, le darwinisme, avec son amas de suppositions et ses tentatives de cohérence, s'approche davantage de l'Organisation et de la Consistance que toutes les spéculations rudimentaires qui l'avaient précédé.

Autre chose, Christophe Colomb n'a jamais prouvé que la terre était ronde.

L'ombre qu'elle projette sur la lune? Personne ne l'a jamais vue entièrement, car l'ombre de la terre est de beaucoup plus grande que la lune. Si la périphérie de l'ombre est courbe et la lune convexe, un objet rectiligne peut fort bien, sur une surface convexe, projeter une ombre courbe.

Toutes les autres soi-disant preuves peuvent être prises de la même manière. Il était impossible de prouver que la terre était ronde. Cela n'était même pas nécessaire et seule une plus grande apparence de positivité que n'en manifestaient ses adversaires le poussa à tenter l'aventure. Il était de bon ton, en 1492, n'accepter qu'au-delà de l'Europe existât à l'Ouest un autre continent.

En accord avec l'esprit de ce premier quart de siècle, je propose qu'on admette l'existence au-delà de notre planète *d'autres continents,* d'où tombent des objets, tout comme les épaves de l'Amérique dérivent en Europe.

Commençons par les chutes au sol de *substances jaunes.*

Pour exclure l'origine extra-terrestre des pluies et neiges jaunes, on a recours au dogme suivant lequel elles seraient colorées par du pollen de pin. Entre autres publications, le *Symom' Meteorological Magazine* est formel sur ce point et décourage toute autre explication.

Néanmoins, le 27 février 1877, à Peckloch, en Allemagne, est tombée une pluie jaune d'or, dont la matière colorante se composait de quatre organismes différents, à l'exclusion totale du pollen. Ces organismes avaient respectivement la forme d'une flèche, d'un grain de café, d'une corne et d'un disque(l).

(1) *Monthly Weather Review, mai 1877.*

Peut-être étaient-ce des symboles. Peut-être étaient-ce, pardonnez-moi cette chimère, des hiéroglyphes objectifs.

Ailleurs, on trouvera une liste de pluies dites sulfureuses (2).

J'en ai plus de quarante fiches que je n'utiliserai pas. Admettons qu'il s'agisse de pollen. J'ai dit plus haut que ma méthode serait celle des théologiens et des savants, et ils commencent toujours par se donner un air de libéralité. Je veux bien céder au départ une quarantaine de points : ma générosité ne me coûtera rien, compte tenu des données innombrables que je possède encore dans mes tiroirs.

Examinons seulement ce cas typique : par une nuit de juin dans le port de Pictou, en Nouvelle-Ecosse, par une nuit de *calme plat,* est tombée par seaux, à bord d'un navire, une substance jaune. L'analyse révéla la présence de nitrogène, d'ammoniaque et une forte odeur animale (3).

Or, l'un de mes principes est que, dans leur homogénéité, toutes les substances sont bien loin d'être positives. Dans un sens purement élémentaire, je dirai que n'importe quoi peut être trouvé n'importe où. Des bûches d'acajou sur les côtes du Groënland, des cafards au sommet du mont Blanc, des athées à la messe, de la glace aux Indes. Par exemple, l'analyse chimique peut révéler que *tous* les morts ont été empoisonnés à l'arsenic: en effet, il n'y a pas d'estomac qui ne contienne du fer, du plomb, de l'étain, de l'or et de l'arsenic. Ceci, bien entendu, n'a pas la plus petite importance puisque par influence répressive un certain nombre de personnes doit être exécuté pour meurtre chaque année. Et bien que les détectives ne découvrent jamais quoi que ce soit, l'illusion de leur succès suffit à les rendre heureux moyennant quoi il est parfaitement honorable de faire don de sa vie à la société.

Le chimiste qui avait analysé la substance de Pictou en soumit un échantillon au rédacteur du *Journal of Science,* qui y trouva, bien entendu, des traces de pollen; rien n'aurait pu traverser l'air en juin, près des forêts de pins de la Nouvelle Ecosse, sans échapper aux nuages de spores. Mais le rédacteur n'écrivit pas que cette substance contenait du pollen. Il négligea «d'azote, l'ammoniaque et la forte odeur anima-le » et déclara que la substance *était* du pollen. Au nom de mes quarante gages de libéralité (ou de pseudo-libéralité puisqu'on ne peut être réellement libéral) je veux bien supposer que

le chimiste en question ne détectait pas une seule odeur animale s'il était gardien de zoo. Mais la suite sera plus difficile à ignorer.

(2) Annales de Chimie, 85-288.
(3) American Journal of Science, 1-24-196.

Si les poissons des grandes profondeurs voulaient rendre compte des chutes de matière animale venant de la surface, comment s'y prendraient-ils? Essaieraient-ils seulement de le faire ? Si je pose la question, c'est qu'il est bien tentant de définir un homme comme un poisson des grandes profondeurs.

Le 14 février 1870 est tombée à Gênes une substance jaune, analysée par M. Boccardo, directeur de l'Institut Gênois, et par le professeur Castellani (4). L'examen microscopique révéla de nombreux globules de bleu de cobalt, des corpuscules couleur perle, qui ressemblaient à de l'amidon (5). M. Bouis parle d'une substance variant du rouge au jaune tombée en quantités énormes et successivement le 80 avril, le 1[er] mai et le 2 mai, en France et en Espagne: cette substance qui se carbonise en dégageant une odeur de matière animale brûlée, n'était pas du pollen ; plongée dans l'alcool, elle produisit un résidu de matière résineuse. Il en était tombé des centaines de milliers de tonnes (6).

« Une odeur de matière animale brûlée. » Une bataille aérienne en plein espace interplanétaire il y a des centaines d'années, un effet du temps rendant à des restes divers un aspect uniforme... Tout cela est absurde parce que nous ne sommes pas prêts à accepter que, trois jours durant, une prodigieuse quantité de matière animale soit tombée du ciel en France et en Espagne. M. Bouis déclare que cette substance n'était pas du pollen et l'amplitude de la chute semble lui donner raison. Mais la matière résineuse suggère du pollen. Aussi est-ce le momen de parler d'une chute abondante de matière résineuse, entièrement divorcée de toute suggestion de pollen.

A Gerace, en Calabre, le 14 mars 1818, est tombée une poudre jaune, recueillie par le signor Simenini, professeur de chimie à Naples. Elle avait un goût terreux, insipide et fut décrite comme «onctueuse » (7). Chauffée, cette matière devint brune, noire, puis rouge. L'une de ses composantes était une substance jaune-verdâtre, qui, séchée, devint résineuse (8). Mais cette chute était accompagnée de bruits assourdissants dans le ciel et d'une averse de pierres. Ces phénomènes sont-ils associables à une douce et paisible averse de pollen ?

(4) Jour. Franklin Inst., 90-91.
(5) Nature, 2-166.
(6) Comptes rendus, 56-972.
(7) Blackwood's Magazine, 3-338.
(8) Annals of Philosophy, 11-466.

Des *pluies et neiges noires,* des pluies d'encre. des flocons de neige noire eomme le jais.

Il en est tombé en Irlande, le 14 mai 1840 (9) sur un distrid de 80000 hectares, aecompagnés d'une odeur fétide et désagréable, les 8 et 9 octobre 1907, «laissant dans l'atmosphère d'une pénible puanteur» (10). L'explication orthodoxe fait intervenir des nuages de pluie venus des grands centres industriels de la Galle du Sud et traversant le channel irlandais.

Dans la continuité, on ne peut distinguer les phénomènes à leur point de jonction, aussi faut-il les rechercher dans leurs extrémités. II est impossible de distinguer chez certain!l infusoires entre le végétal et l'animal, mais dans leur issue pratique, on peut encore faire la différence entre un hippopotame ~t une violette. Personne, sauf peut-être Barnum, n'enverrait un bouquet d'hippopotames à sa fiancée. Donc, éloignons-nous des grands centres industriels.

De la pluie noire en Suisse le 20 janvier 1911. La Suisse est mal à l'aise. Son explication est conventionnelle: dans certaines conditions atmosphériques, la neige peut prendre une apparence fallacieuse de noirceur (11). Je veux bien. On pourrait dire que par une nuit bien sombre la neige peut sembler noire. Allons plus loin encore: une «averse d'encre) est tombée au cap de Bonne Espérance, voilà qui est peu vraisemblable. De la fumée de volcan, voilà ce qui l'est davantage, et c'est la suggestion de *La Nature (12).*

Nous ne nous occuperons pas des pluies noires, sans passer en revue leurs phénomènes concomittants. D'après le révérend James Rust (13), il est tombé de la pluie noire à Slains, en Ecosse, le 14

janvier, le 1er mai, le 20 mai 1862 et le 28 octobre 1863. Au même moment de grandes quantités d'une substance tantôt nommée «pierre ponce », tantôt «mâchefer» furent rejetées par la mer sur les côtes d'Ecosse. Le rapport d'un chimiste identifia cette substance, non à un produit volcanique, mais à du mâchefer de fonderie. Le tout, dit M. Rust, en si grande quantité que le produit eût pu représenter le rendement global de toutes les fonderies du monde! S'il s'agissait de mâchefer, il faudrait accepter le fait qu'un produit artificiel est tombé du ciel en quantités énormes.

(9) Annals of Scientifi,c Discovery, 1850. *Annual Register. 1849.*
(10) Symon's Met. Mag. 43-2.
(11) Nature, 85-451.
(12) La Nature, 1888, 2-406.
(13) Voir Scottish Showers. La Science pour tous signale qu'entre le mois d'octobre 1863 et janvier 1866, quatre autres pluies de couleur noire s'ab-batirent sur Slains.

Et si vous ne croyez pas que de pareils phénomènes sont damnés par la Science, lisez donc la suite des échecs subis par M. Rust pour faire examiner le dossier par les autorités scientifiques. Ajoutons que plusieurs d'entre les pluies de Slains ne correspondaient à aucune activité volcanique terrestre. Le destin de toute explication est de ne fermer une porte que pour en ouvrir une autre toute grande.

Et je pense à une île avoisinant un trajet commercial transocéanique. Elle pourrait recevoir plusieurs fois par an des détritus provenant des navires de passage.

Autres concomittants de pluies noires: «Une sorte de grondement comme celui que produisent des wagons de chemin de fer » s'éleva dans le ciel pendant une heure, le 16 juillet 1850, à Buwlick Rectory, Northampton, en Angleterre. Le 19, il tomba une pluie noire (14). Une obscurité intense, le 26 avril 1884, accable Preston, en Angleterre: le même jour, une pluie noire s'abat sur Crawle, près de Worcester et retombe le 3 mai. Une autre tombe le 28 avril près de l'église de Setton, si épaisse que le lendemain les rivières en sont encore noircies. Dans les quatre cas, on avait signalé des tremblements de terre en Angleterre, au même moment (15). Une pluie noire tombe, le 9 novembre 1819, au Canada, on attribue la précipitation à la fumée d'un incendie de forêt au sud du fleuve Ohio. Mais cette pluie fut accompagnée de secousses sismiques (16) qui faisaient suite à une intense obscurité (17).

L'orthodoxie de toutes les *pluies rouges* veut que le sirocco amène jusqu'en Europe les sables du Sahara. Il y a eu de nombreuses chutes de matière rouge, surtout dans les régions volcaniques de l'Eu-rope et généralement sous forme de pluie. En maintes occasions, ces substances ont été «absolument identifiées » au sable saharien. En sondant le sujet, j'ai trouvé assurance sur assurance si positive que je n'en eusse pas cherché d'autre, si je n'avais été intermédiaire. Des échantillons de pluies pris à Gênes ont été comparés à du sable recueilli en plein Sahara. Les auteurs ont conclu à « l'unanimité absolue » : même couleur, mêmes particules de quadz, même proportion de diatomées. L'analyse chimique n'apporta pas une seule dissonance.

(14) Timb's Year Book, 1851, 270.
(15) Nature, 30-6.
(16) ZURCHER : *Meteors,* p. 238.
(17) Edimburgll PlIilosophical Journal, 2-381.

Pensée intermédiariste : à condition d'exclusions appropriées d'après la méthode scientifique et la méthode théologique, on peut iden.tifier n'importe quoi à n'importe quoi d'autre, puisque toute chose n'est qu'une expression différente de l'unité sousjacente.

Quelle satisfaction pour l'esprit que l'expression «absolument identifiée» ! L'Absolu ou son illusion: la quête universelle. Si une substance tombée en Europe est identifiée par les chimistes au sable des déserts africains, soulevé en l'air par des tourbillons africains, voilà qui soulagera de leurs irritations tous les esprits cloîtrés baignant dans le concept d'un monde douillet, isolé, minuscule, libre de tout contact avec la méchanceté cosmique, sauf de tout artifice stellaire, indifférent aux rôderies et invasions interplanétaires. Le malheur, c'est que l'analyse chimique, malgré son apparence définitive et officielle, n'est pas plus *absolue* que l'identification d'un gamin ou que la description d'un imbécile. Je retire l'insulte. Je veux bien que l'approximation soit légèrement plus élevée.

Mais, de toute façon, elle repose sur l'illusion, car il n'y a pas d'exactitude, d'homogénéité, ni de stabilité, il n'y a que différents stades entre ces trois valeurs et l'inexactitude, l'hétérogénéité et

l'instabilité. De plus, il n'y a pas d'éléments chimiques. Ramsay, entre autres, l'a amplement prouvé. Et une vraie science de la chimie se passerait difficilement de tout élément. Encore une déception pour la quête du positif, en tant qu'exact, homogène et stable.

Les 12 et 13 novembre 1902 se situe la plus importante chute de matière en Australie, Le 14 novembre, il a «plu de la boue) en Tasmanie. On attribua la chose aux tourbillons australiens, mais iLy' eut aussi une brume gagnant jusqu'à Hong-kong et aux Philippines (18). Peut-être ce phénomène était-il sans rapport avec la chute plus formidable encore de février 1903 en Europe. Pendant plusieurs jours, le sud de l'Angleterre fut un vrai dépotoir. Si vous voulez connaitre l'opinion d'un chimis-te, bien que ce soit seulement l'opinion d'un chimiste, consultez le rapport de la Société Royale de Chimie. Le 2 avril 1903, M. E.A. Clay ton y décrit une substance tombée du ciel et recueillie par lui. L'explication du Sahara prévaut surtout pour le sud de l'Europe. Plus loin, les conventionalistes sont mal à l'aise. Un observateur déclare en parlant d'une pluie rouge tombée en 1890 sur les côtes de Terre-Neuve: «Il serait étonnant qu'il s'agisse de poussière saharienne» (19). M. Clay ton affirme de son échantillon : «C'est tout simplement de la poussière soulevée par le vent depuis les routes du Wessex. » Cette opinion est typique de toute opinion scientifique, théologique ou féminine. Elle est à la mesure de ce qu'elle néglige. Il est plus charitable de penser que M. Clay ton ignorait l'étendue de la chute: le 19, elle recouvrit l'ensemble des îles Canaries.

Je pense pour ma part qu'en 1903, nous avons traversé les restes d'un monde pulvérisé, laissé pour compte d'une antique querelle interplanétaire et boudant depuis au travers de l'espace comme une rancune rouge.

Penser, c'est concevoir incomplètement, puisque toute pensée n'a de lien qu'avec le local. Bien sûr, nous autres métaphysiciens, nous aimons avancer que nous pensons à l'impensable. Les chimistes, analysant la substance, y trouvent 23,49 pour cent d'eau et 9,08 à 36 pour cent de matière organique (ces fractions sont bien convaincantes) et «l'identifient» à du sable saharien. Si l'on déduisait de nous tout ce qui n'est pas sable, nous pourrions, vous et moi, être identifiés à du sable saharien. Sans mentionner le fait que la grande majorité du désert saharien n'est pas rouge, mais d'une « blancheur éblouissante ».

L'énormité de la chose: le 27 février, la chute se poursuivit en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Autriche (20). Un navire la signala en plein océan Atlantique, entre Southampton et les Barbades. En Angleterre, on calcula qu'il était tombé dix mille tonnes de matière. En Australie, il y eut une chute de boue de cinq tonnes par hectare (21). Il en tomba aussi en Suisse (22) et en Russie (23).

Avec un mépris total de tous les détails accessoires, par la méthode scientifico-théologique, la substance de février 1903 pourrait être identifiée à n'importe quoi : à du sable saharien, à du sucre en poudre, à de la poussière de votre arrière grand-père. Voyez divers échantillons identifiés par les chimistes (24) : « semblable à de la poussière de briques », dit l'un ; « chamois ou brun clair », dit un autre. Puis "chocolat, soyeux au toucher légèrement iridescent », «gris », «rouille », gouttes de pluie geâtre et sable gris », «sale », «très rouge », «brun-rouge avec une nuance de rose », «couleur d'argile jaune ». La Science de la chimie est comme la Science de la sociologie, elle préjuge avance, si l'on songe que voir, c'est déjà préjuger.

(19) Monthly Weather Review, 19-121.
(20) Journal of the Royal Meteorological Society, 30-56.
(21) Victorian Naturalist, juin 1903.
(22) Symon's Met. Mag., mars 1903.
(23) Bul. Com. Géolog.. 22-48.
(24) Journal of the Royal Meteorological Society. 30-57.

La Science de la chimie est aussi peu positive que la chiromancie. Ou plutôt, elle représente une plus haute approximation de la réalité que l'alchimie, qu'elle a fini par supplanter, mais reste à mi-chemin entre le mythe et la positivité. Une tentative d'approche de la réalité se situe en ces termes: toutes les pluies rouges sont teintées par le sable du Sahara.

Mon sentiment non-positif est le suivant: *certaines* pluies sont teintées par le sable du Sahara. D'autres le sont par des sables d'autres sources terrestres, d'autres encore par des sables d'un autre monde ou de régions aériennes trop amorphes et indéfinies pour être qualifiées de «monde» ou de «planètes ». Nul tourbillon supposé ne peut rendre compte des centaines de millions de tonnes de

matière tombées en Australie, sur les océans Pacifique et Atlantique et en Europe de 1902 à 1903. Un tourbillon de cette taille eût bien vite dépassé la simple supposition.

La science tente de localiser l'universel: je ne conçois pas qu'elle puisse y parvenir. Tout le restant de l'univers refuse d'être exclu, damné ou méprisé. Bien que tout phénomène tende vers l'Absolu, être phénoménal, avoir une apparence d'intermédiaire, c'est exprimer une suite de relations. Un fleuve n'est que de l'eau exprimant la relation gravitationnelle de différents niveaux. L'eau du fleuve n'est que l'expression de relations chimiques (non-finales) de l'hydrogène et de l'oxygène. Une cité n'est que la manifestation de relations sociales et commerciales. Une montagne peut-elle se passer de base, une boutique de clients? La Science ne peut pas plus survivre dans l'intermé diarité comme pure, isolée, ou positivement différente, que ne le peuvent un fleuve, une cité, une montagne ou une boutique. Les savants avec leur rêve d'une *science pure* ressemblent aux artistes qui rêvent de *l'art pour l'art*. Ce sont de bons positivistes, mais ils sont nuisibles économiquement et sociologiquement, si rien n'a de justifica-tion, à moins d'exprimer les relations d'un plus haut agrégat, de le servir et de fonctionner pour lui.

Au Moyen Age, il y avait des pluies rouges qu'on nommait « pluies de sang ». Elles terrifiaient les gens, agitaient les populations à tel point que la Science résolut dans ses relations sociologiques, d'écarter le fléau. Elle assura que les « pluies de sang » n'existaient pas, qu'elles n'étaient que de l'eau teintée de sable saharien. Cette prostitution positiviste (par prostitution, j'entends utilitarisme) était très justifiée sur le seul plan de la sociologie. Mais nous sommes au vingtième siècle, les soporifiques du passé ne sont plus nécessaires. Si des pluies de sang tombaient sur la ville de New York, les affaires n'en seraient même pas interrompues.

Je suis parti sur les pluies de sable. Et dans mon hérésie ou dans mon progrès, dans mon retour aux superstitions modifiées du passé, je crois me tenir très au-dessus du concept de la pluie de sang. Seulement j'ai l'intention timide d'exprimer que certaines pluies rouges suggéraient fortement le sang ou la matière animale pulvérisée.

Débris de désastres interplanétaires. Batailles aériennes. Provisions alimentaires des super-cargos naufragés dans le trafic spatial.

Il y eut le 6 mars 1888, dans la région méditerranéenne, une pluie de substange rouge qui répandit, brûlée, une odeur animale forte et persistante (25). Mais hétérogénéité sans fin ou débris de cargaisons célestes, il y eut des pluies rouges qui n'étaient colorées ni *par le sable,* ni *par la matière animale.* Le 2 novembre 1819, une semaine avant le tremblement de terre et la pluie noire du Canada, tomba une pluie rouge à BlanYenberge, en Hollande: deux chimistes de Bruges la concentrèrent de 244 à 4 onces «sans obtenir de précipité ». D'autres réactifs provoquèrent des précipités, mais non de sable. Ils conclurent qu'elle contenait du muriate de cobalt, ce qui est assez vague (26). Accompagnée d'une poussière dite météorique, une «substance étrange », composée d'ocre rouge, de carbonate de chaux et de matière organique était tombée du 9 au Il mars 1872 (27). Le 14 mars 1873, une grêle orange en Toscane (28), une pluie lavande le 10 décembre 1903 à Oudon, en France (29), le 14 décembre 1887 en Cochinchine une substance semblable à du sang coagulé (30), en 1812 à Ulm, une matière rouge épaisse et très visqueuse (31).

(25) *L'Astronomie,* 1888, 205.
(26) Annais of Philosophy, 16-226. *Annales de Chimie,* 2-12-432. *Edill. Phil. jour., 2-381.*
(27) Chemlcal News, 25-300.
(28) Notes and queries, 9-5-16.
(29) Bulletin de *la Société Météorologique de France,* 1904, 124.
(30) L'Année &ientifiq,ue, 1888, 75.
(31) Annales de *ChimIe, 85-266.*

Mais surtout, un détail frappe, qui reviendra sans cesse au cours de nos recherches, un facteur de spéculation si révolutionnaire qu'il faudra sans cesse le renforcer, avant de l'accepter. Le 28 décembre 1860 (32), à sept heures du matin, dan nord-ouest de la ville de Sienne, une pluie rouge tomba pene deux heures. Une seconde averse s'abattit à onze heures, une autre trois jours plus tard, une dernière le lendemain: mais chaque averse était tombée *sur le même quartier de la ville.*

IV

QUI PREND LA SUITE DU PRECEDENT?
LE CIEL EST-IL GELATINEUX?
L'ILLUSION DES ETOILES
LE PHENOMENE DU KENTUCKY

Le 13 août 1819, à Amherst, dans le Massachussets, s'abattit un objet mystérieux recouvert d'un duvet, comme on en trouve dans les fabriques de drap, et qui fut examiné, puis décrit par le Professeur Graves, ancien conférencier au Collège de Dartmouth. Le duvet écarté, apparut une substance pulpeuse de couleur jaune chamois qui dégageant une odeur très nauséabonde, tourna au rouge vif par le simple contact de l'air (1). Le Professeur Dewey, communiquant le rapport Graves, raconte que le 13 août, au son d'une explosion, une vive lumière se répandit sur la ville d'Amherst, illuminant l'un des murs de la pièce où lui-même se trouvait en compagnie de sa famille. Le lendemain dans la cour de devant du professeur Dewey, sur l'emplacement même d'où semblait provenir l'étrange lumière, on découvrit une substance «différente de toutes celles que les témoins déclaraient connaître ».

(1) *Annual Register,* 1821, 687. Voir aussi *Edinburgh Philosophical Journal,* 5-295. Dans les *Annales de Chimie,* 1821, 67. M. Arago confirme l'incident et cite quatre cas d'objets ou substances semblables tombés du ciel. dont deux que je citerai parmi mes données de matières gélatineuses et visqueuses et deux que j'omettrai, eu égard A leurs dates lointaines. J'ajoute que le 17 mars 1669, A Châtillon-sur-Seine, était tomhée une substance rougeâtre « épaisse, visqueuse et putride ». (Voir les registres de l'Académie.)

C'étail un objet en forme de bol, mesurant 15 centimètres de diamètre sur 3 d'épaisseur, recouvert d'un «fin duvet» jaune vif ayant la consistance de la mousse de savon, et répandant «une odeur forte, presque suffocante » (2).

Exposé à l'air pendant quelques minutes, il perdit sa couleur, devint rouge sang, absorba rapidement l'humidité de l'air et se liquéfia.

Ce qui me rappelle une autre âme perdue: une chute de poissons morts et desséchés de l'espèce chalwa, longs d'un empan, aux environs d'Allahabad aux Indes (3). Ils avaient si longtemps séjourné

hors de l'eau qu'ils ne pouvaient avoir été recueillis dans un étang par une trombe bien qu'on les ait identifiés à une espèce locale. J'incline à croire, pour ma part, que ce n'étaient pas des poissons, mais des objets en forme de poissons, de la substance même qui tomba sur Amherst. On dit qu'ils furent immangeables, que «sur la poêle à frire », ils se changèrent en un dépôt de sang (4).

Inévitablement, l'objet d'Amherst tomba sous le coup de la damnation. Le professeur Esward Hitchcock s'installa dans le pays. Des années plus tard, un objet tout semblable au premier s'abattit presque au même endroit. Invité par le professeur Graves à l'examiner, Hitchcock lui découvrit même taille, même consistance, mêmes réactions chimiques et le reconnut instantanément: c'était un champignon gélatineux.

Non seulement il identifia son espèce exacte, mais il annonça que de tels champignons apparaîtraient dans les 24 heures. Il en apparut deux le soir même.

Car le nostoc est sans doute la plus vieille de toutes les conventions exclusionnistes. Chaque fois qu'on signale une chute de substance gélatineuse, on s'en prend au nostoc, une espèce d'algue à la convention rivale que met en cause le «frai de poissons ou de grenouilles ». Combinées entre elles. ces deux explications font excellent ménage. Chaque fois que les preuves manquent sur la chute effective de matières gélatineuses, on assure que le nostoc se trouvait là en premier lieu. Chaque fois que les témoignages confirment la chute, on en revient aux tourbillons semeurs de frai.

(2) Voir d'autres détails dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal,* 1834, 307, où l'incident est daté du 16 ou 11 mai 1834.

(3) American Journal of Science, 1-2-335 : des réactions chimiques sont décrites.

(4) London Times, 19 avril 1836.

Je ne peux pas dire: tous les merles sont noirs, parce qu'un jour j'en ai vu de blancs. Je ne peux pas dire non plus: le nostoc est invariablement de couleur verte, parce qu'un savant au moins a décrit un nostoc de couleur rouge sang. Mais j'aimerais souligner que la plupart des chutes de substances gélatineuses sont décrites comme blanches ou grises et que le nostoc lui-même est défini comme vert dans le Dictionnaire de Webster. « bleu-vert» dans la New International Encyclopedia, «vert - clair ou olive» dans Science Gossip (10-114) ou «verdâtre» dans Notes and queries (1.11.229). Si l'on signale donc des oiseaux blancs, il semble raisonnable de ne pas les prendre pour des merles, même s'il y a des merles blancs. Si des substances gélatineuses tombent blanches ou grises, il y a gros à parier que le nostoc n'est pas en cause, et si elles tombent hors de saison, il n'y a guère lieu d'invoquer le frai.

« Le Phénomène du Kentucky» a produit en son temps un respectable effet. A l'ordinaire, de pareilles données sont étouffées précipitamment: souvenez-vous des pluies noires de Slains. Mais le 3 mars 1876, de nombreux journalistes furent attirés à Bath Country, dans le Kentucky, par un très remarquable événement : des quartiers de bœuf étaient tombés du ciel sur OIympian Springs. «Par un ciel complètement pur», des flocons de 5 à 10 centimètres carrés tombèrent en averse dense sur le sol et les arbres, mais en se limitant à une bande de terrain de 100 mètres de long sur 50 mètres de large. Notez soigneusement cette formation en flocons : elle indique une pression fort significative dont nous reparlerons (5).

Je plains sincèrement les exclusionnistes. Il leur était déjà bien difficile de combattre l'idée de très simples poussières extra-terrestres, sans avoir à manier un phénomène aussi sensationnel qu'une chute de bœuf. L'un des flocons, affirme-t-on, avait la taille d'une enveloppe. La substance du Kentucky fut examinée par Léopold Brandeis. «Nous avons enfin trouvé une explication vraisemblable du phénomène », écrivit-il (6). La merveille du Kentucky n'est rien autre que du nostoc. Autrement dit, il n'y avait pas eu chute. La substance collée au sol s'était mêlée à l'eau de pluie et avait, par son augmentation de volume, attiré l'attention d'observateurs non-scientifiques qui la crurent tombée du ciel.

De quelle pluie s'agit-il? je me le demande.

(5) Les premiers rapports furent publiés dans le Scientific American, 34-197, et le New York Times du 10 mars 1876.

(6) Scientific American Supplement, 2-426.

On dit encore de la substance qu'elle était «desséchée » , c'est un détail très important. Mais admirons le soulagement de la bienséance outragée, très Armée du Salut, d'un savant de troisième

catégorie, brandissant une explication de l'appendice vermiforme ou du coccyx remontant à Moïse lui-même. La substance fut définie par M. Brandeis comme étant «du nostoc de couleur chair ».

Mais le professeur Lawrence Smith, du Kentucky, l'un des exclusionnistes les plus déterminés, analysant la même matière, fut d'un tout autre avis: «il s'agit du frai desséché d'un quelconque reptile, sans doute de grenouille ». Desséché, car sans doute, c'est l'état dans lequel la substance lui parvint (7). Quant au Dr A. Mead Edwards, président de l'Association Scientifique de Newark, il s'inclinait devant la suggestion de son ami, M. Brandeis, mais mentionnait que le Dr Hamilton, ayant analysé le spécimen, le reconnut pour un lambeau de tissu pulmonaire. Ainsi, dit le Dr Edwards, cette substan-ce magnifiquement définie comme étant du nostoc «était aussi du tissu pulmonaire ». Lui-même identifia plusieurs autres échantillons à des morceaux de cartilage et fibre musculaire. D'où son explication on ne peut plus bizarre : un vol de buses gavées de nourriture, invisibles dans la clarté du ciel, avait dû dégorger.

Rien n'est positif, devant l'unité, devant l'homogénéité. Si le monde entier se liguait contre vous, sa combinaison serait irréelle, intermédiaire entre l'unité et le manque d'unité. Toute résistance est elle-même divisée en plusieurs parties qui se résistent entre elles. Et la plus simple stratégie n'est pas de combattre un ennemi, mais de forcer ses rangs à se combattre entre eux. Voilà que nous passons des substances charnelles aux substances gélatineuses dont nous avons une abondance de rapports. Ces données sont obscènes aux yeux de la Science, mais nous 'Verrons que la Science n'a pas toujours été, loin de là, aussi prude.

Le ciel entier est-il gélatineux?

Les météores en arrachent-ils, en détachent-ils des fragments?

Ces fragments nous sont-ils amenés par la tempête?

Le scintillement des étoiles est-il dtî à la simple pénétration de la lumière au travers d'une masse tremblotante?

Je pense, pour ma part, qu'il serait absurde de prétendre le ciel entier gélatineux. Il est plus vraisemblable de supposer que seules certaines régions du ciel sont gélatineuses. Humboldt affirme que toutes nos données sur cet aspect « doivent être classées parmi les fables illusoires de la mythologie» (8). Mais son autorité se teinte quelque peu de redondance.

Je ne veux pas m'en prendre aux arguments conventionnels de la « montée et de la descente ou de la présence préalable », faute d'empiéter sur mon exemple final, lequel implique le stationnement pro-longé au-dessus d'un village anglais. d'une substance mystérieuse : frai, nostoc ou nexus larvaire. Si cette substance a plané dans les airs pendant plusieurs journées, je suis avec Moïse, le plus grand chro-niqueur des inconvenances. A moins que cette histoire n'ait, elle aussi, été racontée par Moïse. Enfin, je donnerai tant d'exemples de substances gélatineuses tombées en même temps que des météorites, qu'il faudra bien admettre un rapport quelconque entre ces deux phénomènes. Il y a dans le ciel de vastes champs gélatineux que les météorites traversent en les vidant de leur substance.

En 1836, M. Vallot, membre de l'Académie des Sciences, présenta à ses confrères, des fragments de substance gélatineuse tombée, dit-on, du ciel et dont il réclama une analyse (9). L'incident ne compor-ta pas la moindre suite. A Vilna, en Lithuanie, le 4 avril 1846, tombèrent, en plein orage, de grandes masses d'une substance grise et inodore, à la fois résineuse et gélatineuse qui, brûlée, dégagea une senteur douceâtre. Plongée dans l'eau pendant 24 heures, elle gonfla mais demeura gélatineuse. Une substance analogue était tombée, en 1841 et en 1846, en Asie Mineure (10). En août 1894, des milliers de méduses grosses comme un shilling, furent signalées au-dessus de Bath, en Angleterre. Je ne crois pas vraiment qu'il se soit agi de méduses, mais bien plutôt, cette fois, de frai de grenouilles, amené par un tourbillon, car au même moment, de petites grenouilles tombèrent sur Vigan, en Angleterre (11).

Enfin, le 24 juin 1911 à Eton Bucks, toujours en Angleterre, le sol fut recouvert de morceaux de gelée, gros comme des petits pois, après une forte averse. Cette fois, on ne parla plus de nostoc, mais de nombreux œufs de chironomes, dont sortirent des larves; les méduses de Bath n'étaient peut-être pas autre chose (12). Et vingt trois ans auparavant, le 22 avril 1871, un orage de gouttes gluantes n'était-il pas tombé sur la gare de Bath «certaines se transformant en chrysalides de deux centimètres de long » ?

Des infusoires, avait-on encore dit (13).

(8) Cosmos, 1-119.

(9) Comptes rendus, 23-554.
(10) Comptes rendus, 23-542.
(11) Notes and Queries. 8-6-190.
(12) Nature. 87-10.

Le phénomène avait été analysé par le révérend L. Jenyns, de Bath, qui avait décrit des vers minuscules enclos dans des enveloppes transparentes, mais dont il ne s'expliquait pas l'étonnante ségrégation (14). Car le mystère reste toujours le même: comment ces œufs furent-ils réunis? Un tourbillon n'est pas ségrégatif. M. Jenyns imagine une flaque immense, pleine aux ras bords de ces masses sphériques, séchant d'un coup et concentrant le tout, qu'un tourbillon aurait pu recueillir. Mais quelques jour plus tard, d'autres de ces objets tombèrent au même endroit. Les tourbillons font rarement preuve d'autant de précision, cela tombe sous le sens.

Mais il ne tombe pas sous le sens que ces objets aient pu stationner pendant plusieurs jours au-dessus de la ville de Bath.

Les pluies noires de Slains. Les pluies rouges de Sienne.

R.P. Greg, l'un des catalogue urs les plus notables des phénomènes météoriques, rapporte des chutes de substances visqueuses en 1652, 1686, 1718, 1796, 1811, 1819, 1844 (15). Il donne des dates plus anciennes, mais je pratique aussi l'exclusion à mes heures. Il signale même le passage d'un météore tout près du sol entre Barsdorf et Freiburg en Allemagne. Le jour suivant on trouva sur la neige une masse énorme de gelée (16). Ce n'était ni la saison du frai, ni celle du nostoc. «Curieux, si c'est exact », commente-t-il. Mais il relate sans la modifier la chute d'un météorite à Gotha, en Allemagne, le 6 septembre 1835, «laissant sur le sol une grande masse de gelée », et atterrissant à un mètre à peine d'un observateur. Il écrivit aussi au professeur Baden Powell, que le 8 octobre 1844 au soir, près de Coblence, un de ses amis allemands avait vu un corps lumineux s'abattre près de lui et d'une autre personne. Le lendemain matin, ils trouvèrent sur place une masse gélatineuse de couleur grise (17).

D'après Chladini (18) une masse visqueuse tomba avec un météorite lumineux entre Sienne et Rome, en mai 1652, une autre après la chute d'une boule de feu à Lusatia, en mars 1796, une substance gélatineuse après l'explosion d'un météorite près de Heidelberg en juillet 1811.

(13) London Times, 24 avril 1871, et *Zoologist, 2-6-2686.*
(14) Trans. Ent. Soc. of London, 1871, proc. XXII.
(15) Phil. Mag., 4-8-463.
(16) Report of the British A.ssociation, 1860, 63.
(17) Report of the British Association, 1855, 94.
(18) Annals of Philosophy, n. s. 12-94.

Ailleurs (19) on décrit la substance de Lusatia comme ayant eu «la couleur et l'odeur du vernis brun séché». Une matière gélatineuse surgit avec un globe de feu sur l'île de Léthy, aux Indes, en 1718 (20). Des « blocs de gelée blanche », semblable à du blanc d'œuf coagulé, furent trouvés sur le sol à Rohway, New Jersey. M. H.-H. Garland, de Nelson Country, en Virginie, trouva une substance gélatineuse ayant la circonférence d'une pièce de 25 cents. et une femme de West Point trouva une masse grosse comme une tasse de thé et ressemblant à de l'amidon bouilli. Ces trois observations furent faites lors du passage des météores de novembre 1833 (21). Et il semble incroyable qu'un savant ait eu la hardiesse ou l'infidélité d'accepter des âmes perdues. Le professeur Olmstead, qui les a recueillies, n'en a pas moins écrit: «Le fait que les dépôts aient été uniformément décrits comme étant de substance gélatineuse constitue une présomption en faveur de leur origine supposée. »

Les publications scientifiques de l'époque ont consacré la plus vive attention aux remarques du professeur Olmstead sur les météores de novembre. Mais pas une seule ne mentionne le passage sur les matières gélatineuses.

(19) *Edinburgh Philosophical Journal, 1-234.*
(20) American Journal 01 Science, 1-26-133.
(21) American Journal 01 Science, 1-26-396.

V

DE LA MANNE CELESTE
LE PHENOMENE DES « CHEVEUX D'ANGE »
LES EPAVES DE L'ESPACE

Je ne m'aventurerai pas souvent dans les exercices chronologiques. Un positiviste à l'esprit très mathématique s'imaginant que deux et deux font quatre dans un état intermédiaire (alors qu'en acceptant la continuité, il ne devait jamais admettre qu'on puisse partir de deux) scrutera mes données, à la recherche de périodicités. Il me paraît très évident que la mathématique, une science du régulier, soit l'attribut de l'Universel, aussi ne suis-je pas tenté de la chercher dans le local. Il y a pourtant dans le système'solaire «pris dans son ensemble), une approximation considérable à la régularité : on localise de si près la mathématique, que les éclipses, par exemple, peuvent être prédites avec une certaine exactitude, bien que j'aie quelques notes propres à dégonfler suffisamment la gloriole d'un astronome, si ce miracle était encore possible. Un astronome est mal payé, ignoré de la foule et voué à la solitude : il se nourrit de sa propre inflation. Dégonflez un ours: il devient incapable d'hiverner. Notre système solaire est comme tous les phénomènes qu'on peut «prendre dans leur ensemble ». Les affaires d'un quartier sont déterminées par celles de la ville. Celles de la ville par celles du comté, le comté par l'Etat, l'Etat par la nation, la nation par la situation internationale, l'ensemble des nations par les conditions de climat, les conditions de climat par les évolutions solaires. Ce qui rend impossible la découverte des phénomènes entiers dans les limites d'un quartier, une série de phénomènes dépour-vus de rapports les uns avec les autres : sans doute est-ce l'esprit de la religion cosmique. Objectivement, l'état n'est pas réalisable dans un quartier de ville. Mais si un positiviste

parvenait à croire fermement qu'il l'a réalisé, ce serait une réalisation subjective de ce qui est objectivement irréalisable. Je m'en voudrais de tracer une ligne possible entre l'objectif et le subjectif: tous les phénomènes, choses ou personnes, sont subjectifs à l'intérieur d'un tout, et de ce fait, les pensées de ce que l'on nomme communément «personnes » sont subjectives. Tout se passe comme si l'intermédiaire tendait vers la Régularité des astronomes afin de se convaincre, en seconde expression, de ce que l'échec est un succès .

J'ai classifié, catalogué toutes les données de ce volume (sans parler de mon système de fichiers) et certaines proximités, mises de ce fait en évidence, m'ont tenu lieu de révélations: cette méthode n'en demeure pas moins celle des théologiens et des savants, pis encore, celle des staticiens.

Par exemple, par la méthode statistique, je pourrais «prouver» qu'une pluie noire est tombée «régulièrement» tous les six mois quelque part sur terre. II me suffirait, pour ce faire, d'inclure des pluies rouges et des pluies jaunes, mais conventionnellement, d'isoler dans chacune d'elles les particules noires en négligeant le reste. Et si, de temps à autre, une pluie noire avançait d'une semaine ou retardait d'un mois, je mettrais ce faux-pas sur le compte de «d'accélération» ou du «retardement ». N'utilise-t-on pas ce procédé dans l'évaluation de la périodicité des comètes? Si des pluies noires, ou des pluies rouges et jaunes, dotées de particules noires, ne se manifestaient pas en temps voulu, je n'aurais pas lu Darwin en pure perte: «Les rapports» seraient «incomplets». Enfin, toutes les pluies noires qui ne serviraient pas à ma démonstration seraient grises ou brunes, ou je leur trouverais des périodicités très différentes.

Cependant, il m'a fallu, par exemple, remarquer l'an 1819.

En 1883, j'ai noté 31 événements extraordinaires. S'il est indispensable d'écrire des livres, quelqu'un devrait en écrire un sur les phénomènes de 1883. 1849 est une année notable pour les chutes étranges, si éloignées les unes des autres que toute explication locale en semble dérisoire : il n'y eut pas seule-ment la pluie noire d'Irlande, au mois de mai, mais une pluie rouge dans le Pays de Galles et une autre en Sicile. II est même noté (1) que du 18 au 20 avril 1849, des bergers ont trouvé sur le mont Ararat, une substance non indigène, probablement tombée du ciel, répandue sur une surface de 16 kilomè-tres carrés.

Nous avons déjà abordé le sujet de la Science, de sa tentative de positivité et de ses résistances. Il est bien évident que la science théorique du XIX' siècle n'était qu'une relation de réaction contre les dogmes de la théologie, sans plus de rapports avec la vérité que n'en a une vague lorsqu'elle s'éloigne d'un rivage. Quand une vendeuse de magasin tire de sa bouche un morceau de chewing-gum long d'un kilomètre, elle réalise une performance tout aussi scientifique que d'autres en ajoutant à l'âge de la terre plusieurs centaines de millions d'années.

Il n'y a pas de «choses », il n'y a que des rapports ou des expressions de rapports. Mais tous les rapports tendent à se détruire entre eux ou à s'incliner devant de plus hautes tentatives. Aussi y a-t-il un aspect positiviste de cette réaction, (laquelle n'est elle-même qu'un rapport). Elle consiste à tenter d'assimiler tous les phénomènes sous l'explication matérialiste ou à formuler un système final et global sur la base matérielle. Si cette tentative était achevée, elle atteindrait à la réalité, mais elle ne pourrait être amorcée qu'en négligeant, par exemple, les phénomènes psychiques. Si la Science éventuellement le cédait au psychique, il ne serait pas plus légitime d'expliquer l'immatériel en termes du matériel, que le matériel en termes de l'immatériel. Je suis persuadé que le matériel et l'immatériel ne font qu'un, et se fondent en une pensée continue de l'action physique : ce tout ne peut être expliqué, parce que le processus d'explication veut que l'on interprète quelque chose en termes d'autre chose que l'on a pris pour base. Mais dans la continuité, il n'est rien qui soit plus basique qu'autre chose, à moins de pepser qu'une illusion construite sur une autre soit plus réelle que sa pseudo-fondation.

En 1829, la Perse vit tomber une substance que personne ne connaissait. Les Persans n'avaient pas la moindre notion de ce que c'était, mais ils constatèrent que les moutons acceptaient d'en manger. Ils résolurent de la moudre en farine, et en firent un pain dont on dit qu'il était mangeable, bien qu'insipide (2)

Il y avait là une chance que la Science se devait de ne pas négliger. La manne céleste était enfin placée sur une base raisonnable, assimilée et réconciliée avec le système nouveau plus vigoureux et plus réel que le système ancien. On admit que la manne avait pu tomber dans les temps très anciens, puisqu'elle encore.

(1) Timb', Year Book, 1850, 241.

(2) Timb', Year Book, 1848, 235.

Mais on lui dénia toute influence tutélaire : il sagissait guère que d'un lichen venu des steppes de l'Asie Mineure. Cette substance « inconnue aux habitants de la région. nmédiatement reconnue. par les savants. «L'analyse le l'identifia avec un lichen. (3).

C'était l'époque où l'analyse chimique était déesse. Ses adeptes depuis ont eu le .temps de revenir sur leur idolâtrie, mais ce temps-là elle s'exprimait dogmatiquement. En l'occurence, il me semble que l'ignorance des habitants, par contraste avec le savoir local des scientifiques étrangers, est quelque peu surfaite. S'il y a quelque chose de bon à manger, dans le rayon utilement couvert par une trombe, les indigènes le savent fort bien. J'ai d'autres notes de chutes, en Perse et en Turquie, de substances comestibles. Elles furent toutes dogmatiquement intitulées «manne ». et la «manne) est réputée dogmatiquere une espèce de lichen, venu des steppes d'Asie Mineure. Ma position est la suivante : cette explication fait bon marché des chutes de substances comestibles dans les autres parties du monde. Elle renouvelle la vieille tentative d'expliquer le général en termes du local. Si des substances comestibles sont tombées au Canada ou aux Indes, elles n'étaient pas faites du lichen de l'Asie Mineure. Enfin, les chutes de Perse et de Turquie n'étaient pas toutes de substance identique ; en un cas très précis, les particules furent identifiées à «des graines ».

La grande difficulté est d'expliquer la ségrégation de ces averses.

Mais les poissons des grandes profondeurs assistent bien parfois à des chutes de substances comes-tibles: sacs de céréales ou de sucre, caisses qui n'ont pas été soulevées du fond des océans par des courants ou tourbillons marins, pour être déposées un peu plus loin.

Peut-être, allez-vous dire: il n'est jamais tombé de céréales en sacs. Mais l'objet de l'Amherst n'était-il pas recouvert «d'un duvet comme on en trouve dans les fabriques de drap » ? Des barils de blé perdus en pleine mer ne couleraient pas, mais ils pourraient s'entrechoquer, puis s'éventrer. Les douves flotteraient mais le blé, saturé, finirait par couler. S'il n'y a pas, dans l'espace, un trajet tout semblable à celui de nos océans. Je ne suis pas le poisson des grandes profondeurs que je crois être. Le n'ai pas d'autre suggestion sur les sacs et les barils, mais je pense que les sacs et les barils que les naufrages ont pu livrer à l'océan ne seraient plus, en atteignant les grandes profondeurs, reconnaissables en tant que sacs ou barils. Si donc nous enregistrons des chutes de matière fibreuse à base de drap, de bois, ou de papier, nous serons à la fois convaincants et grotesques.

En 1686, des ouvriers tiraient l'eau d'un étang, à sept milles allemands de Memel, après une chute de neige. Ils s'aperçurent soudain que le sol plat qui entourait l'étang était recouvert d'une masse noirâtre et feuillue. Un voisin déclara « qu'il l'avait vue tomber par gros flocons en même temps que la neige » (4). Certains de ces flocons étaient aussi grands que des dessus de table. « La masse était humide et avait une odeur désagréable, l'odeur finit par disparaître.» « On pouvait la déchirer par fibres, comme du papier. »

L'explication classique de la montée et de la descente.

Mais quelle est la nature de ce que transporta l'inévitable tourbillon? Ma position intermédiaire me suggère, bien entendu, que, même si ç'avait été la plus étrange substance concevable issue du monde le plus étrange de tous, il devrait y avoir sur terre une substance similaire ou peu différente de la première, du moins subjectivement. Car tout ce que l'on trouve à New York City n'est qu'un autre degré, un aspect, ou une combinaison de ce que l'on peut trouver dans un village de l'Afrique Centrale. Le roman est un défi à la vulgarisation: écrivez quelque chose que vous croyez nouveau, quelqu'un vous signalera que les Grecs l'avaient écrit bien avant vous. L'existence est un Appétit: le grignotement de l'être. Il était cosmique que des savants, soumis au Système Scientifique, tentent, avec les prin cipes de ce système, d'assimiler la substance de Memel à un produit terrestre familier. A la réunion de l'Académie Royale lrlandaise, on fit valoir qu'une certaine substance relativement rare se forme quelquefois sur les terres marécageuses : elle ressemble à du feutre vert. La substance de Memel est humide, noirâtre et feuillue. Mais une fois rompue, la substance des marécages forme des flocons et se déchire par fibres.

On peut identifier un éléphant à un tournesol, car tous deux ont de longues tiges. On ne peut distinguer un chameau d'une cacahuète si l'on ne considère que leurs bosses.

Le grand malheur de cet ouvrage est qu'il fera de nous une bande de cyniques : nous serons inca-pables de nous émerveiller devant quoi que ce soit. Nous savions, au départ, que la Science et l'im-bécillité étaient contiguës, mais d'aussi nombreuses expressions de leur point de jonction finissent par stupéfier. Nous pensions que la performance du professeur Hitchcock identifiant le phéno-mène d'Amherst à un champignon était un remarquable exemple de vaudeville scientifique, mais à

présent, nous avons affaire à une éclatante distribution: pas seulement des Irlandais, mais des Irlandais Royaux.

Les Irlandais Royaux ont exclu la «noirceur» pour inclure la «fibrosité ». En sorte que la substance n'était que du « papier des marécages, soulevé en l'air par la bourrasque, puis retombé au sol ». Second acte: d'après M. Ehrenberg, le papier météorique se révéla consister partiellement en matière végétale, principalement en conifères. Troisième acte: réunion des Irlandais Royaux: chaises, tables et Irlandais. On exhibe des flocons de ce papier des marécages. Ils se composent principalement de conifères. C'était une double inclusion, la méthode favorite des logiciens. Car aucun logicien ne se contenterait d'identifier une cacahuète à un chameau, sous prétexte que tous les deux présentent des bosses. Il exigerait une concordance accessoire : leur capacité commune, par exemple, à vivre longtemps sans eau.

Il n'est pas extrêmement déraisonnable, au niveau des standards de libre vaudeville qui font d'objet de ce volume, de penser qu'une substance verte puisse être arrachée du sol par un tourbillon et retomber ailleurs sous l'aspect d'une substance noire. Mais les Irlandais Royaux excluent un autre élément, qui leur était pourtant tout aussi accessible qu'à moi-même: d'après Chladni, il ne s'agissait pas d'un minuscule dépôt local, observé par un anonyme au bord d'un étang quelconque, mais d'une chute gigantesque couvrant de larges étendues de ciel. Tout le papier des marécages du monde y aurait à peine suffi. Au même moment, cette substance tombait « en grandes quantités» en Norvège et en Poméranie. « Une sorte de papier brûlé tomba sur la Norvège et sur d'autres parties du Nord européen le 31 janvier 1686.» (5). Une trombe d'aussi large distribution pouvait difficilement se spécialiser dans cette rare substance qu'on nomme « papier des marécages ». Il y aurait eu des chutes de barrières, des chutes de toits et des chutes de branches d'arbres. On n'a jamais signalé nulle part une trombe en Europe du Nord, au mois de janvier 1686.

Le temps passa, mais la détermination conventionnelle d'exclusion qui s'exerce sur toutes les chutes, sauf celles de substances terrestres ou de météorites, se raffermit. On finit par décrire (6) la substance de janvier 1686 comme « une masse de feuilles noires rappelant le papier brûlé, mais plus solide, plus agglomérée, plus cassante ». On ne mentionnera plus le «papier », ni les «conifères» et l'on négligera la composition végétale, sans laquelle il est très facile d'identifier une pulpe crochue à un hameçon. Les météorites sont généralement recouverts d'une croûte noire plus ou moins écailleuse. Or, la substance de 1686 était noire et écailleuse, si ce qui est «feuillu» peut être défini comme «écailleux ». Et la substance devint du même coup une masse minérale, grâce à l' « identification» du savant von Grothius. Ce qui prouve une fois de plus, bien que rien n'ait d'identité individuelle, que n'importe quoi peut être identifié à n'importe quoi d'autre. Mais le conflit ne s'en tint pas là. Berzelius, examinant à son tour la substance, n'y trouva pas trace de nickel. Comme le nickel était alors le standard «positif» des matières météoriques, von Grothius annula son «identification» précédente (7). Cette égalisation des éminences me permet de donner mon avis, qui autrement aurait été soumis à la totale invisibilité: il est dommage qu'on n'ait pas recherché des traces d'écriture (ou de hiéroglyphes) sur ces feuilles de papier.

S'il y a peu de substances qui soient tombées sur terre et si la surface terrestre abonde en substances détachables par une trombe, deux chutes de papier sembleraient remarquables. A Carolath, en Silésie, en 1839, tombèrent soixante mètres carrés de feutre, dont on aurait pu faire des vêtements. Le dieu de l'Examen Microscopique décida qu'il se composait essentiellement de conifères (8). Enfin, le 16 mars 1846, à l'époque de la chute de substance comestible en Asie Mineure, une poudre olivâtre s'abattit sur Shangai. On décela au microscope un agrégat de poils noirse.t blancs, ces derniers plus épais. On crut qu'il s'agissait de fibres minérales, mais à la combustion, ils dégagèrent «d'odeur et la fumée ammoniacales des poils et plwnes carbonisés ». D'autres examens révélèrent que ces fibres tombées sous forme d'un nuage de un million d'hectares, mêlé de sable et d'alcali, étaient principalement formées de conifères.

(6) Annal. 01 Philo.ophg, 16-68.
(7) Annal. and *Mag. 01 Nat. BiBt., 1-3-185.*
(8) Edinburgh Review, 87-194.

Observez le pathos, la persistance imbécile mais courageuse des scientifiques, condamnés à voir subvertir toutes leurs découvertes, obsédés par l'illusion du final et regardant surgir des vérités nouvelles au fur et à mesure que s'exercent de plus puissants télescopes et microscopes, des méthodes de

recherche chaque jour plus précises et plus raffinées. Le nouvel élément qui détrône l'ancien sera détrôné à son tour et reconnu mythologique. Si les fantômes grimpent, ils se contenteront bien de fantômes d'échelles.

Et M. Lainé, consul de France à Pernambouc, signalait, au début d'octobre 1821, une averse de soie, en si énormes quantités qu'une entière cargaison perdue entre Mars et Jupiter, et flottant dans l'espace pendant des siècles en se désintégrant, y eût à peine suffi (9). Des échantillons en furent expédiés à la métropole par M. Lainé et montrèrent quelque ressemblance avec les filaments soyeux que le vent amène sur Paris à certaines époques de l'année (10). On mentionne par ailleurs (11) que des fibres de soie bleue tombèrent à Naumberg le 23 mars 1665. En très grandes quantités, déclare Chladni, qui place en face de la date un grand point d'interrogation.

L'un des grands avantages de l'intermédiarité, c'est que, dans l'unité de la quasité, il ne peut pas y avoir de confusion de métaphores. Tout ce qui est acceptable d'une chose l'est aussi d'une autre. C'est ainsi qu'on peut très bien dire en parlant d'une chose: elle est solide comme un roc et s'envole avec majesté. Les Irlandais sont l'excellents ironistes et c'est pourquoi on raille si volontiers leur acuité de perception. Je ne sais pas encore si c'est un livre que je fais ou une procession, ou encore un musée, dont la salle la plus vaste serait celle des Horreurs, mais il y a quelque chose d'horrible dans le récit de ce correspondant qui, voyant tomber une substance soyeuse pendant une aurore boréale, attribuait l'une à l'autre (12). Depuis Darwin, l'explication classique des chutes de soie se limite aux toiles d'araignées. En 1832, à bord du *Beagle,* à l'embouchure du Rio de la Plata, mais à cent kilomètres des terres, Darwin vit un grand nombre d'araignées traverser les airs comme autant de minuscules aéronautes, accrochés à ces filaments qu'on nomme parfois «fils de la vierge» et que le vent poussait à vive allure.

(9) Annual Register, 182, 681.
(10) Annales de Chimie, 2-15-427.
(11) Annals of Philosophy, n. s., 12-93
(12) Scientific American, 1859, 178.

Il est difficile d'affirmer que ces substances soyeuses ne sont pas des toiles d'araignées. Je crois qu'il y a des substances soyeuses d'origine externe et des fils d'araignées terrestres. Il reste impossible, le plus souvent, de distinguer entre eux. Bien entendu, la notion de substances soyeuses risque d'amener celle de substances textiles et il reste à prouver que des matières fabriquées ont pu tomber du ciel. Le 21 septembre 1741, en Angleterre, dans l'espace triangulaire inclus entre les villages de Bradly, Selborne et Alresfort, s'abattirent des « toiles d'araignées » sous forme de « flocons ou lambeaux de trois centimètres sur quinze », relativement lourds, qui tombèrent « à toute vitesse» et en grande quantité, puisque le plus petit côté du triangle mesure douze kilomètres (13). On ajoute que l'averse se fit en deux temps, avec un intervalle de plusieurs heures (cette donnée nous est familière) et que la deuxième chute dura de neuf heures du matin à la tombée de la nuit (14).

Voilà bien l'hypnose du classique, ce que l'on nomme intelligence n'est qu'une expression de déséquilibre. Dès que l'on amorce quelques ajustemen.ts mentaux, l'intelligence cesse. Et l'intelligence ne commence-t-elle pas par un aveu d'ignorance? Lorsque l'on décida que les substances étaient des toiles d'araignées, c'était affaire d'ajustement mental. Mais j'ai bien peur de devoir manifester ici quelque semblant d'intelligence. N'ayant aucun ajustement sur le sujet, n'ayant encore rien décidé dans l'absolu, je suis à même, libre de toute routine mentale, de signaler ce qui suit.

Cette substance, tombée en si énormes quantités attira, lors de sa chute, une attention presque générale. Elle en aurait attiré tout autant si elle était montée au lieu de descendre. Mais il n'y eut pas un seul témoin, en Angleterre ou bien ailleurs, qui ait vu en septembre 1741, *monter* des tonnes de toiles d'araignées. Enfin, s'il est supposé que le lieu d'origine puisse être très lointain, quoique terrestre, rien n'explique la précision presque incroyable de la chute, localisée pendant des heures dans un espace triangulaire, puis s'attardant une journée durant après une longue pause.

L'explication classique néglige d'autres éléments. L'absence d'araignées, la viscosité de la substance : des chiens qui la flairaient en furent bâillonnés. Admettra-t-on que, dans les espaces infinis, flottent de vastes régions visqueuses ou gélatineuses, enduisant tout ce qui les traverse ?

(13) Ail the Year Round, 8-254.
(14) Wernerian Nat. HiBt. Soc. Trans., 5-386.

La confusion qui règne dans les descriptions de la substance d'Asie Mineure, en 1841 et 1846 (présentée par les uns comme gélatineuse, par les autres comme formée de céréales) pourrait être dissipée si l'on pensait à des céréales traversant une région gélatineuse. Le papier de Memel pouvait avoir subi le même sort, si l'on compte qu'Ehrenberg le trouva mêlé d'une matière gélatineuse qu'il appela «nostoc » (15).

Des «fils d'araignée» tombés en octobre 1881 à Milwaukee, dans le Wisconsin (puis à Green Bay, Vesburge, Fort Howard, Sheboygan et Ozoukee) on écrit qu'ils étaient «très blancs et de forte texture» (16). «Ce qui est curieux », écrit le chroniqueur, «c'est qu'on ne signale en aucun cas la présence des araignées.» D'où notre tentative de séparer un produit extérieur possible de son amalgame terrestre, puis notre joie de prospecter face à la découverte. Le 21 novembre 1898, de nombreux blocs de substance toute semblable à de la toile d'araignéefirent chute à Montgomery, dans l'Alabama, en fils et lambeaux de quelques dix centimètres carrés (17). D'après l'observateur, il ne s'agissait pas de toile d'araignée, mais plutôt d'une sorte d'amiante phosphorescente.

A Montussan, dans la Gironde, le 16 octobre 1883, un observateur vit surgir un nuage épais, formé d'une substance cotonneuse qui tomba au sol en blocs gros comme le poing. M. Tissandier qui rapporte ce témoignage (18) ajoute que cette substance blanche et fibreuse, semblait avoir «brûlé». En mars 1832, une substance jaune et combustible tombait à Kourianof, en Russie, sur cent quarante à cent cinquante mille hectares, avec dix centimètres d'épaisseur. On inclinait à identifier cette matière jaune et résineuse à du pollen de pin, mais en la déchirant on lui trouva la résistance du coton, en la plongeant dans l'eau, celle de la résine. Une résine de couleur ambrée, élastique comme du caoutchouc et qui sentait l'essence de cire (19).

J'en reviens à mon idée de cargaisons alimentaires.

Averses de *beurre* ou de graisse, « sentant très fort» signalées dans les comtés de Limerick et de Tipperary, en Irlande, par M. Robert Vans, de Kilkenny. Lettre consécutive de l'évêque de Cloyne sur «un étrange phénomène », observé à Munster et Leinster où une substance « molle, gluante et jaune foncé » que les paysans prirent pour du beurre était tombée au printemps de la même année.

(16) *Annals and* Maf/. *of Nat. Hist., 1-3-186.*
(16) Scientific Amerlcan, 46-337.
(17) *Monthly Weather Review,* 26-666, citant le *Montgomery Adviser.*
(18) Voir *La Nature,* 1883, 342.
(19) Annual Register, 1832, 447.

Les troupeaux se nourrirent avec indifférence de ces flocons gros comme le doigt, qui dégageaient une forte odeur et que Sa Grandeur surnomma «la rosée puante ». Le « beurre» signalé par Robert Vans était censé avoir de grandes vertus médicinales «et fut mis en pots par les paysans» (20). Par la suite, hormis une mention faite par Chladni et quelques allusions dans divers catalogues, ces deux phénomènes subirenl l'ostracisme le plus total. Ils furent littéralement excommuniés, ensevelis vivants.

Si cette substance est tombée par intermittences sur deux provinces irlandaises, et nulle part ailleurs. nous voyons se préciser mieux encore qu'auparavant le sentiment qu'au-dessus de nos têtes une région stationnaire dans laquelle les forces gravitionnelles et météorologiques terrestres sont relativement inertes, reçoit extérieurement des produits analogues aux nôtres. Je suis sûr qu'en 1685, Mr Vans et l'évêque de Cloyne ont donné une description tout aussi exacte du phénomène que, disons, des témoins de 1885. Mais, comme leur témoignage remonte à une période très ancienne, nous ne l'accepterons qu'après lui avoir joint des données plus récentes.

Une substance transparente, molle, jaunâtre et sentant l'huile rance est tombée le Il avril 1832, soit un mois après la substance de Kourianof (21). M. Herman, un chimiste qui l'examina, la nomma «huile du ciel ». Une substance onctueuse tombait à Rotterdam la même année (22) et une matière huileuse de couleur rougeâtre à Gênes en février 1841 (23).

Mais la plupart de nos difficultés devraient être résolues par les super-géographes de l'avenir. Quiconque découvre l'Amérique devrait laisser Long Island à un autre. Si des super-engins ont fait naufrage dans leurs allées et venues entre Mars, Jupiter et Vénus, la question de leur carburant se pose avec autant d'acuité que celle de leurs cargaisons. On s'attendrait à voir tomber des pluies de charbon, mais des moteurs à essence combustible ont pu être conçus depuis des siècles sur des moules plus

avancés. Toutefois, je laisse à mes disciples le soin de déterminer si ces substances huileuses étaient des aliments ou du carburant.

Je me contenterai donc de mentionner une grêle de térébenthine signalée au milieu d'avril 1871 dans le Mississipi (24), une grêle à goût d'orange tombée près de Nîmes, en France, le 1er juin 1842 et qu'on identifia à de l'acide nitrique (25), les cendres de 1755 en Irlande (26), et une grêle à Elisabeth, dans le New Jersey, le 9 juin 1874, que le professeur Leeds, de l'Institut Stevens, identifia à du carbonate de soude (27).

Je m'éloigne quelque peu des lignes de mon plan, mais il sera très important de faire ressortir un peu plus loin le nombre de chutes extraordinaires qui furent associées à de la grêle. Si ces substances ont leur origine sur un endroit quelconque de la surface terrestre, l'origine de la grêle serait-elle la même?

Quant aux quantités de substance végétale assez vastes pour suggérer des cargaisons perdues, rappelons qu'à Perpignan. le 1er mai 1883, et en plusieurs points de la côte méditerranéenne, tomba un mélange de sable fin et de « farine rouge» (28), qu'à Sienne, en Italie, en mai 1830, tomba une matière végétale rouge (29). Quelqu'un devrait enregistrer tous les phénomènes de chute localisés à Sienne: ils sont incalculables. Enfin, le 16 février 1901, à Pawpaw, dans le Michigan, par un jour de calme plat qui vit s'immobiliser jusqu'aux moulins à vent, tomba une poussière brune, de matière végétale (30).

Saveur rance, putridité et décomposition: une note qui revient sans cesse. Dans un sens positif, il est bien entendu que rien ne signifie quoi que ce soit, puisque chaque signification esl contiguë de toutes les autres. Les évidences de culpabilité sont, par exemple, des évidences tout aussi convaincantes d'innocence. Mais il me semble que cette condition suggère une station prolongée dans l'espace. Un horrible désastre au temps de Jules César. Ses vestiges n'atteignent la terre qu'au temps de l'évêque de Cloyne. Reste à déterminer la question de la décomposition bactérielle.

J'ignore complètement si des bactéries sont susceptibles de survivre dans ce que l'on nomme espace...

(24) Scientific American, 24-323.
(25) Journal de *Pharmacie,* 1845, 273. *(26) Scientific American, 5-168.*
(27) Scientific American, 30-262.
(28) Intellectual Observer, 3-468.
(29) ARAGO: *Œuvres, 12-468.*
(30) Monthly Weather, février, 29-465.

VI

L'INCANDESCENCE DES DEMONS
LES SCORIES DE L'ESPACE : SEL ET SOUFRE, CENDRES ET MACHEFER
LES METEORITES ONT LEURS FOSSILES

Du plomb et de l'argent, des diamants et du verre.

Ils semblent maudits, mais ne le sont pas, car on les accepte à présent, pour peu qu'ils fassent partie de ces masses métalliques ou pierreuses que la Science reconnaît sous le nom de météorites. La résistance s'exerce désormais sur les substances moins bien incorporées.

Parmi tant de données maudites, l'amadou me paraît ô combien damnable. Dans un rapport à l'Association britannique, il est fait mention d'une substance brun chocolat tombée en même temps que des météorites (1). On ne cite aucun détail et le fait n'est mentionné nulle part ailleurs. Mais dans cette publication anglaise le mot original de «punk » n'est pas utilisé. La substance est appelée «amadou ». Je suppose que, si l'événement avait été enregistré dans une publication française, on n'aurait pas parlé «d'amadou », mais de «punk ».

L'unité de la totalité : ouvrages scientifiques et registres sociaux. Un Goldstein qui n'entrerait pas sous son nom de Goldstein entre sous celui de Jackson.

Les chutes de soufre ont toujours paru suspectes à l'orthodoxie moderne, sans doute à cause de leur association avec les superstitions ou principes de l'orthodoxie précédentes: histoires de démons, exhalaisons sulfureuses. Les réactionnaires scientifiques qui, rageusement, ont combattu tout ce qui les précédait par simple haine de toute précédence, et les prudes scientifiques qui, dans un accès de pur exclusionnisme, ont posé une main squelettique sur leurs yeux pâles, nièrent ensemble les chutes de soufre. J'ai de nombreuses notes sur l'odeur sulfureuse des météorites, d'autres encore sur la phos-phorescence des objets externes. Un jour je passerai en revue toutes les vieilles histoires de démons apparus sulfureusement sur terre, dans le but d'exprimer qu'à plusieurs reprises, nous avons eu des visiteurs d'un autre monde et que le signe de l'origine externe est dans la sulfurosité. Un jour, je rationaliserai toute la démonologie, mais pour l'instant je suis trop avancé pour pouvoir me permet-tre de reculer.

Pour un récit circonstancié, lisez l'histoire de cette masse de soufre incandescent, grosse comme un poing d'homme, qui tomba le 30 janvier 1868 à Pulstuk, en Pologne, sur une route où des villageois durent la piétiner pour l'éteindre (2).

Le pouvoir des exclusionnistes tient dans leur position de systématistes, à la fois modernes et archaiques. Les chutes de grès et de calcaire révoltent les théologiens et les savants, car elles suggèrent d'autres mondes sur lesquels évoluent apparemment des processus géologiques. Mais le calcaire étant fossilifère est de loin le plus mal venu.

Un bloc de calcaire tombé près de Middleburg, en Floride, a été exhibé à l'exposition sub-tropicale de Jacksonville (3). Le chroniqueur raisonna comme suit: il n'y a pas de calcaire dans le ciel; donc ce calcaire n'est pas tombé du ciel. On ne peut concevoir de meilleur raisonnement, car une prémisse majeure finale, universelle, exacte, inclurait toutes choses et ne laisserait plus matière à raisonne-

ment : en sorte que tout raisonnement doit se baser sur «quelque chose » de non universel, sur un fantôme intermédiaire entre les deux finalités du néant et de la totalité, entre la négativité et la positivité.

Des billes de calcaire recueillies à Pel-et-Der, dans l'Aube, le 6 juin 1890, furent identifiées à du calcaire de Château-Landon. Mais elles étaient tombées en pleine grêle et au mois de juin; on peut difficilement rendre la grêle originaire de Château-Landon. Par contre, une large bille de grès «lisse, rongée et graveleuse » fut retrouvée en Angleterre en 1887, encastrée dans le tronc d'un hêtre.

(2) Rept. Brit. Assac., 1874, 272.
(3) SCience, 9 mars 1888.

Visiblement tombée en pleine incandescence, elle avait fortement pénétré dans le bois, d'ailleurs noirci et calciné. Mais jamais rien d'incandescent n'est, que je sache, tombé d'un tourbillon.

Les chutes de sel sont courantes, mais les écrivains scientifiques les évitent, parce que seule l'eau, et non les matières solubles, est supposée s'évaporer. Pourtant Dalton et quelques autres ont parlé de chutes d'eau salée qu'ils attribuaient à des tourbillons venus de la mer. La suggestion est raisonnable, disons quasi raisonnable, lorsqu'on est à proximité de la mer, mais que dire des chutes de sel en haute montagne? Le 20 août 1870. des cristaux de sel sont tombés pendant une chute de grêle en Suisse. L'explication orthodoxe est un simple crime: on devrait relever les empreintes digitales du responsable. Ces blocs de sel « en cristaux imparfaitement cubiques » (4) seraient venus d'Afrique en survolant la Méditerranée (5) !

Ou l'hypnose du conventionnel, lorsqu'il est spécieux. Une telle assertion, brève et suave, se lit avec une curiosité mêlée d'étonnement, puis s'oublie. On a comme l'impression de vivre une leçon de géographie : sur la carte, la Méditerranée fait de huit à dix centimètres et la Suisse n'est pas loin au-dessus.

Autre donnée: pendant l'extraordinaire année de 1883 tombaient à Scutari, en Turquie, des flocons ou des particules d'une substance blanche comme neige « mais de saveur salée et soluble dans l'eau) (6).

Divers: « Une matière noire et capillaire », le 16 novembre 1857, à Charleston. en Caroline du Sud (7), «de petits blocs friables et vésiculaires, gros comme des petits pois ou des noisettes », à Lobau, le 18 janvier 1835 (8), «une sorte de nitre cristallisé, de saveur sucrée, tombé en plein orage ». à Peshawar, aux Indes, en juin 1893 (9) .

Je suppose que les poissons des grandes profondeurs ont, eux aussi, reçu des cendres sur le nez. Et pour peu que leur territoire soit subjacent aux lignes maritimes Cunard ou White Star, ils ont eu toutes les chances d'en recevoir. Mais je ne conçois pas d'enquête chez les poissons des grandes profondeurs. Quand le révérend James Rust reçut sur le nez l'assurance que les scories de Slains étaient du mâchefer de fonderie, c'est en vain qu'il tenta d'embroyer une enquête.

(4) American Journal of Science, 4-3-239.
(5) Am. Rec. Sei., 1872.
(6) London Times, 25 décembre 1883.
(7) American Journal of Science, 2-31-459.
(8) Rept. Brit. Assoc., f860. 85.
(9) Nature, 13 juillet 1893.

Et quand on signala de Chicago que, le 9 avril 1879, du mâchefer était tombé du ciel, le professeur E.S. Bastian déclara que ce produit de fourneaux « n'avait sans doute jamais quitté le sol ». Un examen chimique des spécimens, ajouta-t-iI, montre qu'ils ne possèdent aucune des caractéristiques propres aux vrais météorites ».

Encore et toujours l'universelle illusion, l'espoir et le désespoir de la tentative positiviste, s'imaginant qu'il peut y avoir de réels critères, ou des caractéristiques distinctes de quoi que ce soit. Si quelqu'un pouvait prouver, et non supposer, comme le professeur Bastian, qu'il vient de définir les véritables caractéristiques de quoi que ce soit, ou localiser, où qu'elle soit, la réalité, il ferait la découverte pour laquelle peine tout le cosmos. Il serait transporté comme Elie, dans le Positif Absolu. Je suis persuadé que, dans un moment de concentration supérieure, Elie a été si près de devenir prophète qu'il s'est vu transporté en paradis, dans le Positif Absolu, à une telle vitesse qu'il a laissé derrière lui une traînée incandescente. Plus tard, nous verrons «le vrai test des matières météoriques» qu'on prenait autrefois pour un absolu, se dissiper dans les nuages. Le professeur Bastian explique mécaniquement, en termes du réflexe usuel à tous les rapports de substances malvenues que, près du mâchefer, des fils

télégraphiques avaient été frappés par la foudre, que les particules de fil fondu étaient tombées près du mâchefer en faisant croire à une chute. Mais ne tomba-t-il pas, si l'on en croit le *New York Times,* deux pleins boisseaux de cette substance? (10).

A Darmstadt, le 7 juin 1846, Greg rapporte une chute de « mâchefer ordinaire» (11).

En 1855, on trouva une grosse pierre à l'intérieur d'un arbre, à Battersea Fields (12). On trouve quelquefois des boulets de canon incrustés dans les arbres : cela ne provoque aucune discussion. Il semble extravagant que quelqu'un veuille creuser le tronc d'un arbre pour y cacher un boulet de canon. Il en va de même avec la pierre de Battersea. Que pourrait-on dire sinon qu'elle est tombée à toute vitesse et qu'elle s'est incrustée à l'intérieur d'un arbre? Pourtant, la discussion fut très considérable. Parce qu'au pied de l'arbre, comme détachés de la pierre, on retrouva des fragments de mâchefer.

(10) New York Times. 14 avril 1870.
(11) Rept. Brit. Assoc., 1867, 416.
(12) Philosophical Magazine, 4-10-381.

Et je garde en réserve neuf cas tout identiques.

Cendres, mâchefer et escarbilles. Vous ne croiriez jamais, ni moi non plus, qu'ils aient pu provenir de quelques vastes superfourneaux aériens. Aussi examinerons-nous des solutions plus acceptables. Pour les cendres, la difficulté est considérable, vu le grand nombre de chutes de cendres dont l'origine (volcans ou incendies de forêts) reste purement terrestre.

Je suppose que l'un de mes grands desseins est de prouver que, dans la quasi-existence, il n'est rien que d'absurde - ou d'intermédiaire entre l'absurdité absolue et la vraisemblance finale - que tout ce qui est nouveau est d'apparence absurde, qu'il devient avant peu l'ordre établi, l'absurde déguisé. Et qu'enfin, déplacé un temps, il redevient l'absurde. Tout progrès chemine du scandaleux à l'académique ou au sanctifié, puis revient au scandaleux, modifié toutefois par une tendance à s'approcher de plus en plus du vraisemblable. Parfois, l'inspiration me fait défaut, mais je crois que nous sommes à présent accoutumés à l'unité de la totalité et que les méthodes de la science pour maintenir l'emprise de son système sont tout aussi insupportables que les tentatives des damnés pour se réintroduire. On dit que le professeur Daubrée a attribué la chute des cendres des Açores à l'incendie de Chicago... (13).

Il n'y a pas à choisir entre les saufs et les damnés. L'absence de queue fourchue n'est qu'apparente chez les anges. Et bien qu'il soit de mauvais goût de frapper un ange au-dessous de la ceinture, l'outrage de Daubrée fut rapidement relevé: le rédacteur de *l'Annual Record,* revenant à la charge en 1876, considéra comme «ridicule de soutenir que les cendres de Chicago aient pu tomber sur les Açores ». Un journal de Kimberley annonçait qu'à la fin de novembre 1883, une averse de matière cendreuse était tombée sur Queenstown, en Afrique du Sud, sous forme de boules minuscules, molles et pulpeuses, mais susceptibles, une fois séchées, de tomber en poussière au moindre contact. Il serait d'ordinaire absurde d'attribuer cette substance au Krakatoa, pourtant la chute fut accompagnée par de fortes détonations (14). Mais je ne veux pas passer en revue toutes mes notes sur les chutes de cendres. Si les cendres venaient à planer au-dessus des poissons des grandes profondeurs, les bateaux à vapeur n'en seraient pas responsables pour autant.

Cendres, mâchefer, scories ou escarbilles sont des matières ambiguës. Mais les chutes de charbon semblent être l'œuvre du grand prêtre des damnés. «Analogue au coke en tous points », telle est la substance que précipita le 24 avril 1871, dans le département de l'Orne, en France. Et près d'Allport, en Angleterre, en 1827, «une espèce de charbon de bois» répandant une vive lumière, s'abattit à grand bruit dans un champ, s'il faut en croire le rapport du docteur Angus Smith, entièrement basé, comme la presque totalité des *Principes* de Lyell et de *l'Origine des espèces* selon Darwin, sur des témoignages oraux. Cette matière anormalement lourde, comme si elle contenait du fer, était « mêlée d'un rien de soufre ». Elle s'éloigne totalement, dit le professeur Baden-Powell, des matières météoriques courantes.

Et Greg, tout en la qualifiant de « substance douteuse » l'assimile à des particules de soufre et des pyrites de fer incrustées dans du charbon de bois, tandis que le docteur Smith lui attrihue une teneur en charbon de 43,59. Mais la notion de chute de charbon reste inséparable des données de substances résineuses et bitumeuses.

Des substances résineuses à Kaba, en Hongrie, le 15 avril 1887 (15), et à Neuhaus, en Bohême, le 17 décembre 1824 (16). A Luchon, le 28 juillet 1885, une substance brunâtre, friable, charbonneuse, tombe pendant l'orage. Brûlée, elle dégage une odeur de résine (17). A Gênes, une substance résineuse

tombée du 17 mai au 19 février 1841 est définie par Arago comme bitumeuse et sablonneuse (18). Chute en juillet 1681, près de Cape Cod, sur le pont d'un navire anglais, *l'Albemarle,* d'une matière « brûlante et bitumeuse » (19). Lockyer (20) signale qu'une substance tombée au Cap de Bonne-Espérance, le 13 octobre 1838, à raison de deux mètres cubes, était molle, découpable au couteau et «laissa, après examen, un résidu d'odeur bitumeuse ». La même consistance fut décrite par ailleurs (21) comme «ressemblant plus que tout autre chose à un morceau d'anthracite ».

Sir Robert BalI, un exclusionniste de la vieille école (il combat encore les météorites) a cité de nombreuses chutes de substances carbonacées, mais les associe invariablement à l'éternelle notion du tourbillon. Un autre exclusionniste est le professeur Lawrence Smith : son psychotropisme consiste à combattre tout rapport sur les chutes de matières carbonacées, en affirmant qu'un dépôt de cette matière sur divers objets est dû au seul impact avec la terre.

(15) Rept. Bril. Assoc., 1860, 94.
(16) Rept. Bril. Assoe., 1860, 70.
(17) Comptes rendus, 103-837.
(18) ARAGO: *Œuvres, 12-462.*
(19) Edin. New Phil. Jour., 26-86.
(20) The Meteorie Hypothesis, p. 24.
(21) Sei. Amer., 35-120.

Son positivisme écarte simplement le fait établi par Berthelot, Berzélius, Cloez, Wohler et quantités d'autres selon lequel ces masses ne sont pas seulement recouvertes de matières charbonneuses, mais sont entièrement de charbon ou imprégnées de charbon. On pourrait s'étonner de le maintenir une attitude aussi déterminée, dogmatique et ave mais le seul fait de penser ne consiste-t-il pas à exclure et inclure?

D'après M. Daubrée, la substance tombée en République Argentine dans la province d'Entre Rios, le 30 juin 1880, « ressemblait à certaines formes de lignite» (22). Une matière tomée à Grazac, en France, le 10 août 1885 dégageait à la combustion une odeur bitumeuse (23). Le docteur Walter Flight énumère encore la substance d'Alais, le 15 mars 1806 (examinée par zélius), celles de Cranbourne en Australie, en 1864, de Montauban, le 14 mai 1864, de Goalpara, aux Indes, en 1867, d'Orr le 11 juillet 1861, de Hessle, en Suède, le 1er janvier 1860

Les réticences et déguisements, les retraits dissimulés des mots comme « ressemblait» ou « analogue à » : si quelque chose échappait à son origine et à son entourage, elle devient réelle, elle ne se mêlerait plus distinctement au reste. C'est pourquoi toute tentative d'originalité, tout essai d'invention dépassant les modifications du déjà vu, est un acte positiviste. Quiconque concevrait un attrape-mouches positivement différer tous les autres, se ruerait en paradis, vers le Positif Absoh laissant derrière lui une telle traînée incandescente que une époque on le verrait monter au ciel dans un chariot de feu, et dans une autre, on le verrait frappé de la foudre.

Je rassemble des notes sur les personnes supposées avoir été frappées par la foudre. Je crois que de très hautes approximations vers le positivisme ont été obtenues par translation instantanée, abandon des résidus de négativité. rappelant les effets d'un coup de foudre, un jour, je raconterai l'histoire de la *Marie Céleste* dans les « règles de l'art» comme dirait le *Supplément* du *Scientific American.*

Parmi les positivistes, sur la route de la Transition Abrupte, j'estime que Manet était très remarquable, mais que son approximation fut rabaissée par son intense relativité envers le public.

(22) Comptes rendus, 96-1764.
(23) Comptu rendus, 104-1771.
(24) Electric Magazine, 89-71.

Il est aussi peu positif de railler, d'insulter et de défier que de ramper et de flatter. Bien entendu Mand commença par observer une contiguïté avec Courbet et les siens, même à subir son influence, mais sans l'esprit d'abrupte différence qui est celui du positivisme, il s'opposa au diktat selon lequel ombres et lumières devaient se fondre suavement et se préparer une voie mutuelle. De même, un biologiste comme Debries représente le positivisme ou la rupture de la Continuité, en essayant de concevoir l'évolution par la mutation et en isolant le dogme des gradations et variations infinies. Un Copernic conçoit l'hélio-centricité. La continuité le brime. On ne l'autorise pas à rompre abruptement avec le passé. On lui permet de publier son œuvre, mais en tant qu' « hypothèse intéressante ».

La Continuité. Tout ce que je nomme progrès ou évolution est tentative de s'en abstraire.

Notre système solaire tout entier résulte d'un essai tenté par les planètes pour s'abstraire du nexus parental et mener une existence individuelle, d'un échec qui les fit évoluer en orbites quasi régulières, expressions de leurs relations entre elles et avec le soleil. Leur reddition les a quasi incorporées à une approximation supérieure du système. L'intermédiarité dans son aspect minéralogique du positivisme : Le Fer tente de s'abstraire du Soufre et de l'Oxygène, pour devenir du Fer réel et homogène; il échoue dans la mesure où le fer élémentaire n'existe que dans les livres de chimie. L'intermédiarité dans son aspect biologique du positivisme est faite des choses fantastiques, grotesques, débridées, monstrueu-ses qu'elle a conçues dans son effort frénétique pour rompre avec les types précédents. En créant la girafe, elle n'a guère fait que caricaturer une antilope : Toutes choses ne brisent un rapport qu'en en créant un autre. Toutes choses ne coupent leur cordon ombilical que pour étreindre un sein.

En sorte que la lutte des exclusionnistes pour maintenir le traditionnel ou pour prévenir toute transition abrupte avec le presque établi, en arrive à ceci que, plus d'un siècle après l'inclusion des météorites, nulle autre inclusion notable n'a été achevée, excepté celle de la poussière cosmique, dont Nordenskiold a rendu les données plus réelles que celles de l'0pposition. En sorte que Proctor a combattu et ridiculisé sir W.H. Thomson pour avoir conçu l'arrivée sur terre d'organismes inclus dans les météorites: «C'est une pure farce », a-t-il écrit (25). Mais ou bien tout est farce, ou bien tout se situe entre la farce et la tragédie.

Notre existence n'est que pure expression. Momus nous imagine pour amuser les dieux, parfois il réussit à nous donner quelque semblant de vie, tout comme les personnages d'un roman réunissent parfois à poursuivre leurs évolutions extérieurement au romancier. Momus nous imagine, avec nos arts, nos sciences et nos religions, nous narre et nous dépeint comme pour singer l'existence réelle des dieux.

Car maintenant que les données se multiplient sur les chutes de charbon, après que la Science ait défini le charbon comme un fossile, comment, dans une existence réelle, consistante. dans un état d'intelligence réelle, dans une forme de pensée qui ne se différencie pas indistinctement de l'imbécillité, at-on pu faire un tel scandale lorsque le Docteur Hahn annonça qu'il avait trouvé des fossiles dans des météorites?

Les données sont irréfutables: la substance qui s'abattit le 15 avril 1857 sur Koba, en Hongrie, contenait de la matière organique «analogue aux cires fossiles» (25). Le Docteur Hahn photographia et décrivit des coraux, des éponges, des coquilles et crinoïdes, tous microscopiques qu'il affirma avoir trouvé dans des météorites (26). Quiconque théorise sur les autres mondes et leurs conditions d'existence, semblables ou non aux nôtres, ne déclenchera pas de rages pudiques, pour peu qu'il présente ses données comme purement fictives ou qu'il les qualifie «d'intéressantes hypothèses ». Mais le Docteur Hahn décrivit et photographia les fossiles qu'il attribua à des météorites spécifiés. Son livre figure à la Bibliothèque Municipale de New York. Sur les reproductions qui l'illustrent, chaque trait, chaque strie des coquilles minuscules est clairement marqué. On aperçoit même les charnières sur lesquelles pivotaient les bivalves.

«Le Docteur Hahn », écrivit le professeur Lawrence Smith, «est un illuminé. Il a laissé courir son imagination» (27). Instinct comervateur de la continuité. Puis le docteur Weinland, examinant les spécimens de Hahn, les identifia à des fossiles et non à des cristaux d'enstatite comme l'avait suggéré le professeur Smith, qui ne les vit jamais.

La damnation de la dénégation, la damnation de l'indifférence. Et après la publication des découvertes de Weiland, le silence.

(25) *Philoltophical Magazine*, 4-17-425.
(26) *Popular Science*, 20-83.
(27) *Knowledge*, 1-258.

VII

DES PLUIES D'ETRES VIVANTS
GRENOUILLES ET POISSONS, TORTUES, LEZARDS ET ESCARGOTS
UNE SUPERMER DES SARGASSES
LA GRANDE ILE DE GENESISTRINE

Des êtres vivants sont tombés sur la Terre.

Pour préserver le système, on souligne généralement que crapauds et grenouilles (par exemple) ne sont jamais tombés du ciel, mais «se trouvaient au sol en premier lieu », ou bien « qu'un tourbillon les ayant soulevés quelque part, les a lâchés ailleurs ». S'il se trouve en Eurooe un lieu où les batraciens abondent tout spécialement, l'explication scientifique s'arrangera pour que toutes les grenouilles, tombées du ciel sur le continent européen proviennent en droite ligne de ce grand centre grenouiller.

Au départ, j'aimerais souligner une étrange anomalie que je suis, à ma connaissance, le tout premier à percevoir, soit parce que je suis encore un primitif, soit parce que je suis intelligent ou peut-être mal ajusté : il n'y a jamais eu un seul rapport décrivant une chute de *têtards*.

Un observateur (1) affirme que les crapauds ou grenouilles prétendûment tombés du ciel ont dû tomber des arbres. Mais un nombre effarant de petits crapauds âgés de un à deux mois ont été vus tombant d'un grand nuage épais en août 1804, près de Toulouse (2). « Se trouvaient-ils au sol en premier lieu? » Et les petites grenouilles du plein cœur londonien, le 30 juillet 1838, après un orage violent? (3). Et les crapauds découverts en plein désert après une longue averse (4) ?

Je ne nie pas positivement, notez-le bien, l'explication conventionnelle de la « montée et de la descente ». Je crois au contraire que de tels épisodes se sont produits. Il y a dans le *London Times* du 4 juillet 1883, le récit d'une averse de brindilles, de feuilles et de petits crapauds, au terme d'un orage sur les versants de l'Apennin. Semblables déchets me paraissent typiquement associés à une trombe. Tandis que les autres cas me paraissent associés, dirai-je à une migration?

Encore et toujours dans ces annales des damnés surgit la donnée de la ségrégation. C'est qu'une trombe est généralement conçue comme un état de chaos ou de semi-chaos. «Un petit étang qui se trouvait sur le passage du nuage s'est trouvé vidé de son contenu par une succion puissante, l'eau transportée au-dessus des champs avoisinants avec une grande quantité de vase molle qui fu.t éparpillée au sol sur cent cinquante hectares.» Telles sont les circonstances d'un véritable tourbillon. Mais l'imagination exclusionniste refuse de considérer la boue, les débris de fond d'étang ou les nénuphars, elle se concentre sur les tourbillons récolteurs de grenouilles. Dans tous les cas de chutes de batraciens attribuées à des trombes, la trombe n'est jamais identifiée ou localisée. Pourtant, un étang qui s'envole peut être aussi intéressant que des grenouilles qui pleuvent. Où vont les trombes, de quoi sont-elles faites? Il me semble que quiconque a perdu un étang devrait se manifester. Je sais qu'une chute de grenouille, près de Birmingham, le 30 juin 1892, a été attribuée à une trombe maléfique mais on ne mentionne pas qu'un étang y ait contribué. Un seul détail frappe mon attention : les grenouilles auraient été blanches.

J'ai bien peur qu'il faille livrer à notre civilisation des mondes nouveaux, où les grenouilles blanches

auront le droit de vivre. En bien des occasions, des choses inconnues nous sont tombées de quelque part. Mais prenez-y garde : si des êtres vivants sont tombés sur terre (malgré tout ce que nous savons sur la vitesse d'accélération des corps en chute) et se sont propagés, alors l'exotique se fait indigène, et des lieux les plus bizarres, nous devons attendre le familier.

(2) Lettre du professeur Pontus à M. Arago. *Compte8 rendu8,* 3-54. *Notes and Queries,* 8-6-104 et 8-6-190.
(3) Notes and Queries, 8-7-437.
(4) Notes and Queries, 8-8-493.

Si des grêles de grenouilles sont venues ici d'ailleurs, tous les êtres vivants sur terre ont pu venir ancestrale-ment d'ailleurs.

Après l'un des pires ouragans dans toute l'histoire de l'Irlande, on a trouvé des poissons à «plus de quinze mètres du bord d'un lac » (5). La plus célèbre chute de poissons survint à Mountain Asb, dans la vallée d'Abedare, Glamorganshire, le 11 février 1859 (6). Elle se localisait dans la propriété d'un Mr Nixon. Le docteur Gray, du British Museum, se hérissant d'exclusionnisme, conclut à une farce. « L'un des employés de Mr Nixon a dû jeter un seau sur un de ses camarades, sans se douter qu'il contenait quelques poissons ». Mais un correspondant relevant cette version, déclarait avoir obtenu la même espèce de poisson à des distances considérables de ce « seau espiègle ». En fait, les poissons eux-mêmes, si l'on en juge par d'autres témoignages, étaient tombés par seaux (7). Certains d'entre eux, encore vivants furent envoyés au jardin zoologique de Regent's Park, où on les identifia à des vairons et à des épinoches.

Quoi qu'il en soit, l'hypothèse d'une trombe est mise en échec sérieux par deux détails. Le premier est que la chute, loin de présenter la dispersion voulue, eut lieu sur une bande étroite de quatre-vingt mètres de long sur douze de large. La seconde, incroyable, mais sur laquelle les témoignages affluent est que dix minutes après la première chute, une seconde se produisit au même endroit! Même si une trombe pouvait rester axialement sur place, elle se déverserait toujours tangentiellement. Un autre témoin précise que les poissons avaient jusqu'à huit centimètres de long (8). Certaines personnes, croyant avoir affaire à des poissons de mer, les placèrent dans l'eau salée, où ils trouvèrent une mort instantanée. D'autres poissons, placés dans de l'eau fraiche, s'y comportèrent à merveille. Autre version: « Les toits de certaines maisons en étaient recouverts» (9). L'évidence d'une chute de poissons est concluante. Il s'agissait de « gastérosteus lei rus » (10).

(5) *Annal, and Mag. of Nat. His., 1-3-185.*
(6) Zoologi,t, 2-677-1859-6493.
(7) *Annual Register,* 1859, 14.
(8) Lettre de Mr Aaron Roberts, curé de St.-Peters, Carmathon. Cf. *London Times,* 2 mars 1859.
(9) Lettre du vicaire Griffith. *London Time''* 10 mars 1859.
(10) Rapport de *l'Association Britannique,* 1859, 158.

Gasterosteus est le beau nom de l'épinoche.

D'où le sens de totale perdition communiqué par cette explication: quelqu'un a arrosé l'un de ses amis avec un seau d'eau douce dans lequel nageaient des milliers de poissons de huit centimètres de long, dont certains recouvrirent le toit des maisons et d'autres restèrent en l'air dix minutes durant. Je préfère encore ma version, plus contrastée: le fond d'un étang supergéographique a brusquement cédé.

Ce qui est extraordinaire, c'est que ces animaux vivants tombent sans se blesser. On a parlé d'herbe tendre, mais sir James Emerson Tennant, dans son *Histoire de Ceylan* parle de poissons tombés intacts sur du gravier! Dans cette région d'inertie que nous pouvons concevoir, dans cette zone qui est à la gravitation terrestre ce que la zone neutre d'un animal est à l'attraction magnétique, j'accepte volon-tiers qu'il y ait des pièces d'eau, des espaces creux, des fonds d'étangs, non entourés de terre, de vastes gouttes d'eau qui flottent dans l'espace, des déluges d'eau et des chutes de poissons. Mais aussi des zones où les poissons sèchent et pourrissent, avant de retomber par l'effet d'une dislocation atmosphérique.

A Rajkote, aux Indes, le 25 juillet 1850, «le sol était recouvert de poissons », dont certains furent retrouvés sur le sommet de meules de foin (11). D'une autre chute à Calcutta le 20 septembre 1839, un témoin déclare: «Le fait le plus extravagant fut que les poissons ne tombèrent pas pêle-mêle, mais en droite ligne, sur moins d'une coudée de largeur » (12). Toujours aux Indes, à Feridpoor, le

19 février 1830, c certains poissons étaient tout frais, d'autres mutilés et en pleine putréfaction» (13). Rappelons que, dans les montagnes de l'Inde, le climat est très loin d'être torride et ne constitue pas une explicationyaiable. Rappelons aussi, pour les tenants de la ségrégation en trombe, que les objets lourds sont toujours séparés, dans un tourbillon, des objets légers: certains de ces poissons pesaient deux fois plus que les autres ...

A ce point de notre exposé, je ne sais pas si un chevalet une grange nous aideront à émerger, mais si jamais quelque chose s'est élevé sur la surface terrestre et n'y est pas redescendu, ces deux-là semblent bien y avoir réussi: dans une tornade du Wisconsin, le 23 mai 1878, une grange et un cheval ont été enlevés, on n'en a retrouvé ni trace, ni miette (14).

(11) AIl the year round, 8-255
(12) Livinll age, 52-186.
(13) Amerlcan Journal of Science, 1-32-199.

Cet incident serait fort de café, si nos digestions n'étaient pas en sérieux progrès, ce que je note tout en passant. Aussi n'y a-t-il rien de bizarre ou d'inadmissible dans le fait qu'une tortue ait pu survoler pendant près de six mois un village du Mississipi.

Le 11 mai 1894, est tombé à Vicksbourg, dans le Mississipi, un fragment d'albâtre. A quinze kilomè-tres de là, à Bovina, tombait une tortue (15). Le tout pendant une chute de grêle.

L'événement fut très largement diffusé (16), jamais discuté. « Apparemment », dit un commentateur « des tourbillons locaux ont enlevé de lourds objets à la surface du sol et les ont transportés à hauteur de nuage ». De toutes les invraisemblances, je vous donne à penser comment un tourbillon, fondant sur un Etat du Sud au mois de mai, a pu choisir scrupuleusement une tortue et un morceau d'albâtre, les restituant sous une couche épaisse de glace, comme ce fut le cas. Remarquons que l'animal a pu vraisemblablement être arraché au sol près de Vicksbourg, car les tortues sont très répandues dans les Etats du Sud. Seulement, le seul ouragan qu'on ait signalé dans la région remontait à plusieurs mois avant le 11 mai 1894.

Les objets soulevés par les ouragans y demeurent parfois très longtemps, mais peuvent aussi en être arrachés par les orages locaux. La tortue et le morceau d'albâtre ont pu avoir des origines très différentes, venir peut-être de mondes différents. Ils ont pu entrer dans une zone de suspension située au-dessus de cette terre, flotter l'un près de l'autre longuement, tomber enfin avec la grêle: les grêlons sont eux-mêmes des phénomènes de suspension à longue durée.

Encore la notion désagréable de longue durée, voire de putréfaction.

Je pense à une région, suspendue au-dessus de la surface tertestre. où la gravitation n'opère pas, et qui n'est pas régie par le carré de la distance, tout comme le magnétisme est négligeable à très courte distance d'un aimant. Je pense que tout ce qui a été arraché à la surface de la terre est resté prisonnier de cette région jusqu'à libération par la tempête.

Une Supermer des Sargasses.

Epaves, détritus, vieilles cargaisons des naufrages interplanétaires, objets rejetés dans ce que l'on nomme espace par les convulsions des planètes voisines, reliques du temps des Alexandres, des Césars et des Napoléons de Mars, de Jupiter et de Neptune.

(14) Monthly Weather Review, mai 1878.
(15) Monthly Weather Review, mai 1894.
(16) Nature. 1894, p. 480; *Jour. Roy. Met. Soc., 20-278.*

Objets soulevés par nos cyclones. Granges et chevaux, éléphants, mouches et dodos, ptérodactyles et moas. Feuilles d'arbres récentes ou de l'âge carbonifère, le tout tendant àse désintégrer en boues ou en poussières homogènes, rouges, noires ou jaunes, trésors pour paléontologues et archéogues, accumulations de siècles, ouragans de l'Egypte, de la Grèce ou de l'Assyrie, poissons secs, poissons durs, les uns de passage, les autres pourrissants. Mais aussi l'omniprésence de l'hétérogène: des poissons vivants, des mares d'eau douce et des océans d'eau salée.

Quant à la Loi de la Gravitation, voici ce que j'en pense: l'orthodoxie admet la corrélation et l'équivalence des forces. La Gravitation est l'une de ces forces. Toutes les autres présentent des phénomènes de répulsion et d'inertie (indépendants de la distance) aussi bien que d'attraction. Mais la gravitation newtonienne n'admet pas l'attraction. Aussi n'est-elle valable que pour un tiers.

Je dirai mieux: vous avez les données, faites-en ce qu'il vous plaira. Dans ma révolte intermédiariste contre l'homogène ou le positif, dans ma conviction que le suffisant ne peut pas amoindrir l'universel auprès duquel rien ne suffit. mon idée d'une Supermer des Sargasses (bien qu'elle s'harmonise entre autres avec les chutes de poissons de source stationnaire) ne peut pas rendre compte de deux anomalies: nulle chute de têtards, nulle chute de grenouilles adultes. Il n'y a jamais eu, à ma connaissance, que des grenouilles âgées de quelques mois. Et pourtant les têtards retom-beraient plus facilement du ciel que leurs aînés, si les trombes étaient en cause. Ils tomberaient encore plus facilement de la Supermer des Sargasses, si elle existe.

Mais avant de m'exprimer sur la chute de formes inachevées, larvaires d'existence et sur la nécessité de concevoir un facteur indépendant du stationnaire, de la suspension ou de la stagnation, je voudrais en finir avec quelques données analogues à celles des poissons. Des escargots sont tombés en plein orage le 8 juillet 1886 près de Redruth, dans les Cornouailles (17) et à Bristol sur les trois arpents : on remarqua, alors «le curieux aspect bleu-azur du soleil, au moment de la chute) (18). Le 9 août 1892, un nuage jaune est apparu au-dessus de Paterborn en Allemagne. Il en tomba une pluie torrentielle, contenant des centaines de moules (19).

(17) *Science GOJlsip,* 1886, 238.
(18) *Philosophical Magazine. 58-310.*

Des lézards sont tombés sur les trottoirs de Montréal, au Canada, le 28 décembre 1857 (20).

Quant aux chutes d'insectes ailés, on pense tout naturellement à des essaims migrateurs : toutefois dans le cas de fourmis, il y a quelques anomalies : chute à Cambridge. en Angleterre, pendant l'été de 1874 de fourmis «sans ailes» (21), à Nancy, le 21 juillet 1887, chute énorme de fourmis «la plupart privées d'ailes» (22). Des formes larvaires, sans ailes, tombant en si grand nombre suggèrent une migration d'un genre spécial, survenue pendant une période d'hibernation des larves dans les latitudes nordiques.

Et que dire des «vers de neige» ? On a retrouvé des vers, jaunes et noirs sur les glaciers de l'Alaska (23) où ne réside aucune forme de vie à l'échelle des insectes et nul support de végétation. à part des organismes microscopiques. Chutes de vers noirs dans le Devonshire le 14 avril 1837 (24), à Christiana (Norvège) en hiver 1876, ils ne pouvaient sortir du sol qui, à l'époque, était gelé (25). Insectes noirs en 1827 pendant une chute de neige à Pakroff, en Russie (26), gros vers à Utica dans l'Etat d'e New York. Envoyés au Département de l'Agriculture de Washington, on les sépara en deux espèces différentes: larves de lombrics et de scarabées (27). Larves de scarabées à Mortagne, en France, en mai 1858. «inanimés de froid» (28). Flammarion parle d'une chute de larves en Haute-Savoie, le 30 juin 1869, pendant une tempête de neige: «Elles n'avaient pas pu éclore dans la région où, les jours précédents, la température avait été extrêmement basse» (29). Enfin, en janvier 1890, chute en Suisse de larves si nombreuses que des nuages d'oiseaux furent attirés sur place (30). Les unes étaient noires, les autres, jaunes et trois fois plus grosses. Ce qui écarte le triage par gravité spécifique, propre aux tourbillons.

Elles venaient sans doute de Génésistrine. C'est bien à prendre ou à laisser, et je veux bien être persécuté pour cette théorie.

(19) *Das Welter,* décembre 1892; *Nature, 47-278.*
(20) *Notes and Queries, 8-6-104.*
(21) *Scientific American, 30-193.*
(22) *Nature, 36-349.*
(23) *Proc. Acad. Nat.* Sei. *of Philadelphia,* 1899, 125.
(24) *London* Times, 14 avril 1837.
(25) *Timb's Year Book,* 1877, 26.
(26) *Scientific American, 30-193.*
(27) *Scientific American,* 7 mars 1891.
(28) *Annales* Société *Entomologique* de *Fran.ce, 1858.*
(29) *L'Atmosphère,* p. 414; Science *pour tous, 14-183.*
(30) *L'Astronomie,* 1890, 313.

Génésistrine.

L'idée qu'il pourrait se trouver quelque part au-dessus de nous un lieu d'origine de la vie, relativement à cette terre. Laissons aux recherches des supergéographies le soin de déterminer s'il s'agit

d'une planète, de la lune ou d'une vaste région amorphe surplombant la terre, ou encore d'une ne de la Supermer des Sargasses. Les premiers organismes unicellulaires ont pu nous venir de Génésistrine, l'homme ou les êtres anthropomorphiques ont pu venir sur terre avant les amibes: il peut y avoir eu, sur Génésistrine, une évolution exprimable en termes biologiques conventionnels, mais cette évolution sur terre a pu être, comme l'évolution du Jàpon moderne, dirigée par influence externe. L'évolution terrestre, dans son ensemble, a pu être un processus de population par immigration ou bombardement. J'omets à présent quelques-unes de mes notes sur des restes d'hommes ou d'animaux enkystés, recouverts d'argile ou de pierre et présentant l'aspect de projectiles: il est préférable de considérer ce phénomène comme un tropisme ou un géotropisme probablement atavique ou vestigiel d'un phénomène se poursuivant après expiration de toute nécessité. Il fut un temps où toutes sortes de choses nous sont v'enues de Génésistrine : à présent, seules quelques espèces de larves et autres animaux ou objets en ressentent, à de longs intervalles, l'inspiration.

Je pense à Génésistrine en termes de mécanique biologique.

Je ne crois pas que certaines personnes collectionnent quelque part les scarabées de fin janvier ou les grenouilles d'août et de juin, pour en bombarder la terre, ou que d'autres capturent à l'automne, dans les régions du Nord, des oiseaux pour les relâcher vers le Sud. Mais je conçois un géotropisme atavique ou vestigiel de Génésistrine : un million de larves se mettent à ramper, un million de petites grenouilles à sauter, sans en savoir plus que nous lorsque nous rampons au travail le matin ou lorsque nous sautons vers notre domicile le soir venu.

Je dirai pour ma part, que Génésistrine est une région de la Supermer des Sargasses, et que certaines régions de cette supermer ont des rythmes de susceptibilité envers l'attraction terrestre.

VIII

DES PIERRES DE FOUDRE
DES OBJETS MANUFACTURES SONT-ILS TOMBES DU CIEL?
UNE NOUVELLE PIERRE DE ROSETTE

J'admets donc que, durant tempêtes et ouragans, les plus damnés parmi tous les exclus, les excommuniés et lépreux de la connaissance, nous parviennent du haut de la Supermer des Sargasses - ou tout au moins de ce que je nomme ainsi par souci de commodité et qui ne saurait encore être accepté le moins du monde.

Car c'est durant tempêtes et ouragans, que les objets nous tombent du ciel, tout comme d'autres surgissent des profondeurs de l'océan. Je sais bien que l'orthodoxie refuse aux tempêtes · tout effet réel sur les profondeurs marines, mais toute opinion n'est-elle pas jeu de l'ignorance, ou mépris des contradictions ? Le long des côtes de la Nouvelle-Zélande, en des régions qui ne sont pas sujettes à l'action des volcans sousmarins, la tempête dépose régulièrement des poissons de grandes profondeurs (1).

« Il n'y a pas le moindre rapport entre les chutes de pierre ou de métal et les perturbations atmosphériques.» (Symons.) L'orthodoxie veut qu'un objet pénétrant l'atmosphère terrestre à une vitesse planétaire échappe virtuellement à l'action des tempêtes: autant penser à une balle de fusil qui serait détournée de sa trajectoire par la brise d'un éventail. Le malheur veut que le raisonnement orthodoxe soit, comme toujours, dominé par les spectres: nous avons des données, nous en aurons encore, d'objets célestes dépourvus de toute vitesse indépendante. Il y a tant de météores et de météorites, qu'il serait extraordinaire de ne pas leur trouver un seul point de concours. Et le professeur Baden-Powell en catalogue un si grand nombre qu'il faudra bien les prendre en considération (2).

Voyez entre autres les fameuses chutes de pierres survenues à Sienne en 1797 «au cours d'un violent orage ». Voyez, cataloguée par Greg, «la boule de feu du 2 septembre 1786, survolant l'Angleterre au cours d'un ouragan pendant près de quarante minutes », c'est-à-dire huit cent fois la durée que l'orthodoxie concède aux passages de météores. Voyez la «boule de feu verte» tombée en pleine tempête, toujours en Angleterre, le 14 octobre 1877 (3).

Tant de cas, en somme, que certains se révolteront devant l'appel à la coïncidence et accepteront l'existence d'une connection de type causal. S'il est trop difficile de concevoir des masses métalliques déviées de leur trajectoire par le souffle de la tempête lorsqu'ils se meuvent à de grandes vitesses, je pense à des objets se déplaçant à très faible vitesse ou même totalement dépourvus de vitesse, planant à des kilomètres de la terre et déviés par la tempête, tombant dans un jaillissement de lumière.

Mais, si grande est la résistance, à ce stade, que je me vois contraint de citer une autre grande grappe de données: un aérolithe, aperçu en pleine tempête à Saint-Leonard-on-Sea, en Angleterre, le 17 septembre 1885, ne laisse aucune trace (4), un météorite, le 1er mars 1886 (5), un autre au large de la Grèce le 19 novemb.re' 1899 (6), un troisième à Lachine, près de Québec, le 7 juillet 1883 (7) tous en plein orage. Un météorite dans une trombe en Suède, le 24 septembre 1883 (8). Moyennant quoi la Science décrète (9) qu'aucun rapport ne saurait être établi entre les météorites et les orages, sauf par la paysannerie primaire.

(1) Symon´s Meteorological magazine, 47-180.
(2) Rept. Brit. As.soc., 1850, 1854 et 1860.

(3) Nature, 25 octobre 1877; *Landon Times,* 15 octobre 1877; *Nature.* 17-10 (rapport de W. F. Denning).
(4) Annual Register. 1875.
(5) Monthly Weather Review, mars 1886.
(6) Nature, 61-111.
(7) Monthly Weather Review, juillet 1883.
(8) Nature, 29-15.
(9) Science Gossip. n. s. 6-65.

Ce qui n'empêche pas certains paysans dans mon genre d'avoir relevé le témoignage d'un savant, le docteur Buist (10) : tout en répugnant fort à relier ces divers phénomènes, il enregistre pendant cinq mois aux Indes, trois chutes d'aérolithes au cours d'orages pendant l'année 1851.

Nous nous acheminons vers les «pierres de foudre».

C'est ici que se confirme, tout particulièrement, la notion intermédiariste de l'existence. Il n'y a rien de fondamental, il n'y a rien de final qui puisse tenir lieu d'un standard positif de jugement. Les paysans ont cru aux météorites, la Science a exclu les météorites. Les paysans croient aux «pierres de foudre ». Il est inutile de souligner que les paysans arpentent la campagne pendant que les savants se cloîtrent dans leurs laboratoires et salles de conférences. Et je ne veux pas tenir pour base réelle que les paysans sont familiers, parce qu'une légion de leurs méprises s'élèverait pour me confondre.

Je dirai plutôt que notre «existence» est une sorte de pont (ma comparaison Se situe sur un plan statique) mettons le pont de Brooklyn, sur lequel des multitudes d'insectes cherchent une loi fondamentale et parviennent à une plate-forme d'apparence ferme et finale. Mais. la plate-forme est construite sur un ensemble de supports, et ces supports d'apparence finale reposent sur des superstructures. En sorte qu'il n'est rien de final dans tout le pont, parce que le pont lui-même, loin d'être un élément de finalité. n'est qu'un rapport entre Brooklyn et Manhattan. Si notre «existence» est un rapport entre le Positif Absolu et le Négatif Absolu, la quête d'une finalité est vouée à l'échec. Tout élément de l'existence est relatif, puisque le « tout» n'est qu'un rapport.

Ma pseudo-base, dans l'attitude de l'Acceptation. est la suivante: si les cellules d'un embryon en sont au stade reptilien et que certaines cellules se sentent incitées à changer d'apparence, et s'il est, de plus, dans le dessein de l'ensemble que le stade suivant soit mammifère, les cellules mammiformes seront soutenues contre la résistance, contre l'inertie de toutes les autres, et en auront raison, avant de le céder à leur tour aux représentants du stade suivant de l'évolution. Si nous sommes à la veille d'un stade nouveau, d'où l'Exclusionnisme sera rejeté, il est bien maladroit de nous traiter de paysans.

C'est donc dans un esprit de grossièreté toute bucolique que je présente un ouvrage nouveau de sens commun, appelé quelque jour à se ranger dans le banal: *des objets manufacturés de pierre et de métal sont tombés du ciel.*

Ils ont été arrachés par des perturbations atmosphériques à une région d'inertie totale par rapport à l'attraction terrestre.

La «pierre de foudre » est généralement un «beau fragment triangulaire de néphrite », écrit un spécialiste (11). Ce qui est faux. Car il s'agit d'à peu près n'importe quel fragment de minéral, très habilement travaillé: et c'est là que j'attire tout spécialement l'attention de mon lecteur. La damnation conventionnelle exige que les outils de pierre soient découverts au sol, après un coup de foudre, ce qui amènerait les rustauds de très faible niveau mental à les croire tombés du ciel.

Ce livre est un mélange de Science et de mauvaise fiction. El toute fiction est mauvaise, chiche ou rudimentaire, lorsqu'elle s'appuie trop sur la coïncidence. Encore la coïncidence ne triomphe-t-elle pas chez l'écrivain individuel, mais dans la dispersion du sujet. Le spécialiste du *Cornhill Magazine,* par exemple, se rabat sur les superstitions agrestes, mais ne cite pas cas sur cas. Ma méthode au contraire sera celle de l'accumulation.

La foudre peut très bien frapper le sol près d'un caillou triangulaire, et ceci à plusieurs reprises. Mais qu'elle reproduise ce petit exploit en Chine, puis en Ecosse, puis en Angleterre, puis en Afrique Centrale, que les coïncidences de Java et d'Amérique du Sud se joignent à celles de la France, et nous enregistrons une légère tendance à l'impatience.

C'est à l'île de la Jamaïque que des massues de néphrite brute tombent «pendant les pluies » (12). Nous entrerons une autre fois dans la localisation des matières spécifiques. «On ne trouve nulle part à la Jamaïque, semblable minéral» (13).

Peut-être est-ce l'effet de ma tendance naturelle à l'exclusion, peut-être est-ce l'attitude d'un paysan sauvage qui se refuse à être assimilé aux autres paysans et aux autres sauvages, mais je ne me

laisse pas impressionner par l'opinion des indigènes. Si la parole d'un lord Kelvin a moins de poids, dans la balance scientifique, que celle d'un Sitting-Bull, à moins de confirmer l'opinion conventionnelle, c'est peut-être parce que les sauvages se tiennent mal à table. Quoi qu'il en soit, tout mon snobisme en la matière disparaît devant l'opinion largement répandue des sauvages et des paysans.

(11) Cornhill Magazine, 50-517.
(12) Journal Inst., Jamaica, 2-4.
(13) Notes and Queries, 2-8-24.

Et la notion des « pierres de foudre» est aussi répandue que la géographie.

Les indigènes de la Chine, du Japon et de la Birmanie, s'il faut en croire Blinkenberg (14) (qui n'en croit pas, lui, le plus traître mot, pensent que des objets de pierre sculptée sont tombés du ciel, sous prétexte qu'ils croient les avoir vu tomber. Ce que nous appelons météorite est nommé «pierre de foudre» en Hollande, en Belgique, en France en Moravie, au Cambodge, en Sibérie et à Sumatra, «pierre d'orage» à Lausitz, «flèche de ciel » en Slavonie, «hache de tonnerre» en Angleterre et en Ecosse, «pierre d'éclair» en Espagne et au Portugal, « hache du ciel» en Grèce, «éclat de foudre» au Brésil et «dent du tonnerre» à Amboine. On croit aux pierres de foudre tout aussi largement qu'aux fantômes et aux sorcières et seuls les superstitieux nient aujourd'hui fantômes et sorcières.

Tyler cite une liste de références sur les croyances des Indiens d'Amérique du Nord (15) et chez les Indiens d'Amérique du Sud, «on croit que des haches de pierre sont tombées des cieux» (16). Si vous vous révoltez, à votre tour, contre cet amas de coïncidences, mais que vous trouviez quelque peu indigeste mon interprétation, je vous recommande l'explication d'un certain Tallius, formulée en 1649 : «Les naturalistes pensent qu'ils sont engendrés dans le ciel par l'exhalation fulgurante conglobée dans un nuage par l'humeur circonfusée. »

L'article du *Cornhill Magazine* ne visait, bien entendu, qu'à ridiculiser la notion de chute d'objets manufacturés. Mais un commentateur de cet article (17) s'étonne néanmoins «de ce qu'un homme doté d'une faculté moyenne de raisonnement se donne la peine de réfuter les pierres de foudre ». Je suis assez de son avis. « Il est à peine nécessaire, poursuit l'auteur de suggérer au lecteur intelligent que les pierres de foudre appartiennent à la mythologie. » Je proteste qu'il y a mésusage d'un mot. Je n'admets posséder l'intelligence du sujet que si l'intelligence suppose la quête du déséquilibre et si toute autre faculté d'entendement est un réflexe mécanique.

Blinkenberg cite de nombreux cas où la superstition des « pierres de foudre» ne sévit que dans les milieux de mentalité abyssale. A Malacca, à Sumatra, à Java, les indigènes racontent fréquemment la découverte de haches de pierre, sous un arbre frappé de foudre.

(14) Thunder Weapons, p. 100.
(15) Primitive Culture, 2-237.
(16) Jour. Ameri. Folk Lore, 17-203.
(17) American Journal 01 Science, 1-21-235.

Coïncidence, affirme Blinkenberg. En ce qui concerne leur luminosité, mon opinion très lamentable est que tout corps traversant l'atmosphère terrestre n'a pas besoin d'être incandescent pour tomber dans un grand jaillissement de lumière semblable à un éclair. Détail très important sur lequel je me réserve de revenir.

En Prusse, deux haches de pierre ont été découvertes dans des troncs d'arbre, l'une d'elles sous l'écorce (18). Un objet de pierre polie en forme de cognée fut trouvé dans un arbre frappé de foudre (19). Une vache fut tuée, crut-on, par la foudre dans l'île de Sark, près de Guernesey. En creusant la terre au même endroit le propriétaire de la vache déterra une petite hache de néphrite. Selon Blinkenberg il sauta sur la conclusion que c'était cet objet tombant lumineusement qui avait tué son animal. Un fermier découvrit après un orage sévère une hache de silex près d'un poteau indicateur lequel avait été fendu par quelque chose (20). On ne sait par quel biais il «sauta » sur cette conclusion mais il crut que l'objet de silex était tombé pendant l'orage.

Par extraordinaire un savant lamentable nous soutiendra dans cette donnée. Il est impossible de faire la différence positive entre l'orthodoxie et l'hérésie. Il faut bien qu'elles se confondent et se rejoignent quelque part. Dans presque tous les travaux portant sur les météorites, on mentionne l'odeur étrange, sulfureuse, de tout ce qui tombe du ciel. C'est avec un pouvoir extraordinaire de

raisonnement que sir John Evans déclare (21) : «Cet objet de silex est bien la cause de l'éclair, parce qu'une fois brisé, il dégagea une odeur caractérisque.» Voilà qui clôt la discussion. Si l'on prouve qu'un seul objet de pierre travaillé a pu tomber du ciel, il parait inutile d'accumuler les exemples. Mais j'ai déjà soutenu que rien ne résolvait quoi que ce soit, que les disputes de la Grèce antique n'avaient pas trouvé de solution au bout de plusieurs millions d'années, parce qu'en un sens positif, il n'y avait rien à prouver, ni à résoudre. Mon objet est d'être plus réel que mes adversaires. La vastitude est un aspect de l'Universel. Je serai vaste. L'homme obèse, d'après moi, est plus proche de la déité que l'homme maigre. Mangez, buvez et rapprochez-vous du Positif Absolu.

Méfiez-vous de la négativité, c'est-à-dire de l'indigestion.

(18) Thunder weapons, p. 100.
(19) Thunder weapons, p. 71.
(20) Reliquary, 1867, 208.
(21) Stone *implements,* p. 57.

Meunier décrit une pierre de foudre tombée à Ghardaia en Algérie et qui fut en sa possession. Elle était en forme de poire et « différait totalement » des météorites classiques aux formes angulaires (22). Elle était tombée au cours d'un orage, détail qui provoque inévitablement chez les météorologues la pâleur et un haussement discret des sourcils. Je passe rapidement sur la pierre de foudre tombée à Londres en avril 1816 et qui pesait huit livres (23), sur celle de Cardiff le 2 septembre 1916 coïncidant avec un seul éclair, sur celle de Saint-Albans (24) et sur celle de Tysnas, en Norvège, tombée le 17 mai 1884, « semblable à un quart de fromage Stilton» (25).

Je tiens que de nombreux objets et différentes substances ont été arrachés par des perturbations atmosphériques à ce que j'appelle pour plus de facilité la Super mer des Sargasses. Mais mon intérêt va tout spécialement aux objets d'apparence fabriquée.

Et ceci nous amène à une expérience extrêmement rare. Nous allons lire le rapport établi sur quelques circonstances étranges par un homme de science. Non que cet homme de science ait vraiment mené un soupçon d'enquête, mais les phénomènes dont il s'occupera tiennent une position plus proche de l'enquête que de l'abandon total. Nous nous souvenons du professeur Hitchcock, lequel n'eût qu'à frapper Amherst de connaissances botaniques pour que deux champignons jaillissent dans la nuit, et du bon docteur Gray faisant sortir des milliers de poissons d'un unique seau d'eau. Mais, le 2 juillet 1866, un journal londonien, ayant signalé, durant l'orage du 30 juin, la chute d'un objet à Notting-Hill (26). M. G.-T. Symons, du *Symon's Mete Qrological Magazine* décida d'intervenir dans un esprit de justice totale et d'impartialité.

Il s'agissait, dit-il, d'un morceau de charbon. Un voisin de l'observateur s'était fait livrer, la veille, une provision de charbon et M. Symons, avec la sagesse surnaturelle de l'étranger sur un sol étrange, identifia le charbon de la soi-disant chute, avec le chargement très prosaïque de la veille. Des voisins, incapables d'établir cette très simple distinction, avaient acheté fort cher des morceaux de cet étrange objet tombé du ciel, disait-on. Mais la crédulité du peuple est sans limites. Le malheur voulut que l'efficacité se transforme en excès.

(22) Amer. Met Journal, 4-589.
(23) Timb's Year Book, 1877, 246.
(24) London Times, 28 septembre 1916.
(25) Nature, 30-300.
(26) Jour. Roy. Met. Soc., 14-207.

Avec une surabondance de détails vraisemblables, M. Symons introduisit dans sa petite comédie un nouveau personnage : un apprenti chimiste voulant faire une farce avait préparé une capsule d'explosif et «projeté la masse brûlante sur le trottoir au plus fort de l'orage, créant de toutes pièces une foudre artificielle). Même Shakespeare, avec son manque d'artifice, renonça au concours du roi Lear pour compléter *Hamlet.*

Je ne sais si je pèche à mon tour par excès de détail, mais j'ai cru découvrir que cet orage du 30 juin 1866 n'était pas comme les autres. Le *Times* du 2 juillet mentionne que « durant tout l'orage le ciel demeura clair en maints endroits, alors que pluie et grêle continuaient à tomber ». Ce qui pourrait signifier quelque chose lorsque nous attaquerons la possibilité d'une origine extra-terrestre de certains grêlons, considérant l'absence de nuages.

M. Symons lut ensuite dans le *Kilburn Times* du 7 juillet 1877 le récit d'une chute d'escarbilles, grosses comme des noisettes, dont une rue fut littéralement parsemée, puisqu'on en recueillit le 5 deux pleins boisseaux. Il apprit peu après que, dans la même rue, il y avait une caserne de pompiers. Je vois M. Symons, courant et soufflant dans les rues de Notting-Hill, fouillant toutes les caves jusqu'à ce qu'il trouve dans l'une d'elles des traces fraîches de charbon, sonnant aux portes, exaspérant le quartier, arrêtant les passants et suivant pas à pas la piste de l'apprenti chimiste. Quoi d'étonnant à ce qu'il fasse irruption dans un poste d'incendie en déclarant à peu près ce qui suit : « On me dit qu'il y a eu une chute de cendres à 4 h 10, l'après-midi du 5 juillet. Veuillez consulter vos archives et me dire où se trouvait votre voiture à 4 h 10 ce jour-là? » Ensuite de quoi, mal renseigné, il dut se contenter d'écrire: «Il est probable que les pompiers avaient nettoyé ce jour-là leur pompe à incendie. »

Le 20 juin 1880, on signale qu'une «pierre de foudre) était tombée dans une cheminée au 18 de la rue Oakley, à Chelsea. M. Symons décrivit l'objet comme «une agglomération de briques, de suie, de charbon et de cendres ». A son avis, la foudre était tombée dans la cheminée en faisant fondre quelques briques. Il trouve certes remarquable que la foudre n'ait pas dispersé le contenu de la grille du foyer, laquelle, en apparence, n'était dérangée que par la seule chute d'un corps lourd. S'il faut admettre que l'escalade d'une cheminée est une expérience trop rigoureuse pour un homme vraisemblablement gras, digne et sujet à l'expansion, nous devrons nous accommoder de son argument final: «Personne n'irait suggérer, conclut-il, qu'on fabrique des briques dans l'atmosphère.»

Déclaration positiviste à souhait. L'absurde est toujours interprétable en termes du «raisonnable », dont il doit être contigu. Des masses argileuses comme il en est souvent tombé du ciel, ayant subi la chaleur stupéfiante qu'engendre la vitesse, ont bien pu cuire et former de la brique. Je crois que M. Symons s'était complètement épuisé sur son champ de bataille de NottingHill. Que cela serve de leçon aux fanatiques de l'efficacité

On rapporte aussi qu'un objet rond et métallique fut trouve le 17 août 1887 dans un jardin de Brixton, «après un orage violent» (27). Il fut analysé par un chimiste, M. J. James Morgan, de Ebben Vale, qui ne parvint pas à l'identifier à de la vraie matière météorique. Qu'il ait été ou non un produit de fabrication, l'objet fut décrit comme suit: une sphère ellipsoïde aplatie aux pôles, ayant cinq centimètres d'épaisseur dans son plus grand diamètre. En le qualifiant de « fragment », M. Symons lui retira tout caractère de symétrie, lui prêtant une nature amorphe et l'éloignant ainsi de la donnée suivante: découverte dans un tas de fumier d'un boulet de métal, après un orage en Sussex. Cette fois, M. Symons raisonne qu'un boulet de métal enfoui dans le fumier peut fort bien attirer la foudre et persuader de sa chute une intelligence de niveau agreste. Ceci supposerait toutefois que les paysans connaissent aussi mal leur propre tas de fumier que M. Symons sa table de travail.

A Casterton, dans le Westmoreland, un homme, sa femme et ses trois filles virent une pierre tomber du ciel pendant un orage, tuer un mouton et s'enterrer profondément dans le sol. Ayant creusé, ils déterrèrent un boulet de pierre qui fut exhilé à la Société Royale de Météorologie sous la mention de «bloc de grès ». M. Carus Wilson le décrit comme une sphère de quartzite ferrugineux d'un poids de douze livres, possédant non seulement un élément de symétrie, mais un élément de structure, puisqu'il avait une coquille extérieure séparée du noyau central, sans doute par refroidissement inégal de la masse (28). Quant à W.B. Tripp, de la Société Royale de Météorologie, il signale le cas d'un fermier qui, durant un orage, vit son champ labouré devant lui par un objet lumineux. Il déterra une hache de bronze. J'estime qu'une expédition au Pôle Nord eût été moins urgente qu'une délégation scientifique s'attardant un été sur les lieux de l'incident. Ces divers phénomènes sont commentés ainsi par le magazine *Nature:* «Ils sont d'un caractère amusant, ce qui prouve leur origine terrestre et non céleste (29). »

(27) London Times, 1er février 1888.
(28) Knowledge, 19 octobre 1885.

Pour quelle raison la célestialité ne serait pas tout aussi amusante que la terrestrialilé, voilà qui dépasse mes facultés de raisonnement. Et s'il y a quelque chose de drôle dans les sphères et les haches de pierre, Euclide et Archimède furent sans doute des humoristes. Je ne suis pas sûr d'avoir été aussi indulgent avec M. Symons que le méritait sa performance évidemment très scientifique. Peut-être ai-je entretenu quelque préjugé subconscient à son égard, le classant par là même aux

côtés de saint Augustin, de Darwin, de saint Jérôme et de Lyell. Quant aux pierres de foudre, je crois qu'il dut les étudier dans l'esprit de l'enquête menée par l'Académie des Sciences de Paris sur les Météorites ou dans celui du Comité du Krakatoa, dont un commentateur affirme qu'il s'était réuni, non pas pour découvrir la cause des perturbations atmosphériques de 1883, mais pour en rendre responsable le seul Krakatoa (30). La citation suivante le souligne suffisamment: j'ai entrepris mon étude sur les pierres d'e foudre, déclare M. Symons, «avec l'intime conviction qu'il y avait quelque part un point faible et que les pierres de foudre n'existaient pas ».

M. Symons ne mentionne pas une pierre de foudre « censée être tombée dans le Hampshire, en septembre 1852 (31) sous la forme d' une large nodule de pyrite ou de bisulfure de fer » ; ni la pierre de quatre livres, grosse comme une balle de cricket, tombée dans la première semaine de septembre 1852 dans le jardin de M. George E. Bailey, chimiste à Andover, Hants (32), ni la boule de quartz du Westmoreland, laquelle une fois brisée et séparée de son noyau, serait une sphère creuse. Il est vrai que le quartz a subi «de doigt prohibitif de la Science ». Un moine qui lirait Darwin en cachette ne pécherait pas plus que le savant qui admettrait que du quartz, excepté par le processus de la « montée et de la descente, a pu tomber du ciel. Mais, ô Continuité, le quartz n'a pas été excommunié parmi les composants d'un météorite baptisé : celui de Sainte Catherine du Mexique. C'est sans doute la distraction la plus épicurienne que puisse se permettre un théologien. Fassig cite une bille de quartz, trouvée dans un grêlon (33) et il y a, au Musée des Antiquités de Leyde, un disque de quartz, de six centimètres sur cinq, tombé dans les Indes occidentales après une explosion météorique (34).

(29) Amer. Met. Jour., 4-589. (30) Knowledge, 5-418.
(31) Proc. Roy. Soc. Edin., 3-3147.
(32) London Times, 16 septembre 1852.
(33) Bibliography, part., 2-355.

Et puis, les briques.

J'ai l'impression de me livrer à un nouveau vice recommandé tout particulièrement à l'usage des amateurs de péchés inédits. Au début, certaines de mes données étaient si effrayantes ou bien si ridicules qu'on les détestait ou qu'on les méprisait, à la lecture. A présent, il y a de la place pour la pitié et je crois pouvoir m'attaquer aux briques.

L'idée de l'argile cuite était sensée, mais elle manquait de distinction. Et je pense aux bateaux de ciment que l'on commence à construire : lorsqu'ils feront naufrage, les poissons des grandes profondeurs auront une matière nouvelle à mépriser. A Richland, en Caroline du Sud, est tombé un objet gris-jaune, ressemblant à un fragment de brique (35). Des morceaux de briques sont tombés en pleine grêle à Padoue, en 1834 (36). On prétendit, naissance d'une convention nouvelle, que des fragments de brique avaient été détachés d,es toitures par la force de grêlons. Mais les sourires se figeront si l'on mentionne que deux pour cent desdits grêlons contenaient une poudre grise. Padre Sechi explique encore qu'une pierre de foudre tombée à Supino, en Italie, en septembre 1875, avait été détachée d'un toit (37).

Quand une pierre de foudre ne tombe pas lumineusement, ni ne s'incruste dans un tronc d'arbre, il est facile pour les humoristes de soutenir que des rustauds, déterrant sous la pluie une hache préhistorique, l'ont crue tombée du ciel. En fait, de très simples rustauds découvrent chaque jour nombre d'objets préhistoriques: hachoirs, poteries, couteaux et massues. Et aucun paysan, trouvant une poterie sous la pluie ne viendra signaler la chute d'un bol.

Je pense pour ma part que de nombreux objets de pierre en forme de cognée, témoignant d'un certain travail mécanique ou manuel, sont effectivement tombés du ciel et qu'on ne les nomme « haches » que pour nous les discréditer : car plus un terme est familier, plus l'objet qu'il désigne risque d'être incongru, dès l'instant qu'il est associé au vaste, au lointain, au stupéfant ou à l'inconnu.

(34) Notes and *Queries, 2-8-82.*
(35) *A.merican Journal of* Science, 2-34-98.
(36) Edin. *New Phil. Jour., 18-87.*
(37) Monthlll Notice of the ROllal Astronomical Societll.

Un observateur (38) parlant d'une « pierre de foudre » rapportée de la Jamaïque la décrit comme

un objet cunéiforme et non comme une hache: «Elle ne présente aucune marque et ne semble pas avoir été fixée à un manche », écrit-il. Sur dix « pierres de foudre » figurant dans le livre de Blinkenberg, neuf ne montrent aucun signe d'attache à un manche éventuel et la dixième est perforée. Un rapport du docteur C. Leemans, directeur du Musée des Antiquités de Leyde, sur des objets tombés au Japon, les intitule: «coins ». Et dans un article sur les «pierres de foudre » de Java, les objets sont appelés «coins » et non pas « haches » (39). Je pense que les hommes de science, lorsqu'il est conforme à leur dessein de résister aux tentations de prolixité et de pédanterie, adoptent à leur tour la solution la plus simple. Ce qui nous place devant une confusion pire que celle régnant sur les chutes de beurre, d'encre, de sang, de papier, d'amadou et de soie.

Les savants du XIX · siècle sont si chevelus que je me sens le zèle d'un Sitting-Bull, quand je pense à leurs scalps. Ayant écarté toutes les explications avec toutes les croyances, je m'en vais vous livrer mon expression personnelle sur cette confusion. Quiconque scalpe est susceptible, dans l'unité de la totalité, de se faire scalper à son tour, mais il est discourtois pour l'ennemi de porter une perruque.

Les boulets et les pierres triangulaires peuvent signifier un bombardement de la terre, des tentatives de communication ou des visiteurs antiques: explorateurs lunaires ramenant avec eux, à titre d'e curiosité, des outils préhistoriques terrestres, puis faisant naufrage et laissant toute leur cargaison suspendue des siècles durant dans la Supermer des Sargasses, jusqu'à libération accidentelle par l'intermédiaire d'une tempête ou d'un orage. Encore que par prépondérance de description, je refuse d'accepter que les « pierres de foudre » soient des haches préhistoriques.

Comme tentative de communication avec la Terre, par le moyen d'objets cunéiformes, spécialement adaptés à la pénétration de vastes régions gélatineuses qui entourent la Terre, je citerai le rapport d'une chute de pierre triangulaire, près de Cashel, Tipperary, le 2 août 1865 ; la pierre est dite «pyramidale » et le docteur Haugton déclare ceci: «Un aspect remarquable de cette pierre est que les bords arrondis de la pyramide sont striés à même la croûte noire d'une série de lignes aussi parfaites que si elles avaient été tracées à la règle ».

(38) Notes and Queries, 2-892.
(39) Archæological Journal, 11-118.

Il y a deux ou trois cas postérieurs à celui-ci, de stratification apparente dans les météorites, encore que ce phénomène soit nié catégoriquement par les fidèles .

Je soupçonne autre chose et vous allez bondir. Ce sera, par la suite, jugé tout aussi raisonnable que le reste. Si quelqu'un voulait étudier la pierre de Cashel comme Champollion la pierre de Rosette, il trouverait inévitablement la signification de ces lignes étranges. Mais il y a plus subtil et plus ésotérique que ces caractères gravés sur une pierre, parmi toutes les tentatives de communication. J'aimerais signaler la chute d'une «pierre de foudre» quelque part dans le New Hampshire, puis entrer en contact avec toutes les personnes qui viendraient examiner cette pierre, dépister leurs affiliations et les tenir en surveillance. Puis je signalerais une autre chute, à Stockholm, par exemple. Les visiteurs du New Hampshire seraient-ils les mêmes que ceux de Stockholm? Peut-être, sans appartenir à une affiliation anthropologique, lapidaire ou météorologique, seraient-ils inscrits dans les rangs d'une société secrète? Des trois formes d'objets symétriques qui sont tombés du ciel, il me semble que le disque est le plus frappant. Et voici un aristocrate des damnés.

Le 20 juin 1887, au cours d'un «orage violent », une pierre tomba du ciel à Tarbes, en France. M. Sudre, professeur des Sciences, la décrivant comme épaisse de cinq millimètres, pesant deux grammes et recouverte de glace. L'objet semblait avoir été coupé et modelé par des moyens quasi humains : «Il s'agit d'un disque de pierre très régulier. Il a été assurément travaillé », écrivit M. Sudre (40). Cet objet tomba seul, en l'absence de toute trombe, et il se peut qu'aucun événement, dans le courant du XIX · siècle, n'ait dépassé celui-ci en importance. On n'en parla plus par la suite. Mais, plus que toute explication, fournie par moi, par l'Académie des Sciences ou l'Armée du Salut, cette chute demeure.

IX

LE FAUX STANDARD
DE LA « VERITABLE MATIERE METEORIQUE »
DES OBJETS INCRUSTES A MEME LA MATIERE

Ma pseudo-conclusion individuelle est que nous avons été damnés par des géants plongés dans le sommeil, ou par de grands principes scientifiques et des abstractions incapables de se réaliser: que de petites putains nous ont fait part de leurs caprices, que des clowns, armés de seaux d'eau dont ils faisaient mine d'extraire des milliers de poissons énormes, nous ont maudits pour leur avoir manqué de respect, car chez le moindre clown, la bouffonnerie sous-jacente répond à un désir d'être pris au sérieux. Que de pâles ignorances, présidant à des microscopes sur lesquels ils ne peuvent distinguer le nostoc de la chair ou le frai de poisson du frai de grenouille, nous ont distribué leurs blafardes solennités. Nous avons été damnés par des cadavres, squelettes et momies qui tressautent et titubent d'une pseudo-vie empruntée aux convenances.

Tout n'est qu'hypnose. Les maudits sont ceux qui admettent l'être. Si nous étions plus proches du réel, nous serions des raisons traduites devant un jury de phantasmes.

De tous les météorites qu'on trouve dans les musées, il en est peu que l'on ait vu tomber. Si l'on ne peut rendre compte de certains spécimens qu'en les jugeant tombés du ciel, cette base d'admission est jugée suffisante. Comme si, dans le halo d'incertitude qui entoure toutes choses, il pouvait y avoir quelque chose dont on ne puisse rendre compte que d'une seule manière. Le savant et le théologien raisonnent bien ainsi: si l'on ne peut rendre compte de quelque chose que d'une seule manière, c'est bien de cette manière qu'il faut en rendre compte. Je pense pour ma part que la logique, la science, l'art et la religion ne sont, dans le courant de notre «existence », que des prémonitions d'un réveil à venir, comme la conscience nébuleuse de la réalité extérieure dans l'esprit d'un rêveur.

Tout amas de métal répondant au standard de la «véritable matière météorique» est automatiquement admis dans les musées. Il peut sembler très incroyable que les conservateurs modernes soient encore sous le coup de pareille illusion, mais je soupçonne que la date figurant en première page d'un quotidien n',est pas un gage suffisant de notre modernisme. Par exemple, en lisant le

catalogue de Fletcher, j'apprends que quelquesuns des météorites les plus connus furent trouvés «en sondant un terrain », «en construisant une route» ou «mis à jour par une charrue ». Un pêcheur ramena sur les bords du lac Okeechobee un objet qui s'était accroché à son épuisette. Aucun météorite n'avait été signalé dans les parages, mais vous retrouverez l'objet au Musée National des Etats-Unis.

Si nous acceptons ne serait-ce qu'une seule donnée de « fausse matière météorique», disons un cas de substance carbonacée, puisque le mot «charbon» est imprononçable dans ces milieux, nous verrions que, dans cette inclusion-exclusion, comme dans tout autre moyen de se former une opinion, la fausse inclusion et la fausse exclusion ont été régulièrement pratiquées par les conservateurs de musées.

Il y a quelque chose de pathétique, un sentiment de tristesse cosmique, dans cette quête universelle d'un standard, dans la conviction que l'inspiration ou l'analyse puisse en découvrir d'autre, et dans l'adhérence opiniâtre à cette pauvre illusion, longtemps après qu'elle ait cessé de vivre. Le seul propos d'apparence concluante ou substantielle auquel on puisse s'accrocher est un produit de l'ignorance, de la malhonnêteté ou de la fatigue. Toutes les sciences font marche arrière jusqu'à épuisement total du procédé, après quoi elles vont de l'avant, deviennent dogmatiques et choisissent pour bases des positions qui n'étaient que points d'exhaustion. C'est ainsi que la chimie a divisé et subdivisé jusqu'à parvenir aux atomes, ensuite de quoi, dans l'insécurité essentielle à toutes les pseudo-constructions, elle échafauda un système qui, pour toute personne assez obsédée par ses propres hypnoses pour être quitte des hypnoses de la chimie, semble quelque anémie intellectuelle, bâtie sur des débilités infinitésimales.

E.D. Hovey, du Musée Américain d'Histoire Naturelle, confie qu'à maintes reprises on lui a envoyé des blocs de calcaire fossilifère ou de mâchefer, accompagnés de récits circonstanciés des témoins oculaires de leur chute. Mais il les exclut tous comme n'étant pas de vraie substance météorique et les attribue aux sempiternelles coïncidences. La liste de ces blocs, expliquet-il, pourrait s'étendre à l'infini (perspective fascinante s'il en est) mais «le jeu n'en vaut pas la chandelle » (1). J'aimerais bien savoir quelles sont les choses étranges, damnées, excommuniées, qu'ont expédiées à l'adresse des musées, des personnes assez sûres du témoignage de leurs yeux pour braver le ridicule, ficeler des paquets, faire la queue dans les bureaux de poste et écrire des lettres recommandées. Je propose que, sur la porte de chaque musée où entrent tant de ces objets, on grave en lettres flamboyantes: «Abandonnez l'Espoir. »

M. Daubrée raconte une histoire toute semblable sur les objets damnés qu'on expédie réguliè-rement dans les musées français, accompagnés de témoignages détaillés. II mentionne très spéciale-ment le charbon et le mâchefer (2). Cadavres anonymes, dans les morgues de la Science. Je crois que la chute de l'exclusionnisme sera le phénomène déterminant du xx · siècle. Mais je me trouve limité dans mon expression. par l'unité de la quasité, aux méthodes mêmes par lesquelles l'orthodoxie a établi et maintenu son absurdité suave et mielleuse. Tout au moins, bien qu'inspiré par cette essence subtile et impondérable qui recouvre le xxe siècle, n'ai-je pas l'illusion d'offrir à mon lecteur un seul fait positif, ni d'être moins crédule ou superstitieux que tout sauvage logicien, conservateur ou paysan.

Une explication tout orthodoxe, en termes de laquelle j'exprimerai certaines hérésies, veut que. si tout objet trouvé dans du charbon n'a pu y pénétrer qu'en y tombant, il ait dû y tomber effectivement.

Ainsi est-il soutenu que certaines pierres arrondies trouvées dans une mine de charbon soient des «aérolithes fossiles », tombés du ciel plusieurs siècles auparavant, quand le charbon était friable et sur lequel il dut se refermer, puisqu'on n'y trouva pas la moindre trace de pénétration (3). On a retrouvé dans une mine d'Ecosse un instrument de fer dans un bloc de charbon

(1) Science, No 3. 31-298.
(2) Comptes rendus, 91-197.
(3) Manchester Ut. and Phil. Soc. Men~., 2-9-306.

A « deux mètres dix au-dessous de la surface »(4). Et s'il est accepté que cet objet de fer était d'une facture bien supérieure aux moyens et à l'habileté des hommes primitifs qui vivaient.

Ecosse au moment où le charbon était en formation («l'instrument avait l'air moderne ») mon expression est plus proche du réel que celle des savants, qui supposent un mineur moderne sans son

instrument dans le charbon. Je ne vois pas, en effet, pour quelle raison il eût abandonné son outil dans une matière si facilement accessible. Et de toute manière le bloc de charbon ne présentait pas la moindre trace de pénétration, l'instrument n'y fut découvert qu'après brisure de la masse.

Autre alternative possible: l'objet a pu ne pas tomber du ciel ni être fabriqué à l'époque de la formation du charbon par les indigènes de l'Ecosse, mais être abandonné par quelque visiteurs extra-terrestre.

Etant aussi soucieux d'établir qu'il n'y a rien à prouver que layer mes propres théories, je noterai encore ce qui suit, dans l'approximation inédite de justice et d'impartialité: on a trouvé dans de la craie, à une profondeur de deux mètres, près de Bredenstone, en Angleterre, un ancien sceau de cuivre, de taille d'un penny, représentant un moine agenouillé devant une vierge et un enfant, et portant la mention: «St Jordanis Monachi Spaldingie. » Détail qui me paraît à la fois très désirable et très indésirable (5). Il y a aussi une donnée très vermoulue que je vais condamner, puisque dans l'unité de la totalité tous les damnés se doivent de damner à leur tour. Le juin 1851, une puissante explosion près de Dorchester, dans Massassuchets, mit au jour un vase incrusté dans le roc. C'était un vase étrange en forme de cloche, d'une matière indéfissable, orné de matifs floraux incrustés d'argent, «d'œuvre d'un artisan génial », dit le compte rendu (6). On supposa que vase avait été sculpté par Tubal Cain, le premier habitant de Dorchester. Je crains que cette thèse ne renferme une certaine dose d'arbitraire. Un bloc de métal trouvé dans du charbon, en triche, vers 1855, est exposé au Musée de Salzbourg (7).

La Science a pris pour standard d'admission «la véritable litière météorique» mais Je vais citer un exemple qui fait de cette matière un standard d'exclusion. Il s'agit d'un objet sculpté géométrique, trouvé dans un dépôt de charbon tertiaire, composé de fer, de carbone et d'une petite quantité de nickel (8).

(4)Proc. Soc. of Antiq. of Scotland, 1-1-121.
(5)Notes and Queries, 11-1-408.
(6)Scientific American, 7-298.
(7)Nature, 35-36

Bien que géométrique, il possédait la surface grêlée qui est la caractéristique des météorites de bonne famille. Et pourtant les savants qui l'examinèrent ne purent arriver à se mettre d'accord et suggérèrent un compromis. Ou bien l'objet était de vraie substance météorique et n'était pas l'œuvre de l'homme, ou bien il s'agissait de vraie substance météorique, façonnée par l'homme après sa chute. Les données définitives, dont certaines sont négligées par chacune de ces trois thèses sont les suivantes : « Véritable matière météorique» et surface caractéristique des météorites, forme géométrique, présence du corps dans un dépôt antique, dureté de la matière, absence sur terre à l'époque tertiaire d'hommes susceptibles de façonner une matière virtuellement identifiée à de l'acier. Il s'agit d'un cube, entouré d'une profonde incision et dont les deux faces opposées sont arrondies. Saint Augustin, avec toute son orthodoxie, ne fut jamais placé en aussi délicate posture que les spécialistes de la question. En négligeant moi-même une couple de données, je serais porté à croire qu'il s'agit d'un objet d'acier tombé sur terre à l'époque tertiaire: mais je n'offre cette suggestion qu'à l'état d'expression synthétique, vu la largeur de ses inclusions Et parce qu'elle représente, des quatre tentatives, la synthèse la plus complète. Le seul élément possible de multiplication serait que cet objet soit une masse de pyrite de fer, qui se forme parfois géométriquement : auquel cas l'analyse chimique mentionnerait la présence d'e soufre.

Dans une carrière de pierre près de la Tweed, à un quart de mille au-dessus de Rutherford Mill s, des ouvriers ont découvert un fil d'or incrusté dans le roc à trois mètres de profondeur (9). Joli détail, peu vermoulu, mais plutôt damnable. Mr. Hiram de Witt, revenant de Californie à Springfield, dans le Massachussets, ramena un fragment de quartz aurifère gros comme un poing d'homme. L'ayant laissé choir, il le brisa en deux et y trouva un clou de métal légèrement rouillé «absolument droit, et doté d'une tête parfaite» (10). La Californie. il y a quelques siècles, au moment où se formait le quartz aurifère : un super-charpentier, à des millions de kilomètres dans l'espace, laisse tomber un clou. Pour quiconque n'est pas intermédiariste, il semblera curieux que cette donnée journalistique. damnée, de basse extraction, puisse coïncider avec une malédiction dictée par le seul oubli, et appuyée par ce que l'on nomme «les plus hautes autorités scientifiques ».

(8) Comptes rendus, 103-702.
(9) London Times, 22 juin 1884.
(10) *London Times,* 24 décembre 1851.

Sir David Brewster communique (11) que, dans la carrière de Kingoodie, au nord de l'Angleterre, un clou fut retrouvé dans un bloc de pierre de trois mètres d'épaisseur. On travaillait dans cette carrière depuis vingt ans, en passant d'une couche dans l'autre de roc solide. et le clou se trouvait à cheval entre deux couches différentes, bien qu'enfermées dans un seul et même bloc. Voilà bien un damné: on croirait un brahmane considéré par un Anabaptiste.

Quant à la multiplication de ces données, elle témoigne aussi bien contre l'orthodoxie que contre ma propre expression, selon laquelle l'inclusion dans le quartz ou le grès serait une preuve d'antiquité. Il ne reste plus aux orthodoxes et aux hérétiques réunis qu'à arguer de son origine purement journalistique.

D'après le *Carson Appeal* (12) on aurait retrouvé dans une mine de cristaux de quartz qui n'avaient pu se former que durant les quinze dernières années, et en abattant un moulin de ses fondations, on aurait découvert, dans un bloc de grès durci depuis douze ans, un fragment de bois traversé par un clou.

Et je terminerai sur un Brahmane, enfoui au cœur même de la bienséance, puisqu'il figure au British Museum.

En 1852, lors de la réunion de l'Association Britannique, sir David Brewster annonça solennellement qu'il fallait soumettre à ses collègues « un objet d'une nature si incroyable que seule la plus solide évidence pouvait donner à cette déclaration un semblant de probabilité ». On venait de retrouver une lentille de cristal dans la chambre trésoriale de Niveneh (18). Dans bien des temples et trésors des civilisations antiques on conservait religieusement tous les objets tombés du ciel ou les météorites. Carpenter, qui en donne deux reproductions (14), juge impossible que les Anciens aient pu fabriquer une lentille optique. Il veut y voir tm ornement, mais Brewster insiste bien qu'il s'agit «d'une véritable lentille optique ».

A des millions de kilomètres dans l'espace, quelqu'un déploie un télescope et la lentille s'en détache.

Il est indéniable en ce cas très précis que, dans les ruines d'une très ancienne civilisation, on ait retrouvé un objet maudit, qui ne pouvait pas être acceptablement un produit des civilisations anciennes indigènes à cette terre.

(11) Rept Brit. A.ssac., 1845, 51. *(12) Pop. Sei.,* 1884, 41.
(13) Annals of Scientific Discovery, 1853, 71.
(14) The Microscope and its Revelation.

X

LA GRANDE COMEDIE
DES PREDICTIONS ASTRONOMIQUES
L'ILE DU BON SAUVAGE
LA COMETE DE HALLEY
PLURALITE DES AUTRES MONDES

Les pionniers de l'exploration confondaient la Floride avec Terre-Neuve. Et la confusion était encore bien plus grande auparavant, puisque les tout premiers explorateurs ne croyaient voir à l'Est qu'une seule et même terre: celle des Indes. Je ne crois pas que tant d'objets nous arrivent d'un seul monde extérieur, comme je me le figurais au début de mon entreprise, puisque tout entendement commence par l'illusion de l'homogénéité. Spencer l'a bien prouvé : nous voyons l'homogénéité dans toutes choses distantes, ou qui nous sont peu familières. La progression du relativement homogène au relativement hétérogène est typique de la philosophie spencérienne, encore que Spencer l'ait empruntée à von Baër, qui à son tour l'empruntait à la précédente spéculation évolutionniste. Je pense pour ma part que toutes choses réagissent par avance à l'homogène, tentent de localiser l'homogénéité, laquelle est un aspect de l'Universel. Je considère l'homogénéité comme un aspect de la positivité, mais je crois que la frustration infinie de toute tentative de positivité se manifeste dont l'hétérogénéité infinie. En sorte que loutes choses ont beau tenter de localiser l'homogénéité, elles finissent par une hétérogénéité si grande qu'elle équivaut à la dispersion infinie et à l'indiscernabilité.

Tout concept est donc une petite tentative de positivité, qui doit tôt ou tard céder aux compromis, aux modifications, à la nullification, et se fondre dans l'indiscernable. A moins que de temps à autre, dans l'histoire universelle, surgisse un superdogmatiste, qui, pour un temps infinitésimal, puisse s' opposer à l'hétérogénéité, à la modification, au doute ou à «la voix de la raison », auquel cas il est transféré rapidement en paradis ou dans le Positif Absolu.

Il est curieux que Spencer n'ait jamais reconnu que l'homogénité, «d'intégration» et «d'exactitude» définissaient un même état, celui que je nomme «positif ». Il eul grand tort, à mon avis, de considérer

l'homogénéité comme une valeur négative.

J'ai commencé par concevoir un autre monde, dont objets et substances tombaient sur terre, un monde qui eut ou a peut-être encore un intérêt tout tutélaire pour les choses terrestres. Puis, j'ai modifié cette conception jusqu'à celle d'un autre monde qui aurait tenté, depuis des siècles, de communiquer avec une secte, peut-être une socíélé secrète, ou certains habitants très ésotériques de cette Terre.

Comme je l'ai affirmé auparavant, je suis intelligent et contraste ainsi fortement avec · les orthodoxes. Je n'ai pas le dédain aristocratique d'un conservateur new yorkais ou d'un sorcier esquimau. El je dois bien me forcer à concevoir une foule de mondes, les uns de proportions lunaires. les autres encore plus vastes, des régions aériennes, vastes et amorphes, auxquelles les termes de « mondes» et de « planètes» semblent inapplicables. Et des constructions artificielles que je nomme « super-constructions » dont l'une me paraît en première approximation aussi importante que le pont de Brooklyn. Enfin plusieurs objets en forme de roue et couvrant facilement quelques centaines d'hectares.

Je suis persuadé qu'en parcouranl ce livre, vous avez dû être tenté dès l'expression de mes ahurissantes théories, d'exprimer votre indignation, votre indigestion en ces termes : s'il en était ainsi, les astronomes auraient aperçu depuis bien longtemps ces autres mondes, ces régions amorphes, ces vastes conslructions géométriques. Mais vous vous êtes fort civilement contenu, dans l'espoir d'en apprendre davantage.

Au reste, toute tentative d'interruption ne ferait que poser un frein à l'insatiable. Dans la ponctuation cosmique, il n'y a pas de point final. L'illusion du point final réside dans la vue incomplète des colonnes et des demi-colonnes.

Et cette notion de sagesse astronomique ne doit en aucun cas nous arrêter. Car mon expérience prolongée de la suppression et de l'indifférence me donne à penser, avant même d'entrer dans le sujet, que les astronomes *ont vu* ces mondes, que les météorologues, que les savants, que les observateurs spécialisés les ont aperçus à maintes reprises. Mais que le Système en a exclu toutes les données.

Quant à la loi de la Gravitation, quant aux formules des astronomes, souvenez-vous qu'elles n'ont pas changé depuis Laplace. Or, Laplace connaissait à peu près trente corps dans tout le système solaire, alors que nous en connaissons à présent plus de six cents. En sorte que parmi les centaines de corps planétaires qui restent inconnus il y a certainement une petite place pour les miens. Que sont les découvertes de la géologie et de la biologie pour un théologien? Il s'en accommode comme si elles n'existaient pas le moins du monde.

Si la loi de la Gravitation pouvait être énoncée comme un propos réel, elle pourrait vous opposer une réelle résistance. Mais elle ne vous dit rien, sinon que la gravitation est la gravitation. Certes, pour un intermédiariste, rien ne peut être défini, sauf en termes de soi-même, mais les orthodoxes, dans ce qui me paraît être une prémonition innée de la réalité, non fondée sur une expérience, reconnaissent de leur côté que la définition d'une chose en termes d'elle-même n'est pas une véritable définition. On dit que la gravitation signifie l'attraction de toutes choses proportion-nellement à leur masse et inversement au carré de leur distance. La masse signifierait l'inter-attraction reliant étroitement les particules finales, s'il en existe. Et jusqu'à la découverte de ces particules finales, un seul terme survit de cettè expression: masse égale attraction. Or, la distante n'est qu'une extension de la masse, à moins de soutenir le vide absolu entre les planètes, position facilement réfutable par une foule de données. Et pourtant il n'existe pas de moyen d'exprimer que la gravi-tation soit autre chose que l'attraction. En sorte qu'on ne peut pas résister à ce fantôme de défini-tion: la gravitation est la gravitation de toutes les gravitations proportionnellement à la gravitation et inversement au carré de la gravitation. 0n ne peut rien dire de mieux sur le sujet dans la quasi-existence, mais il pourrait tout de même y avoir de plus hautes approximations à la vraisemblance.

Il est vrai que les docteurs Grays et les professeurs Hitchcocks ont modifié notre confiance envers l'indiscernable. Quant à la perfection de ce Système qui est censé nous confronter, quant à l'infaillibilité de sa mathématique - à supposer qu'il puisse y avoir une vraie mathématique dans un mode d'apparence où deux fois deux ne font pas quatre, on nous rebat sans cesse les oreilles de leur triomphe, lors de la découverte de Neptune.

J'ai bien peur ici de récidiver: débutant humblement, admettant mon appartenance à la cohorte des damnés, je ne peux me retenir de hausser les sourcils, fût-ce un quart de seconde, lorsque j'entends

parler de « la découverte triomphale de Neptune », cet «achèvement monumental de l'astronomie théorique» comme l'intitulent les manuels. Les manuels omettent un seul détail: c'est que l'orbite de Neptune coïncida si peu avec les calculs d'Adams et de Leverrier que Leverrier n'y reconnut pas la planète de ses calculs. Il fut jugé prudent par la suite de garder le silence. Et les manuels omettent encore ce détail : qu'en 1846 quiconque savait faire la différence entre un sinus et un cosinus sinait et cosinait à la recherche d'une planète au-delà d'Uranus. Deux d'entre eux devinè-rent juste. Certains jugeront sévère le verbe «deviner», malgré que Leverrier ait repoussé Neptune, mais d'après le professeur Peirce de Harvard, les calculs d'Adams et de Leverrier auraient pu s'appliquer tout aussi bien à des positions distantes de plusieurs degrés de celles de Neptune. Le professeur Peirce, en fait, a rigoureusement démontré que la découverte de Neptune était un «heureux accident» (1).

J'ai bien peur ici de récidiver: débutant humblement, admettant duites à l'heure fixée, fût-ce à quelques secondes près, y compris une âme perdue, enfouie dans les registres ultra-respectables de la Société Royale Astronomique, sur une éclipse *qui* ne *se produisit pas*. Délicieux instrument de perdition que je ne manquerai pas de servir tout chaud à son heure.

Dans touté l'histoire de l'astronomie, on rappelle que chaque comète s'est présentée rigoureusement à l'heure. Bien qu'il n'y ait rien là de plus abstrus qu'une prédiction sur la périodicité des levées de courrier, ce fait indiscuté fut l'objet d'une publicité considérable. Les cartomanciennes ne se créent pas une clientèle par des moyens bien différents. On négligea, ou bien l'on expliqua les irré-gularités de certaines comètes : la comète d'Encke, par exemple, qui ralentit de plus en plus, fut expliquée par les astronomes. Soyez bien sûrs qu'ils l'expliquèrent : ils établirent, ils formulèrent, ils «prouvèrent» pourquoi cette comète avait de plus en plus de retard sur son horaire - jusqu'au jour où la sacrée chose se mit à revenir de plus en plus vite.

(1) Proc. Amer. Acad. Sc., 1-65; pour références, lire *Evolution of Worlds,* de LOWELL.

Et la comète de Halley.

L'Astronomie - «ou la Science parfaite, comme nous autres astronomes nous nous plaisons à la nommer » (Jacoby).

Si, dans une existence réelle, un astronome se trompait de longitude, je l'enverrais au purgatoire jusqu'à ce qu'il reconriaisse son erreur. Halley fut expédié jusqu'au Cap de Bonne-Espérance pour déterminer la longitude de sa comète. Il se trompa de plusieurs degrés et infligea au noble promontoire romain de l'Afrique un affront propre à briser l'orgueil du plus fier des Kaffirs.

On nous parle éternellement de la comète de Halley. Peut-être qu'elle revint. Mais qu'advint-il des Léonides? Par les mêmes méthodes de divination, on avait prédit le passage des Léonides, mais en novembre 1898, les Léonides se firent prier. Le phénomène fut expliqué, elles avaient été déviées de leur marche, mais reviendraient en novembre 1899. En novembre 1899, en novembre 1900, pas de Léonides...

L'exactitude astronomique: tout le monde serait tireur d'élite si l'on n'enregistrait que les visées exactes. Quant à la comète de Halley, en 1910, tout le monde prétend l'avoir vue, quitte à se parjurer, pour ne pas être accusé de se désintéresser des grands événements.

Considérez ceci: qu'il n'y a pas un seul moment où une comète ne traverse pas le ciel. Il n'y a virtuellement pas d'années où plusieurs nouvelles comètes ne sont pas découvertes, si abondantes qu'elles soient. Puces lumineuses sur un vaste chien noir. Les populations ne réalisent pas à quel point le système solaire est rongé de puces.

Si une comète n'a pas l'orbite qu'avaient envisagée les astronomes: elle a subi une perturbation. Si une autre comète, comme celle de Halley, est en retard, serait-ce d'une année, elle a subi une perturbation. Quand un train a une heure de retard nous insultons l'horaire, mais quand une comète a un an de retard, nous ne réclamons qu'une explication. Les astronomes n'abusent pas de nous, ils nous récompensent. Car les prêtres ne fonctionnant plus en rapport suffisant avec la Perfection, l'Infaillibilité ou le Positif Absolu, les astronomes prennent leur place avec leurs fantômes de données, mais une plus haute approximation de substantialité que n'en avaient les atténuations de leurs prédécesseurs. Les astronomes nous sont nécessaires, sans quoi toutes leurs erreurs, tous leurs tâtonnements, toutes leurs évasions ne seraient pas tolérées: ils ne risquent jamais, que diable ! de se tromper désastreusement. Supposons que la comète de Halley ne soit pas apparue. Au début de 1910, une comète, bien plus importante que la luminosité anémique de Halley apparut dans le ciel.

Elle brillait si fort qu'on pouvait la voir en plein jour. Les astronomes auraient été sauvés. Si cette autre comète n'avait pas suivi l'orbite décrétée, on lui aurait inventé une perturbation. Si vous alliez sur le bord de la mer, et que vous prédisiez la découverte sur la plage d'un certain type de cailloux, vous ne risqueriez pas de vous ridiculiser tant qu'un autre caillou pourrait, à l'occasion, vous tirer d'affaire. Et la faible chose aperçue dans le ciel en 1910 était aussi peu conforme aux sensationnelles descriptions répandues à l'avance par les astronomes que l'est un pâle caillou à un rocher rouge brique.

Je prédis, par exemple, que mercredi prochain un gros Chinois en habit de soirée traversera Broadway par la 42" Rue, à neuf heures du soir. Au lieu de cela, un Japonais tuberculeux, en uniforme de marin, traverse Broadway à midi par la 35" Rue. Qu'à cela ne tienne, un Japonais est un Chinois ayant subi une perturbation, et un vêtement en vaut un autre.

Je me souviens encore des terrifiantes prédictions faites par des astronomes aussi honnêtes que crédules, eux-mêmes hypnotisés pour mieux créer l'hypnose, pour l'an 1909. Toute vie humaine serait bannie de la planète, mais il y eut une avalanche de testaments. La quasi-existence est d'essence Hibernienne, elle ne s'oppose pas aux testaments. Mais les moins affolés d'entre nous s'attendaient pour le moins à un feu d'artifice.

Soyons justes, à New York, il y eut une lumière dans le ciel.

A peu près aussi terrifiante que le craquement d'une allumette sur un fond de culotte à deux kilomètres de distance. Elle n'était pas à l'heure. Et on me dit qu'une légère nébulosité, que je ne vis pas moi-même, faute d'attention, apparut plusieurs jours plus tard. Prenez un groupe d'imbéciles, et levez le doigt vers le ciel: ils ressembleront aussitôt à une meute de pointers hypnotisés par une perdrix. Le résultat: tout le monde jure ses grands dieux avoir vu, de ses propres yeux, la comète de Halley. Un spectacle grandiose, mes amis.

N'allez surtout pas croire que je veuille discréditer les astronomes pour me venger de leur opposition. Dans l'enfer des Baptistes, je serai de caste Brahmane. Mais presque toutes les données de ma procession sont recrutées parmi les observations d'astronomes professionnels. C'est le Système qui supprime les astronomes. Je plains ces malheureux dans leur captivité scrutant le ciel du haut de la tour qui les emprisonne.

Comme je l'ai dit, je ne crois plus à un seul monde extérieur.

Je suis comme le sauvage sur son île perdue qui ne penserait pas à un seul continent, mais à un complexe de continents, à une foule de cités, d'usines et de moyens de communication. Tous les autres sauvages, voyant passer quelques bateaux au large de leur île, avec une apparence de périodicité, tendraient à exprimer leur positivisme universel, à croire que ces bateaux constituent un tout. Mais, lui, étant très arriéré, peu imaginatif, resterait insensible aux idéaux de la communauté, il ne s'occuperait pieusement, comme les autres, qu'à se prosterner aux pieds d'impressionnants morceaux de bois. Il consacrerait son temps à de malhonnêtes spéculations, laissant ses patriotes à leur chasse aux sorcières. Mais ses amis, connaissant par cœur le calendrier de lignes maritimes, savent exacte-ment à quel moment les bateaux passeront ou s'éclipseront mutuellement. Ils redoubleraient d'expli-cations. Il suffit de lire un seul livre sur les sauvages pour connaître leur sûreté d'explication. Ils lui expliqueraient que tout ce mécanisme repose sur l'attraction mutuelle des bateaux, déduite de la chute d'un singe du haut de son palmier, ou encore que les démons poussent les navires. Une tempête se lèverait, repousserait sur l'île des épaves, non de bateaux, qui seraient négligés. On ne peut pas penser à deux choses à la fois.

Je suis dans le même état d'esprit que le sauvage qui trouverait un jour sur une plage les débris d'un piano à queue, une draperie des Indes et un manteau de fourrure. Toute la Science consiste, en approximations de plus en plus larges, à concevoir les Indes en termes d'un îlot du Pacifique et la Russie en termes de cette explication des Indes. L'idéaliste supérieur serait un positiviste qui tenterait de localiser l'universel, en accord avec le dessein cosmique. Le super-dogmatiste serait le sauvage qui soutiendrâit sans l'ombre d'un seul doute qu'un piano à queue est un tronc de palmier dans lequel un requin avait laissé ses dents. Et je crains fort pour l'âme du docteur Gray qui n'a pas consacré toute son existence au seul principe des milliers de poissons tombant d'un unique seau d'eau.

C'est pourquoi, si le salut est désirable, je m'efforce de concevoir le monde comme large, mais amorphique, indéfini et hétérogène. Si je considère un autre monde communiquant dans le plus grand secret avec certains habitants très ésotériques de notre terre, il me faudra considérer d'autres mondes encore, tentant de communiquer avec *tous* les habitants de notre terre, puis de vastes

structures qui nous côtoient à des kilomètres de distance, sans le moindre désir de nous contacter, comme des caboteurs croisant d'île en île sans faire leur choix. Puis encore les données d'une vaste construction, venue maintes fois nous rendre une visite subreptice, plongeant dans l'océan et restant submergée, puis repartant vers l'inconnu. Comment un Esquimau expliquerait-il un navire, venu s'approvisionner en charbon (dont abondent les plages arctiques, mais qu'ignorent les indigènes) et repartant sans esquisser la moindre tentative diplomatique?

Il sera difficile pour beaucoup de gens d'admettre que nous puissions ne pas être intéressants.

J'admets qu'on nous évite, probablement pour des raisons morales. Mais la notion des visiteurs extra-terrestres en Chine, pendant ce que nous appelons la période historique, ne sera que modérément absurde, quand nous l'aborderons.

J'admets que certains de ces autres mondes puissent posséder des conditions de vie analogues aux nôtres, mais je crois que certains en sont si différents que leurs émissaires ne pourraient vivre parmi nous sans des moyens artificiels d'adaptation. Comment des visiteurs venus d'une atmosphère gélatineuse respireraient-ils notre air atténué?

Peut-être avec des masques. Comme ceux qu'on a retrouvés dans les anciens dépôts. Certains étaient de pierre et sont attribués à un accoutrement cérémonial des peuplades sauvages, mais le masque trouvé en 1879 dans le Comté de Missouri... (2) .

... Etait d'argent massif et de fer !

XI

DES INSCRIPTIONS SUR UN METEORITE ?
NOUS AVONS EU DES VISITEURS
LE DISQUE DE GRAVE CREEK
UNE TENTATIVE DE COMMUNICATION
LES SCEAUX CHINOIS DE L'IRLANDE

Voici sans doute l'une des données les plus maudites de toute notre saturnale de damnés. Car il est vain de vouloir abolir une quelconque excommunication en supposant que nous sommes damnés par plus noir que nous-mêmes et que les damnés sont ceux qui admettent leur damnation. L'inertie et l'hypnose triomphent de nous. Nous le constatons, puis nous admettons notre appartenance à la cohorte des damnés. En fait. c'est seulement en étant plus *réels* que nous pourrions balayer les quasi-obstacles qui nous confrontent.

Selon Charles F. Holder, «il y a plusieurs années, une pierre étrange ressemblant de très près à un météorite, tomba dans la vallée du Yaqui, au Mexique, et l'histoire sensationnelle courut d'un bout à l'autre du pays qu'une pierre portant des inscriptions humaines était tombée sur terre» (1). L'observation la plus étonnante en la circonstance, c'est que M. Holder affirme la chute de la pierre. Il a dû vouloir dire qu'elle était tombée par dislocation du haut d'une montagne au fond d'une vallée. Mais nous v ·errons que la pierre portait des marques si singulières qu'il est invraisemblable de supposer l'igno-rance des indigènes si elle s'était trouvée dans leurs montagnes.

La pierre fut signalée par le major Frederik Burham, de l'armée britannique. Par la suite, M. Holder l'accompagna sur place dans le but de déchiffrer si possible les inscriptions. Il déclara y reconnaître des symboles mayas familiers. L'un de mes pseudo-principes intermédiaristes est que toute manière de démontrer quelque chose sert également à démontrer autre chose. Par la méthode de Holder, je pourrais démontrer que je suis Maya - à supposer que j'y tienne. L'un des caractères figurant sur la pierre est un cercle inscrit à l'intérieur d'un autre cercle:

M. Rolder a découvert le même caractère dans un manuscrit maya. Il y a deux six : le six figure dans

le même manuscrit. Il y a une double spirale, des points et des tirets. M. Holder choisit ce qui l'arrange et écarte le reste. A mon tour, je veux bien écarter le cercle inscrit et la double spirale. Il y a nombre de six dans le présent livre, bonne mesure de points, entre autres sur les « i », et suffisamment de tirets pour faire de moi un Maya authentique. Si le lecteur me soupçonne de faire gorge chaude d'une précieuse expertise archéologique, il fera bien de lire le texte de Holder : «J'ai soumis toutes mes photographies, déclare-t-il, au Field Museum, à l'Institut Smithsonien et à divers autres musées. A ma grande surprise, ils m'ont répondu que les inscriptions leur semblaient totalement inidentifiables. »

Un certain Charles C. Jones trouva, en Géorgie, deux croit d'argent précieusement ornées, mais peu conventionnelles, puisque chaque bras y était de même longueur (2). M. Jones, bon positiviste, découvrit que l'explorateur De Sota avait fait halte à l'endrqit «précis» où les croix furent découvertes. Mais l'esprit- de négativité qui anime tous les faits «précis» se manifestait dans une inscription, portée sur l'une des deux croix et dépourvue de toute signification. Espagnole ou terrestre: I Y N K I C I D U déchiffre M. Jones qui veut y voir un nom et pense sans doute aux anciens Incas du temps de la conquête. Mais, en examinant moi-même l'inscription, j'ai constaté que les lettres identifiées comme étant C et D sont gravées à l'envers, et la lettre dite K est à l'envers et sens dessus-dessous. Il est difficile de concevoir que les mines de cuivre immenses et complexes du lac Supérieur aient été l'œuvre des aborigènes d'Amérique. Malgré l'étendue exceptionnelle de ces excavations, on n'a jamais trouvé dans la région un seul signe d'habitation permanente : pas une hutte, pas un squelette, pas un seul ossement. De plus, les Indiens n'ont aucune tradition minière. (3) Je crois plutôt que nous avons eu des visiteurs, venus chercher de notre cuivre, par exemple. Il est d'autres reliques de leur passage.

En juillet 1871, M. Jacob Moffit, de Chillicothe, dans l'Illinois, envoya aux autorités scientifiques de son temps (4) la photographie d'une pièce de monnaie qu'il avait déterrée à une profondeur de trente-six mètres. Si l'on juge par les standards scientifiques conventionnels, une telle profondeur semble extraordinaire. Les paléontologistes, les géologues et les archéologues s'estiment raisonnables dans chacun de leurs débats sur l'antiquité d'une sépulture. Mais la mort n'est qu'un faux standard, un tremblement de terre peut reléguer à trente-six mètres de la surface une pièce contemporaine.

D'après un observateur, la pièce est d'épaisseur très uniforme et n'est pas le produit d'un marteau primitif: «Elle fleure l'atelier. » Mais à en croire le professeur Leslie, c'est une amulette astrologique. «Elle porte la marque de Pisces et Leo. » Avec un tant soit peu de bonne volonté, on peut trouver la marque de son arrière-grand-père, celle des Croisés ou des Mayas, sur tout ce qui sort de Chillicothe ou d'un marché aux puces. Tout ce qui ressemble à un chat ou à un poisson rouge rappelle le Lion ou les Poissons. J'ajouterai même que, par vertu de quelques distorsions ou suppressions, il n'y a rien qui ne puisse ressembler à un chat ou à un poisson rouge. Je crains ici de perdre un peu de ma patience. Etre damné par des Géants assoupis, d'intéressantes catins et d'estimables clowns, voilà qui ne blesse en rien ma petite vanité. Mais les archéologues représentent les bas-fonds du divin, une maternelle archaïque de l'intellect et il est enrageant de voir une cohorte de bébés poussiéreux nous imposer leur jugement.

Le professeur Leslie découvre alors, avec la même volonté d'arbitraire qui verrait dans le port de Brooklyn le résultat d'une farce de collégien, que «la pièce est le résultat d'une mystification, dont son propriétaire actuel est innocent. Il s'agit d'une fabrication relativement moderne, datant peut-être du xvi' siècle, probablement d'origine hispano ou franco-américaine». Bien entendu, le professeur Leslie néglige le fait qu'il n'y ait rien de français ou d'espagnol dans la fameuse pièce.

(3) *Âmer. Antiguarian, 25-258.*
(4) Proc. Âmene. *Phil.* Soc., 12-224.

La légende, précise-t-on, se situe «entre l'arabe et le phénicien, sans être ni l'un ni l'autre». Le professeur Winchell, qui l'a examinée (5) dit de ces motifs rudimentaires (formes d'un animal ou d'un guerrier ou d'un chat et d'un poisson rouge, selon les préférences) qu'ils n'ont été ni frappés, ni gravés mais plutôt « décapés comme par un acide ». Pareille méthode est inconnue dans la numismatique et sur toute la surface de la planète.

Si nous considérons que des inscriptions d'antique origine ont été trouvées aux Etats-Unis, qu'elles ne peuvent être attribuées à aucune race indigène à l'hémisphère occidental et qu'elles reproduisent une langue inconnue dans tout l'hémisphère oriental, il ne nous reste plus qu'à deve-

nir Non-Euclidien et à tenter de concevoir un troisième «hémisphère» ou encore de concevoir qu'il y a eu des relations entre l'hémisphère occidental et un autre monde.

Ces inscriptions me font penser malgré moi aux archives enfouies par sir John Franklin en plein cœur de l'Arctique, mais aussi aux tentatives des expéditions de secours pour communiquer avec lui. Les explorateurs perdus avaient dissimulé leurs livres de bord dans des cairns bien apparents. Les expéditions de secours avaient lâché dans de petits ballons bon nombre de messages. Nos données appartiennent à ce que l'on dissimule et à ce qu'on lâche.

Une Expédition Perdue, venant de Quelque Part. Des explorateurs immobilisés, incapables de réintégrer leur univers et tentant, avec une persévérance toute sentimentale, d'établir un semblant de communication. Et peut-être y réussissant.

En 1838, M. A.B. Tomlinson, propriétaire du grand tumulus de Grave Creek, en Virginie occidentale, fit creuser des excavations. En présence de témoins, il exhuma une petite pierre plate et ovale, un disque recouvert de caractères alphabétiques gravés. Le colonel Whittelsey, expert en la matière, déclara que la pierre était une fraude manifeste. Avebury surenchérit (6) : « Cette pierre a été le sujet de maintes discussions, mais on la considère à présent comme une pure supercherie. Elle est couverte de caractères hébreux, mais le faussaire a recopié l'alphabet moderne et non l'antique.» Quand nous renverserons nos places respectives, nous réserverons la plus basse position aux de pure pesanteur. Plusieurs philologues se prononcèrent en archéologues. ·

(5) *Sparks tram a Geologist's Hammer,* p. 170.
(6) Prehistoric Times, p. 271.

Car ce n'est pas la pierre de Grave Creek, qui comporte des caractères hébreux antiques ou modernes, mais une pierre de Newak, dans l'Ohio, célèbre pour l'erreur spectaculaire de son fabricant malheureux. Comme nous allons le voir, l'inscription de Grave Creek n'était pas en hébreu. Ce qui prouve que toutes choses sont présumées innocentes, mais supposées coupables - à moins d'être forcées à l'assimilation.

Le colonel Whittelsey rappelle que l'imposture du disque de Grave Creek a été établie par Wilson, Squires et Davis (7). Mais, lorsqu'il en vient au Congrès Archéologique de Nancy, en 1875, il souffre visiblement d'admettre que cette réunion, d'apparence importante, authentifia la pierre. Le propriétaire de l'objet, déclare-t-il, «imposa son point de vue» au congrès. Par la suite, Schoolcraft examina la pierre et se prononça en faveur de son authenticité.

Ce phénomène de balance est très classique: d'un côté trois ou quatre gras experts s'élèvent contre la pierre. De l'autre, quatre ou cinq experts dodus lui donnent leur confiance. Et ce que nous nommons logique ou bien raison n'est qu'une question faveur du disque et tentèrent de traduire l'inscription. J'ai, bien sûr, l'habitude de me concilier aussi souvent que possible, l'appui de différentes autorités, éminemment dodues, mais dans le cas présent, je ressens quelque appréhension à me trouver en compagnie tant obèse que nulle.

Traduction de M. Jombard : «Tes ordres sont lois. Tu brilles d'un élan impétueux et d'un chamois rapide. » (?). M. Maurice Schwab: «Le chef de l'Emigration ayant atteint ce lieu (ou cette île) a fixé pour toujours ces caractères. » M. Oppert : «Cigît un homme assassiné. Puisse Dieu, pour le venger, frapper son meurtrier, en coupant la main de son existence. »

C'est la première version que je préfère. Elle évoque je ne sais quel frotteur de cuivre affreusement pressé. La troisième, bien sûr, est la plus dramatique, mais toutes sont parfaites: elles sont l'illustration même de leur perturbation réciproque.

Dans son Tract 44, le colonel Whittelsey revient une dernière fois sur son sujet, en donnant la conclusion du major De Helward, au congrès de Luxembourg, en 1877 : « Si le professeur Read et moi-même sommes justifiés dans la conclusion que les signes ne sont ni puniques, ni phéniciens, ni canaans, ni hébreux, ni libyens, ni celtiques et n'appartiennent à aucun alphabet connu, nous aurons établi que son importance a été très exagérée. » Un enfant comprendrait (comme quiconque n'est pas définitivement sujet à un système) que l'importance du sujet réside, et non ailleurs, dans cette incertitude.

Dans une communication à la Société Ethnologique Américaine, le docteur John Evans relate qu'en 1859 fut exhumée par un laboureur, près de Pemberton, New Jersey, une hache (ou un levier) portant des inscriptions semblables à s'y méprendre à celles du disque de Grave Creek. Ces mêmes inscrip-

tions, avec un semblant de mauvaise foi, auraient pu ressembler aux traces, dans la neige, d'un noceur, à votre écriture ou à la mienne, ô combien illisible.

Tout progrès va de l'impossible au banal. La quasi-existence va du viol aux berceuses. Intrus audacieux et sinistres dans le domaine des théories, ruffians aux inventions peu honorables suscitent les alarmes de la Science, ses ruades à la rescousse de cette soumission qui lui est plus chère que la vie et d'Une fidélité toute pareille à celle de Mme Micawber. Bien après la controverse de Grave Creek, on trouva d'autres pierres sculptées et, cinquante ans plus tard, le révérend M. Gass explora une série de tumulus près de la ville de Davenport (8).

Il y trouva plusieurs tablettes de pierre, dont l'une, déchiffrable et où se lisaient les lettres T F T 0 W N S. La tablette, dirent les spécialistes, était probablement d'origine mormone, parce qu'à Mendon dans l'Illinois, on avait déterré un plateau de cuivre portant les mêmes caractères et que ce plateau avait été trouvé « près d'une maison ayant appartenu à un mormon ». Un météo rologue, soupçonnant que des cendres viennent d'un incendie. se renseignerait anprès d'un pompier. Il ne vint, semble-t-il, à l'esprit de personne de montrer les tablettes de Davenport à un mormon.

Sur une autre tablette il y avait deux F et deux huit. Sur une troisième, de trente centimètres sur vingt, il y avait des chiffres romains et arabes, trois huit et sept zéros. «A ces caractères familiers étaient mêlés des signes rappelant les alphabets hébreu et phénicien.» Il se peut que la découverte de l'Australie, entre tant d'autres, se révèle moins importante que l'exhumation et le déchiffrement de ces tahlettes. Mais entendez-vous jamais reparler d'elles hors des limites de ce livre? Quel expert s'est attaqué à leur traduction? A-t-on tenté seulement d'expliquer leur présence et leur antiquité, sur une terre où seuls, nous dit-on, habitaient des sauvages illettrés? Il est certains trésors qu'on n'exhume que pour les enterrer un peu plus loin.

Je ne digère pas cet appel aux mormons. Dans plusieurs siècles on retrouvera peut-être des objets lâchés en ballon par les expéditions arctiques et des messages dissimulés sous les rochers par sir John Franklin à l'agonie. Ne serait-il pas absurde de les attribuer aux Esquimaux?

Voici encore une âme perdue, récupérée à la morgue de *l'American Journal of Science:* un bloc de marbre tiré d'une carrière près de Philadelphie en novembre 1829, fut découpé en plaques (9). L'opération révéla, en plein roc, une empreinte creuse de quatre centimètres sur deux; une empreinte géométrique qui contenait deux lettres ressemblant à I U avec pour seule différence que les coins de l'u au lieu d'être arrondis étaient à angles droits. Le bloc de marbre se trouvait à vingt-quatre mètres de profondeur et l'inscription semblait de caractère antique. Pour quiconque n'est pas encore rassasié par la banalité de l'incroyable, il peut sembler étrange qu'une empreinte creusée dans le sable ait pu supporter le poids de plusieurs tonnes de sable solidifié, mais les fameuses empreintes de pied du Nicaragua ont été exhumées sous onze couches de roc solide. Cet élément n'est pas sujet à discussion, je le cite pour lui faire prendre l'air.

J'imagine que, sur l'Europe, de tels blocs de pierre recouverts d'inscriptions ont dû pleuvoir en grande quantité car on en a trouvé beaucoup dans les cavernes. Il semble inacceptable qu'ils aient été gravés par les peuplades indigènes et les hommes préhistoriques ont pu les recueillir. soit par curiosité. soit pour en orner leurs tanières. Certains de ces blocs avaient la taille et jusqu'à la forme du disque de Grave Creek: «Une pierre large et ovale, large de quelque cinq centimètres ». écrit Sol!as (10). Le premier disque fut découvert par M. Piette dans une caverne de l'Ariège, au Mas d'Azil. D'après Sohas, des caractères y étaient peints en noir et rouge, «mais sur plusienrs d'entre eux apparaissaient des signes plus complexes, simulant par endroits quelques capitales de l'alphabet romain ». Quelque part apparaissaient distinctement les lettres FEI. Les observations de Piette furent confirmées par M. Cartailhac et M. Roule y joignit des exemples supplémentaires. «Ils offrent ». écrit Sanas. «d'une des plus curieuses énigmes de toute la préhistoire. »

M. J.-H. Hooper, de Bradley Co., dans le Tennessee, ayant trouvé une pierre curieuse dans un bosquet de sa propriété a déterré une longue muraille couverte de symboles alphabétiques.

(9) Am. J. Science, 1-19-361.
(10) Ancient Hunters, p. 95.

« On peut énumérer huit cent soixante-douze caractères, dont certains figurent en double, et plusieurs imitations de formes animales ou de la lune. L'imitation accidentelle des alphabets d'Orient a été observée. » Détail sans doute encore plus significatif, ces lettres étaient recouvertes d'une cou-

che de ciment (11).

Et les sceaux chinois de l'Irlande. M. J. Huband Smith a lu à l'Académie Royale irlandaise la description de douze sceaux chinois découverts en Irlande. Ils se ressemblent tous : ce sont des cubes représentant un animal assis. «Les inscriptions appartiennent à une classe très antique de caractère chinois. » Et bien que le fait soit indiscutable, voici les trois détails qui ont fait de cette découverte, généralement négligée, un paria de la Science. Les archéologues reconnaissent qu'il n'y eut jamais dans le passé le plus lointain, la moindre relation entre Chine et Irlande. Aucun autre objet de la Chine antique n'a été découvert en Irlande. Enfin, les sceaux étaient considérablement éloignés les uns des autres.

Par la suite, on en trouva d'autres et seulement en Irlande.

En 1852, on en déterra une soixantaine. De toutes les découvertes archéologiques faites en Irlande « il n'en est pas de plus mystérieuse» (12). On en a trouvé trois à Tipperary, six à Cork, trois à Down, quatre àWaterford et le reste à raison d'un ou deux par comté. Un seul fut retrouvé dans le lit de la rivière Boyne près de Clonard Meath où quelques ouvriers ramassaient du gravier.

Dans ce cas précis, si vous n'adoptez pas instinctivement ma suggestion, vous ne trouverez aucune explication orthodoxe: il n'en existe pas. La dispersion stupéfiante des sceaux à travers champs et bois a découragé les savants et le docteur Frazer s'est contenté de déclarer (13): «Ils semblent tous avoir été éparpillés au travers du pays, par quelque étrange moyen sur lequel je ne peux offrir le moindre éclaircissement. »

(11) Trans. N. Y. Acad. of. Sciences, 11-27.
(12) Chambers' Journal, 16-364.
(13) Proceedings of the Royal Irish Academy, 10-171.

XII

DES RELATIONS DIPLOMATIQUES AVEC L'ESPACE
NOUS SOMMES DES COBAYES
LES GEANTS SUR LA TERRE
CROIX DE FEES ET SILEX PYGMEES
D'ELVERA ET DE MONSTRATOR
LA COLERE D'AZURIA
LES FORTS VITRIFIES

L'Astronomie.

Un veilleur de nuit surveille une demi-douzaine de lanternes rouges dans une rue barrée. Il y a des becs de gaz, des lampadaires et des fenêtres éclairées dans le quartier : on gratte des allumettes, on allume des feux, un incendie s'est déclaré, il y a des enseignes au néon et des phares d'automobile. Mais le veilleur de nuit s'en tient à son petit système. C'est ce qu'on appelle l'Ethique.

Quelques jeunes filles s'enferment avec leur cher vieux professeur dans une tour d'ivoire. Le viol et le divorce, l'alcoolisme et le meurtre, la drogue et la syphilis sont exclus.

L'austère et le précis, l'exact, le puritain le mathématique, l'unique le pur et le parfait : d'infinies négations. Une goutte de lait flottant sur de l'acide qui la ronge. Le positif inondé par le négatif.

La conscience du réel est la plus grande résistance possible aux tentatives qui sont faites soit de réaliser, soit de devenir réel, parce qu'elle se contente de ressentir ce qu'atteint la réalité. Je ne m'oppose pas à la Science, mais à l'attitude des Sciences lorsqu'elles s'imaginent avoir réalisé une fin. Je m'oppose à la croyance, non à l'acceptation, à l'insuffisance, maintes fois constatée, à la puérilité des dogmes et standards scientifiques. Si plusieurs personnes partent pour Chicago, et arrivent à Buffalo, si l'une d'elles se persuade tout à coup que Buffalo est Chicago, elle opposera une résistance au pro-grès des autres.

Ainsi l'astronomie et son petir système, apparemment exact. Mais nous aurons des données de

mondes ronds et de mondes en fuseau ou en forme de roue; de mondes semblables à de titaniques sécateurs ou reliés les uns aux autres par des coulées de filaments : des mondes solitaires et des mondes en horde ; des mondes immenses, des mondes minuscules, certains tissés dans la même matière que notre planète, d'autres s'élevant en super-constructions géométriques de fer et d'acier. Epaves et fragment de vastes édifices. Un jour ou l'autre, nous apprendrons qu'outre des cendres, du coke et du charbon des fragments d'acier sont tombés sur terre.

Mais qu'apprendrait un poisson des grandes profondeurs si une plaque d'acier, détachée d'une épave, lui heurtait le nez ? Nous sommes submergés dans un océan conventionnel de densité presque impénétrable. Parfois, je suis un sauvage, découvrant un objet sur le rivage de son île, parfois, je suis comme un poisson des profondeurs et le nez me fait mal.

Le plus grand des mystères: pourquoi ne se montrent-ils pas ouvertement à nous? Peut-être est-ce pour des raisons morales qu'ils se tiennent à l'écart, mais ne se trouvera-t-il pas parmi eux quelques dégénérés ? Ou, pour des raisons physiques : lorsque nous évaluons cette possibilité, nous croyons volontiers que l'approche de notre monde par un autre monde sera catastrophique. Mais pourtant, nous devons bien les intéresser à quelque degré que ce soit. Les microbes et les germes nous intéressent, certains même nous accaparent. Le danger de poursuite? Lorsqu'un de nos navires hésite à s'approcher d'une côte entourée de récifs, il met un canot à la mer.

Pourquoi des relations diplomatiques ne s'établiraient-elles pas entre les Etats-Unis et Cycloréa - c'est le nom, en astronomie avancée, d'un remarquable monde en forme de roue? Pourquoi ne nous enverrait-on pas quelques missionnaires pour nous convertir ouvertement, nous arracher à nos prohibitions barbares et à nos tabous, et préparer la voie à un marché avantageux en ultra-bibles et en super-whiskies?

J'entrevois une réponse simple et immédiatement acceptable: éduquerions-nous, civiliserions-nous, si nous le pouvions, des cochons, des oies et des vaches? Serions-nous avisés d'établir des relations diplomatiques avec la poule qui fonctionne pour nous, satisfaite de son sens absolu de l'achèvement?

Je crois que nous sommes des biens immobiliers, des accessoires, du bétail.

Je pense que nous appartenons à quelque chose. Qu'autrefois la Terre était une sorte de no *man's land* que d'autres mondes ont exploré, colonisé et se sont disputé entre eux.

A présent, quelque chose possède la Terre et en a éloigné tous les colons. Rien ne nous est apparu venant d'ailleurs, aussi ouvertement qu'un Christophe Colomb débarquant sur San Salvador ou Hudson remontant le fleuve qui porte son nom. Mais, quant aux visites subreptices rendues à la planète, tout récemment encore, quant aux voyageurs émissaires venus peut-être d'un autre monde et tenant beaucoup à nous éviter, nous en aurons des preuves convaincantes.

En entreprenant cette tâche, il me faudra négliger à mon tour certains aspects de la réalité. Je vois mal par exemple comment couvrir dans un seul livre tous les usages possibles de l'humanité pour un mode différent d'existence ou même justifier l'illusion flatteuse qui veut que nous soyons utiles à quelque chose. Des cochons, des oies et des vaches doivent tout d'abord découvrir qu'on les possède, puis se préoccuper de savoir pourquoi on les possède. Peut-être sommes-nous utilisables, peutêtre un arrangement s'est-il opéré entre plusieurs parties: quelque chose a sur nous droit légal par la force, après avoir payé pour l'obtenir, l'équivalent des verroteries que lui réclamait notre propriétaire précédent, plus primitif. Et cette transaction est connue depuis plusieurs siècles par certains d'entre nous, moutons de tête d'un culte ou d'un ordre secret, dont les membres, en esclaves de première classe, nous dirigent au gré des instructions reçues, et nous aiguillent vers notre mystérieuse fonction.

Autrefois, bien avant que la possession légale ait été établie, des habitants d'une foule d'Univers ont atterri sur terre, y ont sauté, volé, mis à la voile ou dérivé, poussés, tirés vers nos rivages, isolément ou bien par groupes, nous visitant à l'occasion ou périodiquement pour raisons de chasse, de troc ou de prospection, peut-être aussi pour remplir leurs harems. Ils ont chez nous planté leurs colonies, se sont perdus ou ont dû repartir. Peuples civilisés ou primitifs, êtres ou choses, formes blanches, noires ou jaunes.

J'ai toutes raisons de croire que les anciens Bretons de l'Angleterre étaient bleus.

Bien sûr, l'anthrologie conventionnelle veut qu'ils se soient seulement peints en bleu. Mais, dans mon anthropologie avancée, ils étaient vraiment bleus. Récemment est né en Angleterre un enfant de couleur bleue (1) : pur et simple atavisme.

J'accepte pour ma part les Géants et les Fées. La Science d'aujourd'hui est la superstition de demain, la Science de demain, la superstition d'aujourd'hui. On a trouvé en Ecosse une hache de

pierre de cinquante centimètres sur trente (2), dans un tumulus de l'Ohio une hache de cuivre longue de soixante centimètres et pesant trente-huit livres (3) ; une autre hache, découverte à Birchwood, dans le Wisconsin, a été exposée dans la collection de la Société Historique du Missouri. Elle était «plantée dans le sol» (4), comme laissée choir, mesurait soixante-dix centimètres sur quarante et pesait trois cents livres.

Ou encore des traces de pas dans le grès, nettes et précises, à Carson, dans le Nevada: longues de cinquante à soixante centimètres (5). Pour les assimiler à son Système, le professeur Marsch, un systématiste loyal et sans scrupules, a de suite ergoté: «La dimension de ces empreintes et particulièrement l'écart insolite entre la série de droite et la série de gauche prouvent contre toute supposition qu'elles n'appartiennent pas à un humain. »

Donnez-vous la peine de regarder les photos de ces empreintes, reproduites dans le *Journal:* ou bien vous serez d'accord avec le professeur Marsch, ou bien vous estimerez que sa dénégation indique un intellect aussi profondément bridé par le Système que les facultés minimes d'un moine médiéval. Le raisonnement de ce fantôme représentatif, de cette apparence spectrale qui juge et condamne, est le suivant: il n'y a jamais eu de géants sur terre, parce que ces empreintes géantes sont plus géantes que les empreintes de non-géants.

Je vois très bien, pour moi, ces êtres gigantesques comme des visiteurs occasionnels de la planète. Stonehenge, par exemple. Mais il se peut qu'avec le temps nous finissions un jour par admettre qu'il existe nombre de traces de leur résidence terrestre. Des ossements ou des absences d'ossements. Quelle que soit ma nature, optimiste et crédule, chaque fois que je visite le Musée Américain d'Histoire Naturelle, mon cynisme reprend le dessus, dans la section «Fossiles».

(1) *AnnalB of PhiloBOphy, 14-51.*
(2) *Proc. Soc. of Ant. of Scotland, 1-19-184 . .*
(3) *Am. Alltiquarian, 1860.*
(4) *Am. Anthropologist,* n. *B., 8-229.*
(5) *American Journal of Science, 3-26-139.*

Ossements gigantesques, reconstruits de manière à faire des dinosaures «vraisemblables ». A l'étage au-dessous, il y a une reconstitution du dodo. C'est une vraie fiction, présentée comme telle. Mais édifiée avec un tel amour, une telle ardeur de convaincre...

Il y a aussi le cas de «Croix de Fées ».

Entre le point de rencontre de la crête Bleue et des monts Alleghanys, au nord du comté de Patrick, en Virginie, on a trouvé de toutes petites croix (6). Une race d'êtres minuscules qui crucifiaient les blattes. Des êtres raffinés, ayant la cruauté de tous les raffinés. C'étaient des hommes en miniature: ils crucifiaient. Les Croix de Fées pèsent de quatorze à vingt-huit grammes, mais certaines d'entre elles sont aussi petites que des têtes d'épingle (7). Elles sont réparties sur deux Etats, mais toutes celles qu'on a trouvées en Virginie sont localisées strictement sur le mont du Taureau (Bull Mountain). On pense irrésistiblement aux sceaux chinois d'Irlande. Les unes sont des croix romaines, d'autres des croix de Saint-André, certaines des croix de Malte. Cette fois on nous épargne le contact des anthropologistes. Nous aurons affaire aux biologistes, mais le soulagement de nos sensibilités plus fines et plus réelles n'en sera que minime. Ils ont expliqué les Croix de Fées en faisant appel au tropisme scientifique habituel: les croix, d'après eux, n'étaient que des cristaux, bien que cette thèse ne rende pas compte de la distribution localisée des croix, lacune qu'ils reconnaissent au passage.

Mais la diversité de forme de ces croix? Certes, il peut y avoir un minéral possédant une gamme de formes géométriques, fussent-elles réduites au thème de la croix: les flocons de neige n'ont-ils pas une infinité de formes réduites à l'hexagone? Hélas ! les géologues, tout comme les astronomes, les chimistes, et autres poissons des grandes profondeurs ont négligé la donnée essentielle: les Croix de Fées ne sont pas toutes faites de la même matière. C'est toujours le psychotropisme, l'éternel procédé d'assimilation. Les cristaux sont des formes géométriques, ils sont inclus dans le système, donc les Croix de Fées sont des cristaux. Mais que différents minéraux puissent dans différentes régions composer différentes formes de cristaux, voilà qui constitue une sérieuse résistance.

(6) *Harper's Weeklv, 50-715.*
(7) *Scientific AmeFlcan, 79-395.*

Mais j'en viens à présent à de minuscules «maudits » pour le salut desquels des missionnaires scientifiques se sont presque damnés.

Les « Silex Pygmées ».

Ils sont indéniables, répandus et célèbres. Ce sont de tout petits outils préhistoriques d'une longueur de deux ou trois millimètres. On en a trouvé en Angleterre, aux Indes, en France et en Afrique du Sud, on ne les discute pas, on ne les néglige pas, ils ont même donné naissance à une abondante littérature. Pourtant, ils appartiennent à l'élite des damnés. On a tenté de les rationaliser, de les assimiler en les identifiant à des jouets d'enfants préhistoriques, ce qui me semble raisonnable. J'appelle raisonnable tout ce qui ne possède pas encore de contraire également raisonnable. J'ajouterai que rien n'est finalement raisonnable, bien que certains phénomènes s'approchent plus que d'autres de la raison. Ceci posé, il est une approximation plus grande que cette notion de jouets: partout où l'on trouve des silex pygmées, tous les silex sont des pygmées. Du moins aux Indes où des couches de terrains séparent les plus gros silex des silex nains (Wilson).

Et voici le détail qui, pour l'instant, me conduit à penser que ces silex ont été fabriqués par des humains gros comme des pickles. Le professeur Wilson a remarqué que non seulement les silex étaient minuscules, mais encore que leurs éclats étaient « minimes» (8). «Si fines sont les hachures que pour étudier le travail de taille, une loupe est nécessaire » dit encore R.A. Galty (9). Belle lutte pour l'expression, chez un homme du XIX' d'une idée qui n'appartenait pas à son siècle. Ceci semble conclure, soit en faveur d'êtres minuscules, gros comme des cornichons, ou des concombres et tailleurs de silex, soit en faveur de sauvages très ordinaires qui les auraient taillés avec une loupe.

L'idée que je m'apprête à développer, dirai-je à perpétrer, est très intensément maudite. C'est une âme perdue, je l'admets, ou plutôt je m'en vante. Mais elle s'intègre à la méthode scientifique de l'assimilation, si nous pensons aux hommes d'Elvera...

Mais à propos, j'oubliais de vous dire le nom du monde des Géants, c'est Monstrator, un univers en forme de fuseau, long de deux cent mille kilomètres sur son axe majeur. Nous en reparlerons. Mon inspiration donc est justifiée si nous pensons que les habitants d'Elvéra sont seulement venus nous rendre visite. Venus en hordes denses comme un nuage de sauterelles, en excursions de chasse, de chasse aux souris sans doute, ou aux abeilles, plades païennes horrifiés par quiconque se gorgeait de plus d'un seul haricot à la fois, craignant pour l'âme de quiconque avalerait plus d'une goutte de rosée à la fois.

(8) Rept. Nat. Mus., 1892, 455.
(9) Sc. Gossip, 1898, 86.

Des hordes de missionnaires minuscules, déterminés par leur infinie petitesse à faire triompher leurs droits.

De si infimes créatures à peine débarquées de leur petit monde, passeraient brusquement du minime à l'énorme. Avalées d'une seule bouchée par quelque animal terrestre, digérées par douzaines comme sans y penser, elles tomberaient dans un ruisseau qui les emporterait de son torren.t tumultueux. « Les rapports géologiques sont incomplets », dirait Darwin. Leurs silex survivraient, mais leurs corps fragiles disparaîtraient. Un petit coup de vent et un Elvéréen serait balayé à des centaines de mètres, sans que ses compagnons puissent récupérer son petit cadavre. Ils pleureraient le disparu; ils prendraient le deuil et ils se verraient acculés aux funérailles inévitables.

J'adopte ici une explication empruntée à l'anthropologie, celle de l'inhumation en effigie.

Au début de juillet 1836, de jeunes garçons cherchaient des terriers de lapins dans une chaine de rochers proche d'Edinbourg et connue sous le nom de Siège d'Arthur (10). Au flanc d'une falaise, ils trouvèrent quelques feuilles d'ardoise qu'ils arrachèrent, découvrirent une petite caverne et dix-sept cercueils en miniature, longs de cinq à six centimètres. Dans ces cercueils, il y avait de minuscules silhouettes de bois, taillées fort différemment en style et en matière. La chose la plus extravagante c'est que les cercueils avaient été déposés l'un après l'autre dans la petite caverne, à plusieurs années d'intervalle. Une première rangée de huit cercueils était complètement pourrie, les enveloppes croulant de moisissure. Sur une seconde rangée, également de huit cercueils, les effets du temps étaient moins visibles. Enfin, la dernière rangée, inachevée, comptait un seul cercueil d'apparence récente. On pourra lire ailleurs (11) un récit détaillé de cette découverte, illustrée par la reproduction

de trois cercueils et de trois silhouettes.

J'imagine Elvéra, ses forêts duveteuses et ses coquillages microscopiques. Les Elvéréens sont peut-être des primitifs, mais ils prennent des bains, utilisant des éponges grosses comme une tête d'épingle.

Des catastrophes ont bien pu survenir, des fragments d'Elvéra tomber sur terre.

(10) London Times, 20 juillet 1836.
(11) Proceeding. of the Society of Antiquarians of Scotland, 3-12-460.

Francis Bingham, décrivant les coraux, les éponges, les coquilles et les crinoïdes trouvés par le docteur Hahn dans des météorites déclare que leur «particularité la plus notable réside dans leur extrême petitesse ». Les coraux, par exemple, sont réduits au vingtième des coraux terrestres. «Ils représentent », écrit Binghma, «un véritable monde animal pygmée».

Je suppose que les habitants d'Elvéra et de Monstrator étaient des primitifs, au temps de leurs visites sur la terre, bien qu'en réalité dans uue quasi-existence, tout ce que nous autres semi-fantômes appelons évidence de quelque chose puisse aussi bien être l'évidence de tout autre chose. Les logiciens, les détectives, les jurés, les femmes jalouses et les membres de la Société Royale Astronomique reconnaissent cette indétermination, mais gardent l'illusion que la méthode de concordance constitue une évidence réelle et finale. Elle suffit peut-être dans le cas d'une « existence» semi-réelle, mais qui n'en a pas moins concouru dans son temps aux procès des sorcières et aux histoires de fantômes. Non que je sois assez retardataire pour nier les fantômes et les sorcières, mais je pense qu'il n'y a jamais eu de sorcières ni de fantômes conformes à la tradition populaire. Tout leur légendaire a été soutenu par d'étonnantes fabrications de détails.

Si donc un géant laisse dans le sol l'empreinte de ses pieds nus, cela ne signifie pas qu'il est un primitif. Il peut être un colosse de culture, plongé en pleine cure de Kneipp. Et si Stonehenge est une construction vaste, mais de géométrie fort imprécise, cette disparité peut signifier n'importe quoi - des nains ambitieux, des géants à l'état d'homme des cavernes, ou des architectes post-impressionnistes d'une civilisation trop avancée.

S'il y a d'autres mondes, ce sont des mondes tutélaires, et Kepler, par exemple, n'a pas pu se tromper complètement. Sa vision d'un ange affecté à la poussée et à la direction de chaque planète, peut n'être pas très acceptable, mais abstraitement parlant, elle implique la notion d'une relation tutélaire. Le fait seul *d'être* implique la tutelle.

Une vache broute, un tigre guette, un porc fouille le sol de son groin, des planètes tentent la capture d'une comète comme les chiffonniers et les chrétiens, un chat se précipite la tête la première dans une poubelle ; les nations se disputent un territoire, les Sciences organisent leurs données, les magnats ordonnent leurs trusts, une chorus-girl court après son souper de minuit - et tous sont arrêtés par l'inassimilable. La chorus-girl et son homard bouilli. Si elle ne mange pas chair et carapace, elle représente l'échec universel devant la positivité. Si elle mange l'une et l'autre, elle le représente aussi, car son estomac en révolte la confrontera avec le Négatif Absolu. Il en va ainsi de la Science avec toutes mes données, si dures de coquille.

Si d'autres mondes ont eu des relations avec la terre, c'étaient des tentatives de positivation. Ils voulaient par des colonies étendre leurs frontières, convertir ou assimiler les indigènes de la planète. Nous sommes les colonies de ces mondes-parents. C'est de Super-Romanimus que sont issus les tout premiers Romains. L'histoire est bien aussi valable que celle de Romulus et de Remus. Et Azuria consentit sa tutelle aux anciens Britanniques. Azuria d'où venaient les hommes bleus, dont les descendants se sont dilués comme des sachets d'indigo sur un évier de buanderie, tous robinets ouverts. Mondes autrefois tutélaires, jusqu'au sursaut des estomacs, jusqu'à la réjection par toutes les sociétés de certaines unités, jusqu'à la réaction devant l'inassimilable. -

D'où la colère d'Azuria, parce que les peuplades terrestre ne voulaient pas assimiler leurs colons d'Angleterre, ne voulaient pas devenir bleus pour lui faire plaisir. L'histoire est un département de l'illusion humaine qui me passionne. Dans les fonds vitrifiés de certaines régions de l'Europe, il y a des données qu'ont négligé les Hume et les Gibbons.

Ces forts vitrifiés entourent l'Angleterre, mais ne s'y trompent pas : on les trouve en Ecosse, en Irlande, en Bretagne et en Bohême. Car un jour Azuria, de ses ouragans électriques, a voulu balayer sur terre tous les peuples qui lui résistaient.

La masse bleue d'Azuria apparut en plein ciel; les nuages verdirent, le soleil perdit toute forme et s'empourpra des vibrations de sa colère. Les peuples blancs, jaunes et brunâtres d'Ecosse, d'Irlande, de Bretagne et de Bohême s'enfuirent au sommet des collines et bâtirent des forts. Dans l'existence réelle, les collines accessibles à un ennemi aérien seraient le dernier choix des fugitifs. Mais dans la quasi-existence, un homme habitué, dans le cas de danger, à courir au sommet d'une colline. y courra derechef, même si le danger en est plus proche. Est très banal, en quasi-existence, le fait de vouloir fuir en se rapprochant de son poursuivant.

Et l'électricité se déversa sur tous leurs forts, dont les pierres vitrifiées ou fondues existent à ce jour. Dans leur terreur médiévale de l'excommunication, les archéologues ont tenté d'expliquer les forts vitrifiés en termes d'expérience terrestre: ils ont supposé que les peuples préhistoriques avaient construit de très vastes brasiers, souvent très éloignés de leur réserve en bois, pour fondre extérieurement et cimenter les pierres de leurs constructions. Toujours la négativité: à l'intérieur d'elle-même, une Science ne peut jamais être homogène, unifiée ou harmonieuse.

Mais, si nous examinons un tant soit peu le sujet avant de le commenter, ce qui est une façon d'être plus réel que nos opposants, nous trouverons que les pierres de ces forts sont vitrifiées sans référence à leur cimentage, qu'ils sont cimentés par bandes irrégulières, comme si des rafales les avaient frappés ou avaient joué contre leurs parois. Pense-t-on à la foudre? Les pierres des vieux forts surélevés d'Ecosse, d'Irlande, de Bretagne ou de Bohême sont bien fondues par bandes, mais la foudre choisit des masses isolées et bien apparentes. Certains forts vitrifiés ne sont pas situés sur des hauteurs, passent même inaperçus, pourtant, leurs murs sont vitrifiés par bandes.

Quelque chose a produit sur les forts d'Ecosse, d'Irlande, de Bretagne et de Bohême, un effet semblable à celui de la foudre. Dans le restant du monde, les restes de hauts forts ne sont pas vitrifiés. Car il n'y a qu'un seul crime, au sens local, c'est de ne pas bleuir lorsque les dieux sont bleus, et un seul crime au sens universel, c'est de ne pas verdir les dieux, si l'on est vert.

XIII

LES POLTERGEISTS DE LA STRATOSPHERE
DES GRELONS MONSTRUEUX
ELEMENTS D'UNE SUPER-GEOGRAPHIE
LES BANQUISES AERIENNES

L'un des plus extraordinaires phénomènes, ou prétendus phénomènes de la recherche psychique, ou de la prétendue recherche psychique (puisque dans la quasi-existence, il n'y a pas de véritable recherche mais de simples approximations de recherche, contiguës de la bienséance et des préjugés), est le *Jet de pierres*.

On l'attribue aux poltergeists, aux esprits pernicieux.

Les poltergeists ne s'assimilent pas à mon quasi-système actuel, lequel tente d'organiser toutes les données refoulées des phénomènes de forces extra-telluriques, exprimés en termes physiques. Je les considère donc comme malfaisants, illusoires, discordants ou absurdes, épithètes que j'attribue à différents aspects de l'inassimilable. Mais je ne les nie pas, parce que je soupçonne qu'un jour, lorsque nous serons plus éclairés, lorsque nous aurons augmenté le champ de nos crédulités ou acquis ce surcroît d'ignorance que l'on appelle connaissance, ils pourront devenir assimilables. Les poltergeists seront aussi vraisemblables que les arbres, ils s'assimileront à une force dominante, à un système ou à un corps majeur de pensée, c'est-à-dire bien sûr à l'hypnose et à l'illusion, mais ils développeront, je pense, une approximation toujours plus grande de la réalité. Pour le moment, ils me paraissent absurdes ou malfaisants. proportionnellement à leur inassimilabiIité actuelle, tempérée néanmoins par le facteur de leur assimilabilité possible dans l'avenir.

Je mentionne les poltergeists, parce que certaines de mes données, ou de mes prétendues données, coïncident avec les leurs. On a jeté des pierres ou des pierres sont tombées d'une source invisible et indétectable, sur un espace restreint.

«L'après-midi du 27 avril 1872, de quatre heures à sept heures et demie, les maisons du 56 et du 58 Reverdy Road, à Bermondsey, ont été bombardées de pierres et autres projectiles d'origine inconnue. Deux enfants ont été blessés, toutes les fenêtres brisées, et plusieurs éléments de mobilier complètement détruits. Bien qu'une assez forte concentration de policemen ait été rassemblée dans le quartier, personne ne put déterminer de quelle direction les pierres avaient été lancées.» (1). La

mention «autres projectiles» est raisonnablement mystifiante. Si elle implique la chute de boîtes de conserves et de vieilles chaussures, et si la provenance reste mystérieuse parce que personne n'a songé à lever les yeux au ciel, notre provincialisme s'en trouvera fort diminué. Dans la demeure de M. Charton, à Sutton Courthouse, Sutton Lane, dans le Chiswick, des fenêtres ont été fracassées par « quelque agent mystérieux ». On ne parvint jamais à retrouver le coupable. Le bâtiment était isolé de tout voisinage et entouré de murs élevés. La police fut appelée, deux constables et plusieurs locataires montèrent la garde, sans empêcher que les vitres continuent à se briser «à la fois sur le devant et l'arrière de la maison » (2).

Des îles flottantes stationnent souvent dans la Supermer des Sargasses et des perturbations atmosphériques les affectent parfois, provoquant la chute de différents objets sur certaines zones terrestres. Je tiens que des cailloux sont tombés des plages qui jalonnent les îles flottantes de la Supermer des Sargasses.

A Wolverhampton, en Angleterre, au mois de juin 1860, après un orage violent, il est tombé tant de petits cailloux qu'il a fallu les déblayer à la pelle (3). Des cailloux, comme «polis par le contact de l'eau» tombèrent à Palestine, dans le Texas. le 6 juillet 1888 : ils appartenaient «à une formation inusitée dans ces parages» (4). Des billes rondes et lisses à Kandahar en 1834 (5), et « un grand nombre de pierres de formes et d'aspect inconnus dans pareilles régions », à Hillsboro, dans l'Illinois, le 18 mai 1883, au cours d'une tornade (6).

(1) *London Times,* 27 avril 1872.
(2) London Times, 1er septembre 1841.
(3) La Science pour tous, 5-2-84.
(4) W. M. PERRY, *Monthly Weather Relliew,* juillet 1888.
(5) Am. J. Sei., 1-2-1-1.

Cailloux des plages aériennes et cailloux terrestres, produits des tourbillons, se confondent à ce stade, au point qu'il semble nécessaire de s'écarter du point de jonction: il est tombé des cailloux que nul tourbillon connu ne pouvait expliquer, d'autres enclos dans des grêlons si volumineux qu'il paraît incroyable qu'il s'en soit formé de pareils dans l'atmosphère terrestre, d'autres enfin qui s'abattirent à de longs intervalles, au même endroit. En septembre 1898, un journal new yorkais annonçait qu'un arbre avait été frappé par un éclair ou une apparence lumineuse à la Jamaïque. Près de l'arbre, on trouva de petits cailloux, dont l'impertinence vis-à-vis de l'orthodoxie veut qu'ils aient été lisses et «polis comme par de l'eau », non des fragments angulaires comme il s'en détache des météorites (7). Un géologue du gouvernement confirme néanmoins que ce genre de cailloux abondait à la Jamaïque. Le professeur Fassig relate une chute de grêle dans le Maryland, le 22 juin 1915 : des grêlons gros comme une balle de base-baIl «n'étaient pas rares ». Il ajoute encore le témoignage d'un habitant d'Anna polis, qui avait trouvé de petits cailloux à l'intérieur de gros grêlons: «Le témoin a offert de produire les cailloux, mais ne s'est plus manifesté». Quand un témoin « produit des cailloux, il devient aussi convaincant que quiconque ayant vu tomber du ciel des sandwiches au jambon « produirait» des sandwiches au jambon. Cette réticence admise, rappelons qu'un observateur de la météo dénombra de vingt à vingt-six couches alternées de glace pure et de glace laiteuse dans un de ces grêlons. En termes orthodoxes, je tiens qu'un grêlon de taille respective tombe des nuages à une vitesse suffisante pour que le frottement de l'air l'autorise, tout au plus, à une couche de glace. Pour qu'il en présente une vingtaine, il faudrait qu'au lieu de tomber il roule tout à loisir en quelque endroit, pendant un certain temps.

Une donnée familière sous deux aspects: de petits objets de métal symétriques tombèrent à Orembourg, en septembre (824 (8) ; une seconde chute, toute semblable, se produisit à Drembourg, en Russie, le 25 janvier 1825 (9).

Je pense, à présent, au disque de Tarbes, mais lorsque j'examinai cette donnée pour la première fois, je fus seulement frappé par la récurrence du phénomène, car les objets d'Orembourg étaient identifiés à des cristaux de pyrite ou à du sulfate de fer.

(6) Monthly Weather Review. mai 1883.
(7) Monthly Weather Review, aotH 1898.
(8) Phil. Nay., 4-8-463.
(9) Quar. Jour. Royal Inst., 1828, 1-447.

Je n'avais aucune notion d'objets métalliques façonnés autrement que par cristallisation, lorsqu'en lisant les œuvres d'Arago, je tombai sur son analyse (10). Il dénombrait dans ces objets 70 % d'oxyde de fer rouge et 5 % de soufre avec pertes par ignition. Il me semble acceptable que du fer contenant moins de 5 % de soufre ne soit pas de la pyrite, et que les petits objets de fer rouillés tombés à quatre mois d'intervalle au même endroit aient pu être fabriqués par quelque autre moyen.

Et je vois, somme toute, s'ouvrir devant moi des perspectives d'hérésie que je dois, entre tous, ignorer. J'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour les dogmatistes et les exclusionnistes, j'ai affirmé dès le départ que le simple fait d'être consistait à exclure arbitrairement et dogmatiquement. Seulement, les exclusionnistes qui étaient bénéfiques au xix’ siècle deviennent nuisibles au xx". Nous nous confondons perpétuellement avec l'infinité : mais pour que ce livre prenne forme, pour que mes données réalisent une approximation d'organisation, ou d'intelligibilité, je devrai constamment préve-nir toute tendance à l'infinité : j'établirai mes propres contours et rendrai vague la différence entre ce que j'exclurai et ce que j'inclurai.

Et le nœud de la question, au-delà duquel je ne dériverai point est le suivant: j'accepte provisoirement qu'il y ait une région dite Supermer des Sargasses. Mais fait-elle partie intégrante de la Terre, et tourne-t-elle avec ou au-dessus d'elle? Surplombe-t-elle la Terre, sans tourner avec ni au-dessus d'elle? La Terre elle-même peut-elle n'être ni ronde, ni même arrondie, mais continue de tout le restant du système, en sorte qu'on pourrait, en brisant avec toutes les traditions des géographes. marcher sans s'arrêter jusqu'à la planète Mars et la trouver continue de la planète Jupiter?

Sans doute pareilles questions sembleront-elles un jour parfaitement absurdes et la réalité tout évidente... Car il m'est difficile de concevoir comment de petits objets métalliques sont restés suspendus pendant quatre mois au-dessus d'un petit village de Russie, s'ils tournaient sans attache aucune autour d'une Terre tournante. Peut-être a-t-on visé ledit village en se réservant, à l'échec, de mieux viser la fois suivante.

Mais ces spéculations me semblent bien nuisibles relativement aux premières années d'un xx' siècle. En cet instant précis. j'accepte que la Terre soit, non pas ronde car c'est bien suranné, mais peut-être arrondie. Ou tout au moins qu'elle possède une forme individuelle, tourne sur son axe et décrive une orbite autour du soleil. Mais aussi qu'au-dessus de la Terre il y ait des régions de suspension qui tournent avec elle, et dont des objets tombent à plusieurs reprises au même endroit.

Un observateur du Service Signalétique de Bismarck, dans le Dakota, relate qu'à neuf heures du soir, le 22 mai 1884, des bruits secs ont crépité au travers de la ville, causés par une chute de pierres de silex cognant aux vitres. Quinze heures plus tard, une autre chute, toute semblable, se produisait dans la ville de Bismarck (11). Aucune chute de pierres ne s'était produite par ailleurs. Phénomène ultra-damné. Tous les rédacteurs de publications scientifiques lisent le *Monthly Weather Review* et le démarquent. Et le bruit des pierres de Bismarck cinglant toutes les vitres était peut-être dicté en un langage que les aviateurs interpréteront un jour: mais ce fut un bruit entouré de silence, car nulle autre publication, à ma connaissance. ne l'a plus mentionné depuis.

La taille des grêlons inquiète beaucoup les météorologues, mais pas les auteurs de manuels. Je ne connais pas de plus sereine occupation que de rédiger un manuel, bien que toute collaboration au journal de l'Armée du Salut puisse sans doute rivaliser en matière de calme plat. Dans la tranquillité assoupissante des manuels, on peut lire facilement, sans être handicapé par une vive intelligence, comment la glace se forme autour des particules de poussières, et comment les grêlons grossissent par accroissement. Mais plongez une bille dans l'eau glacée, replongez-la et plongez-la encore. Si vous êtes plongeur impénitent vous obtiendrez en temps voulu une balle de base-baIl... mais dans l'intervalle quelque chose aurait le temps de tomber de la lune. Considérez aussi l'abondance des couches. Les grêlons du Maryland étaient exceptionnels, et pourtant on a parfois compté jusqu'à douze couches. Ferrel cite un cas où l'on en trouva treize. Ce qui poussa le professeur Schwedoff à soutenir que certains grêlons n'étaient pas, ne pouvaient pas être engendrés dans l'atmosphère terrestre, et qu'ils devaient venir d'ailleurs. Or, rien, dans une existence relative, ne peut être attractif ou répulsif en soi: tout effet est fonction de ses associations ou de ses implications. Plusieurs de nos données ont été empruntées à des sources scientifiques très conservatrices: elles ne furent excommuniées qu'au moment où leur discordance ou leur incompatibilité avec le Système devinrent évidentes.

La communication du professeur Schwedoff fut portée à la connaissance de l'Association Britannique (12). Son implication était inacceptable pour les petits exclusionnistes douillets et étroits

de 1882 : qu'il puisse y avoir de l'eau, des océans, des lacs, des étangs et des fleuves, loin et pourtant tout près de l'atmosphère et de la gravitation terrestre, voilà qui était pénible. Le petit système confortable de 1882 serait dépossédé de sa préméditation. Il y aurait une nouvelle science à apprendre, la Science de la Super-Géographie. Et la Science est une tortue qui voit toutes choses encloses au plus profond de sa carapace. Aussi, pour les membres de l'Association Britannique, les idées de Schwedoff ressemblaient-elles à autant de claques sur le dos d'une tortue niant toute possibilité de voisinage: son hérésie dut sembler à certains une offrande de viande crue, et saignante à des agneaux nourris de lait. Certains bêlèrent comme des agneaux, les autres hochèrent la tête comme des tortues. Autrefois on crucifiait, à présent on ridiculise: dans la perte de vigueur qui caractérise tout progrès, le clou s'est éthéré en un éclat de rire. Sir William Thomson ridiculisa l'hérésie: tout corps se déplaçant en dehors de notre atmosphère terrestre serait doté d'une vitesse planétaire; un grêlon tombant au travers de notre atmosphère à une vitesse planétaire accomplirait treize mille fois plus de travail qu'en soulevant son poids en eau d'un degré centigrade: il ne tomberait donc pas sous forme de grêlon, mais il fondrait, mieux encore, il se volatiliserait.

Ces hochements de tête et ces bêlements du pédantisme doivent être considérés relativement à 1882, avec autant de respect que nous en témoignons aux poupées de chiffon qui occupent et font taire les bébés. Mais c'est à la survivance des poupées de papier dans la maturité que j'objecte. Ces pieux et ces naïfs croyaient que treize mille fois quelque chose puisse avoir dans la quasi-existence une résultante exacte et calculable, alors qu'il n'y a rien dans la quasi-existence qui puisse, sauf par illusion ou commodité, être pris pour une unité.

Des haricots, des aiguilles, des punaises et un aimant. Aiguilles et punaises adhèrent à un aimant, se systématisent par rapport à lui, mais si des haricots sont attirés, ils deviennent irrécupérables pour le Système et s'en éloignent. Un membre de l'Armée du Salut peut entendre parler sans cesse des données qui seraient mémorables pour un évolutionniste et ne pas en être influencé : il les oubliera au fur et à mesure. Il est incroyable que sir William Thomson n'ait jamais entendu parler des météorites froids et de chute lente, dont les données ont dû lui être parfaitement accessibles en 1882, puisqu'elles datent de 1860; météorites «tièdes comme du lait» admis par Farrington et par Merrill, un météorite glacé que ne nie point l'orthodoxie actuelle. Sans doute sir William n'eut-il pas de mémoire pour semblables incompatibilités.

C'est ici qu'on retrouve M. Symons. M. Symons a probablement profité à la Science de la météorologie plus qu'aucun de ses contemporains: c'est-à-dire qu'il a fait davantage que ses contemporains pour faire piétiner la météorologie. M. Symons trouva «des plus comiques» les idées du professeur Schwedoff (13). Je trouve pour ma part encore plus amusant qu'il puisse se trouver au-dessus de la surface terrestre une région qui fera naître une Science nouvelle, la Super-Géographie, grâce à laquelle je m'immortaliserai dans la rancune des écoliers de l'avenir.

Billes et fragments de météorites, objets de Mars, d'Azuria et de Jupiter, messages retardés, boulets de canons, briques et clous, coke et charbon de bois, vieilles cargaisons nauséabondes, objets qui se couvrent de glace dans une région et se putréfient en une autre. Il y a, dans la Super-Géographie, tous les climats de la Géographie. Il faudra que j'accepte l'existence de champs de glace, aussi vastes que ceux de l'Arctique, flottant à la dérive dans notre ciel terrestre, de volumes d'eau bondés de poissons et grenouilles, d'étendues agraires couvertes de chenilles.

Les aviateurs de l'avenir monteront de plus en plus haut, puis descendront de leurs appareils pour dégourdir leurs jambes. La pêche est bonne en ces régions, ils sortiront leur ligne et leurs amorces; ils trouveront des messages de l'autre monde et, dans les trois semaines, il y aura un racket de messages apocryphes. Un jour, je rédigerai un message touristique de la Supermer des Sargasses, à l'usage des aviateurs.

Des poissons-chats de trente centimètres de long sont tombés à Norfolk, en Virginie, avec de la grêle (14). Des débris végétaux, non seulement nucléaires, mais gelés en surface de gros grêlons, à Toulouse, en France, le 28 juillet 1874 (5).

(13) Nature, 41, 135.
(14) Cosmos, 13-120.

La description d'un orage à Pontiac au Canada, le 11 juillet. mentionne de gros grêlons de six centimètres de diamètre, «au centre de l'un d'eux, on trouve une petite grenouille verte » (16). A

Dubuque, dans l'Iowa, le 16 juin 1882, on retrouva deux grenouilles dans de gros morceaux de glace tombés du ciel (17) dont certaines particularités bizarres indiquent qu'elles avaient dû stationner ou flotter longuement en quelque endroit: mais je me réserve d'y revenir un peu plus loin. Le 30 juin 1841, des poissons, dont l'un mesurait trente centimètres, tombaient à Boston et, huit jours plus tard, on enregistrait une chute de glace et de poissons à Derby (18). Il est beaucoup parlé du phénomène de Derby : les poissons y étaient en nombre considérable, longs de six centimètres (19), l'un d'eux pesait quatrevingt-cinq grammes (20). On identifia les poissons à des épinoches (21) parmi lesquels on retrouva des fragments de glace *à moitié fondue,* et des petites grenouilles dont certaines étaient encore vivantes. A ce stade, j'écarte la notion de grêlons. L'effet de stratification me paraît significatif, mais je pense plus volontiers à des chutes de glace céleste, venant peut-être de la Supermer des Sargasses.

Jugez plutôt: des blocs de glace de trente centimètres de circonférence à Derbyshire, en Angleterre, le 12 mai 1811 (22), une masse euboïdale de 18 centimètres de diamètre à Birmingham six jours plus tard (23), d'autres à Bungalore, aux Indes. le 22 mai 1851, avaient la taille d'une citrouille (24), des masses de glace pesant une livre et demie chacune dans le New Hampshire, le 13 août 1851 (25), d'autres aussi volumineuses qu'une tête d'homme, dans la trombe de Delphes (26) ou qu'une main d'homme, assommant des milliers de moutons dans le Texas, le 3 mai 1877 (27) ou «si larges qu'on ne pouvait pas les tenir dans une seule main» dans une tornade au Colorado, le 24 juin 1877 (28) ou grosses comme une brique et pesant deux livres, à Chicago, le 12 juillet 1883 (29).

(15) La Science pour tous, 1874, 270.
(16) Canadian Naturalist, 2-1-308.
(17) Monthlg Weather Review, juin 1882.
(18) Living Age, 51-186.
(19) Timb's Year Book, 1842, 275.
(20) Athenaeum, 1841, 542, d'après le *Sheffield Patriot.*
(21) London Times, 15 juillet 1841.
(22) Annual Register, 1811, 54.
(23) THOMSON: *Introduction to Meteorology,* p. 179.
(24) Rept. Brit. Assoc., 1855, 35.
(25) LUMMIS : *Meteorology,* p. 129.
(26) FERREL : *Popular Treatise,* p. 428.
(27) Monthly Weather Review, mai 1877.

Bien entendu, j'estime que tous ces blocs ne furent pas seulement causés par des tornades, mais détachés puis précipités par elles. Flammarion cite un quartier de glace de quatre livres et demie tombé à Gazorta, en Espagne, le 15 juin 1829, un autre de onze livres tombé à Sète, en France, en octobre 1844 (30), et on signale la chute, à Sauna, dans le Texas, en août 1822, d'une masse de glace pesant quatre-vingts livres! (31). Le 16 mars 1860, au cours d'une chute de neige dans l'Upper Wasdale, on trouva des blocs de glace si épais qu'à distance on aurait pu les prendre pour des troupeaux de moutons (32) tandis qu'à Crandeish, aux Indes, on ramassait un bloc d'un mètre cube (33).

D'aussi nombreuses données n'ont jamais, que je sache, été réussies auparavant et pourtant le silence qui les entoure dans les milieux scientifiques informés est inhabituel. La Supermer des Sargasses peut n'être pas une conclusion inévitable, mais l'arrivée sur terre de glace extra-terrestre paraît très vraisemblable. On a préféré, je le sais, supposer qu'il pouvait s'agir de grêlons congelés. Certains blocs de glace gros comme des carafons, recueillis à Tunis, ont été identifiés à des agglomérations de grêlons (34).

Pourtant, lorsque, le 14 janvier 1880, au cours d'un orage violent, des blocs de glace étaient tombés sur le navire du capitaine Blakiston, ils n'avaient rien à voir avec la grêle: «C'étaient des morceaux de glace solide de différentes dimensions et de formes irrégulières, ayant la taille d'une demi-brique » (35). Et, en août 1849, à Ord, en Ecosse, cette masse informe de glace d'une circonférence de six mètres tombée «après de forts grondements de tonnerre » était bien de la glace homogène, sauf un fragment qui ressemblait à une agglomération de grêlons (36). Voilà qui soutient à merveille mon concept d'origine externe; que de larges blocs de glace puissent se former dans l'humidité de l'atmosphère terrestre est aussi peu vraisemblable que la notion de blocs de pierre issus d'un nuage de poussière.

De larges flocons plats de glace, tombés à Poorhundur, aux Indes, le 11 décembre 1854, pesaient

plusieurs livres chacun (37).

(28) Monthlll Weather Review, juin 1877.
(29) Month11l Weather Review, juillet 1883.
(30) FUMMA.RION : *L'AtlJlosphère,* p. 34.
(31) Scientific American, 47, 119, d'après le *Satina Journal.*
(32) London Times, 7 avril 1880.
(33) Rept. Brit. Assoc., 1851, 32.
(34) Bul. Soc. Astron. de France, 20-245.
(35) London Royal Soc. Proc., 10-468.
(36) Edinburgh New PhiloBophiCQI Magazine, 47-371.

Il y a de vastes champs de glace dans les régions ou couches superarctiques de la Supermer des Sargasses. Lorsqu'ils se disloquent, leurs fragments sont en forme de flocons plats. Lorsque ces champs de glace aériens sont éloignés de la Terre, leurs fragments roulent dans l'eau et la vapeur qui forment lentement des grêlons stratifiés. Lorsque, au contraire, ils sont proches, ils arrivent au sol sous la forme plate que j'ai décrite. Jusqu'au moment où j'ai vu la reproduction d'une photographie dans le *Scïenlific American* du 21 février 1914, je supposais que ces banquises devaient être à seize ou trente-deux kilomètres de la Terre, et invisibles aux observateurs terrestres, sauf sous l'aspect de ces buées que signalent souvent les astronomes et météorologistes. Mais la photographie dont je parle prétend représenter une agglomération de nuages, vraisemblablement peu élevés d'où leur clarté de détails. Le commentateur écrivait que ces nuages lui faisaient penser à «une banquise». Et il présentait, au-dessous de la première photo, une image de banquise conventionnelle, flottant au ras des eaux. La ressemblance entre les deux photos est saisissante. Et pourtant, il me semble incroyable que la première puisse représenter un champ de glace aérien, que la gravitation puisse cesser d'agir à deux kilomètres à peine de la surface terrestre.

A moins qu'étant donné l'exceptionnel: jeux et caprices des choses, la gravitation terrestre, s'étendant à vingt ou vingt-cinq kilomètres de hauteur, soit soumise à des rythmes; je sais que, dans les pseudo-formules des astronomes, la gravitation est essentiellement une quantité fixe. Mais supposez que la gravitation soit une force variable, et les astronomes se dégonfleront, avec un sifflement très perceptible, pour assumer la condition percée des économistes, des biologistes, des météorologues et de toutes les plus humbles divinités qui ne peuvent offrir que des approximations instables. Je renvoie tous ceux qui ne voudraient pas entendre le sifflement de l'arrogance en fuite, aux chapitres d'Herbert Spencer sur le rythme de tous les phénomènes.

Si tout le reste: la lumière des étoiles, la chaleur du soleil, les vents et les marées, les formes, tailles et couleurs des animaux, les prix, les offres et demandes; les opinions politiques et réactions chimiques, les doctrines religieuses, les intensités magnétiques, le tic-tac des horloges, la fuite et le retour des saisons - si tout le reste est variable, je tiens que la notion de la gravitation fixe et formulable n'est qu'une autre tentative de positivisme, vouée à l'échec comme toutes les autres illusions de réalité de la quasi-existence. L'intermédiarisme veut que la gravitation, bien qu'approchant davantage de l'invaria-bilité que les vents, par exemple, doive se situer entre les Absolus de la Stabilité et de l'Instabilité.

Donc, les banquises aériennes, bien qu'en général trop éloignées pour être plus que des buées, se rapprochent parfois suffisamment pour qu'on puisse les contempler en détail. Un exemple de ces «buées» montre (38) un ciel étonnamment clair, mais tout près du soleil «une brume blanche et légère, curieusement figée et presque aveuglante ». Je tiens que parfois ces champs de glace passent entre le soleil et la Terre, que de nombreuses couches ou d'épais champs superposés de glace éclipsent alors le soleil. Le 18 juin 1839, une obscurité profonde s'abattit sur la ville de Bruxelles, et il tomba des plaques de glace longues de trois centimètres (39). Dans les mêmes circonstances, du sable et des tronçons de glace solide tombèrent à Aitkin, dans. le Minnesota, le 2 avril 1889 (40). On dit qu'à Rouen, le 5 juillet 1853, tombèrent des blocs de glace gros comme la main, et qui semblaient s'être tous détachés d'un seul bloc énorme: c'était, je pense, un iceberg volant (41). Mais. dans l'affreuse densité ou la stupidité presque absolue du XIX · siècle, il ne vint à l'esprit de personne d'y chercher des traces d'ours polaires ou de phoques. A Portland, dans l'Oregon, pendant la tornade du 3 juin 1894, des fragments de glace de douze centimètres carrés tombèrent du ciel: «Ils donnaient l'impression, déclare l'observateur, d'un vaste champ de glace suspendu dans l'atmosphère et brisé soudain en fragments gros comme une paume de main.» (42).

Et j'en viens, à présent, à certaines données remarquables appartenant à une section plutôt délicate de la Super-Géographie. De vastes banquises aériennes: lorsque l'idée me fut devenue subventionnelle, je conçus nettement de vastes nappes de glace, à quelques kilomètres au-dessus de la Terre, puis la clarté rayonnante du soleil et la fonte partielle des glaces (souvenez-vous de la glace de Derby) : l'eau s'égouttant et formant des stalactites sur la surface inférieure de la banquise.

(38) Pop. Sei. News, février 1884.
(39) FLAMMARION: *L'Atmosphè.re,* p. 394. *(40) Science,* 19 avril 1889.
(41) Cosmos, 3-116.
(42) Monthlll Weather Review, 29-506.

Je croyais voir au-dessus de ma tête le plafond d'une caverne de glace, ou ces papilles familières, en certaines heures de la journée, aux jeunes veaux affamés. Mais alors, mais alors (pensais-je) si des stalactites se forment sous cette banquise aérienne, c'est que l'eau tombe vers la Terre: une stalactite n'est pas autre chose qu'une expression de la gravitation. Et si l'eau fondante tombe vers la Terre, pourquoi la glace elle-même ne tomberait-elle pas avant que des glaçons ne puissent se former? On pourra observer, dans la quasi-existence où tout est paradoxe, que la glace tombe moins facilement que l'eau parce qu'elle est plus lourde en masse, mais ceci me conduit vers mon propos suivant.

Une vaste banquise aérienne serait inerte à la gravitation terrestre mais par le flux et la variation universels, elle s'affaisserait partiellement vers la Terre et deviendrait susceptible à la gravitation. Par cohésion envers la masse principale, cette partie demeur·erait solide, mais de l'eau en tomberait, formant des stalactites qui, sous l'effet de perturbations variées, s'abattraient parfois en fragments. On dit de la glace tombée à Dubuque, dans l'Iowa, le 1er juin 1882 (43) que ses fragments mesuraient quarante centimètres de circonférence, et comportaient des stalactites de deux centimètres de long. Il ne s'agissait pas, j'insiste, de grêlons. Je tiens que, parfois, les glaçons eux-mêmes sont tombés par quelque concussion ou le choc de quelque chose sur la face inférieure de la nappe glaciaire. A Oswego, dans l'état de New York, le 11 juin 1889, sont tombés, au cours d'un orage, des «fragments de glaçons » (44) et à Florence Island, sur le fleuve du Saint-Laurent, le 8 août 1901, tombèrent, en pleine grêle, «des stalactites de glace en forme de crayon, longs de deux centimètres » (45).

Et, pendant des semaines, une banquise de la région superarctique peut stationner au-dessus d'un endroit quelconque de la surface terrestre et, sous l'action tardive du soleil, provoquer d'étranges incidents: chute d'eau persistante d'un ciel sans nuages. Sur un fragment déterminé de la Terre, tard dans l'après-midi, à une heure où les régions du soleil ont eu le temps de produire leurs effets.

Le 21 octobre 1886, il y eut une chute d'eau de trois semaines à Charlotte (Caroline du Nord), localisée en un endroit spécial.

(43) Monthly Weather Review,)uin 1882.
(44) Monthly Weather Review, Juin 1889.
(45) Monthly Weather Review, 29-506.

Chaque après-midi, vers 3 heures, que le ciel soit clair ou nuageux, l'eau ou la pluie tombait ailleurs (46). Le Service signalétique décrivait ainsi le phénomène :

« Un étrange incident a eu lieu le 21. Ayant appris que, pendant plusieurs semaines précédant cette date, la pluie était tombée chaque jour passé 3 heures, en un endroit précis situé entre deux arbres, au coin de la 9' rue et de la rue D.. je visitai l'endroit et vis une précipitation en forme de pluie à 4 h 47 et 4 h 55, alors que le soleil brillait de tout son éclat. Le 22, je revisitai ce lieu et, de 4 h 5 à 4 h 25, une légère averse tomba d'un ciel sans nuages. Parfois, la précipitation tombe sur un demi-arpent, mais elle se produit toujours au centre de l'espace qui sépare ces deux arbres et, au plus faible de l'averse, elle ne se produit qu'en ce centre même. »

Voici atteintes les profondeurs de l'inadmissible.

(46) Monthlll Weather Relliew, octobre 1886; voir le *Charlotte* Chronicle du 21 octobre 1886.

XIV

LES MONDES VAGABONDS
LEVERRIER «DECOUVRE» VULCAIN
MELANICUS. PRINCE DES CORPS OBSCURS

Nous voyons les choses conventionnellement. Et non seulement nous pensons, agissons, parlons et nous vêtons tous de même, comme par reddition unicellulaire à la tentative sociale d'une entité, mais encore nous voyons ce qu'il est jugé «convenable » de voir. Il est presque orthodoxe de dire à un bébé qu'un cheval n'est pas un cheval, et de demander à un naif si une orange est une orange. Je trouve toujours intéressant d'arpenter une rue, de regarder ce qui m'entoure et de me demander à quoi ressembleraient toutes ces choses si l'on ne m'avait pas appris à voir des chevaux, des arbres et des maisons là où il y a des chevaux, des arbres et des maisons. Je suis persuadé que, pour une vision supérieure, les objets ne sont que contraintes locales se fondant indistinctement les unes avec les autres dans un grand tout global.

Je pense qu'il est assez vraisemblable de soutenir qu'à plusieurs reprises, Elvera, Monstrator et Azuria ont traversé les çhamps télescopiques de la vision sans être entraperçues, parce qu'il n'était pas «convenable» de les apercevoir, ni respectable, ni respectueux, parce que ce serait insulter les vieux ossements, provoquer les influences malignes des reliques de saint Isaac, que de les entrevoir.

Mes données : de vastes mondes sans orbites, navigables ou flottants à la dérive dans les courants et marées interplanétaires. La question est inévitable: ces autres mondes ou ces superconstructions célestes ont-ils été vus par les astronomes?

A mon sens, ce serait maladroit de considérer tous les astronomes comme les lorgneurs bigleux se contentant de voir le respectable et le respectueux. Il est facile de dire qu'ils sont plongés dans un état d'hypnose, puisque tout astronome, en fixant la lune, se laisse suggestionner par elle. Mais les mondes en question visitent ou croisent la lune, ou sont en suspension momentanée au-dessus d'elle, on serait donc porté à croire qu'ils ont dû plus d'une fois tomber dans le diamètre d'une hypnose d'astronome.

En fait, de même que les océans terrestres sont traversés par des vaisseaux de lignes régulières, mais aussi par des bateaux errants, sur les super-océans de l'espace, il doit bien y avoir, outre des planètes régulières, quelques mondes errants. Les astronomes sont comme des puristes mercantiles qui nieraient le vagabondage commercial.

Je tiens qu'il y a, dans l'espace céleste, des mondes vagabonds que les astronomes ont exclus parce que leur manque apparent de sérieux constituait un affront direct pour le pur, le précis et le positif. Et aussi parce qu'on les aperçoit très rarement. Les planètes reflètent obstinément la lumière du soleil et, sur cette uniformité, on a bâti tout un système que j'intitulerai Astronomie Primaire. Le matériel de l'Astronomie Avancée se composera à l'inverse de phénomènes célestes aussi obscurs que lumineux, variables à l'instar de certains satellites jupitériens, mais sur une portée plus vaste. Obscurs ou lumineux, ces phénomènes ont été vus et signalés si souvent que la seule raison importante de leur exclusion semble être leur inaptitude à se plier aux convenances.

Nul ne peut échapper à une certaine forme de provincialisme : je me préoccuperai fort peu des corps obscurs extérieurs à notre système solaire. Autrefois, ces corps obscurs de l'espace externe eussent été maudits, à présent, ils sont sanctionnés par le professeur Barnard. Et s'il les accrédite, vous pouvez leur accorder une pensée sans peur aucune du ridicule, ou du sacrilège, tant est proche la parenté du mal et de l'absurde: le ridicule n'est-il pas l'écume du mal?

Il en va ainsi, par exemple, du compagnon d'Algol, admis par les puristes et les positivistes. Le

professeur Barnard parle d'un «objet» cité dans Cephus (1). Il pense qu'il y a des corps sombres et opaques à l'extérieur du système solaire. Puis, par ailleurs, il modifie son point de vue en parlant de nébuleuses sombres (2). Ce n'est pas palpitant.

Je suis d'avis que Vénus, par exemple, a souvent été visitée par d'autres mondes ou par des super-constructions d'où tombent cendres et charbon, et que ces objets ont parfois reflété des lumières qui les signalaient aux astronomes professionnels. Ce chapitre, vous l'allez voir, est entièrement composé de Brahmanes maudits que je continuerai, par hypnose ou par inertie, de vouloir imposer, tout comme tant de savants du XIX· siècle ont continué d'admettre le pouvoir du système précédent, sous peine de pulvériser la Continuité. Et je cours fort la chance d'être instantanément transféré dans le Positif Absolu!

Je souligne. en fait, que mes données maudites sont empruntées aux observations d'astronomes de grand renom, excommuniées par des astronomes d'égal renom, mais soutenues par la dominante de leur époque et pour lesquels l'esprit doit s'équilibrer faute de sombrer dans le néant. Je peux avoir l'air, dans ce livre, de m'élever contre les dogmatismes et les pontifications de certains savants éminents, mais ce n'est que par pure commodité. parce qu'il semble nécessaire de personnifier. Si nous feuille-tons les *Transactions philosophiques* ou les publications de la Société Royale d'Astronomie, nous y lirons, par exemple, qu'Herschel était aussi impuissant qu'un garçonnet à jumelles, lorsqu'il s'agissait de faire accepter une observation qui ne s'harmonisait pas avec le système qui se développait indépendamment de lui et de ses confrères, tout comme une phase de développement d'un embryon pousse toutes les cellules à revêtir rles apparences conformes au dessein initial, au progrès et programme préétabli de l'ensemble.

Visiteurs pour Vénus: en 1845, un corps tout assez large pour ressembler à un satellite fut aperçu près de Vénus (3). Quatre fois dans la première moitié du XVIII" siècle, une observation semblable fut signalée. La dernière date de 1797. Un corps large a été observé sept fois de suite auprès de Vénus (4). Un astronome au moins, Houzeau, accepta ces observations et nomma ce monde, cette planète ou cette super-construction: « Neith ».

(1) Proceedings of the National Academy of Science, 1915, 394.
(2) Astrophysical Journal, 1911, 1.
(3) EVANS: *Way of the Planets,* p. 140.
(4) Science *Gossip,* 1886, 178.

Il mentionne son point de vue en passant, mais sans y souscrire définitivement (5). Que ce soit Houzeau ou un auteur de feuilleton, l'obscurité externe leur apparaîtra toute semblable. L'apparition d'un nouveau satellite dans le système solaire peut paraître troublante, bien que les formules de Laplace, considérées en leurs temps comme définitives, aient survécu à l'admission de cinq ou six cents corps qu'elle n'incluaient pas. Un satellite de Vénus peut paraître troublant, ,mais inexplicable, tandis qu'un large corps approchant d'une planète, s'attardant quelque peu, puis disparaissant pour revenir un peu plus tard et, disons, jeter l'ancre, voilà qui rendra Neith encore plus impopulaire qu'Azuria.

Un corps réfléchissant de la lumière ou, tout au moins, une tache brillante avoisinant Mars le 25 novembre 1894, comlne l'attestent le professeur Pickering et ses collègues de l'observatoire de Lowel. Lumineux par lui-même, semble-t-il, il plana audessus d'une partie sombre de la planète Mars. On le prit pour un nuage, mais on estima qu'il se trouvait à trente-quatre kilomètres de la planète (6). Une tache lumineuse se mit en travers du disque de Mercure en 1799, d'après Harding et Shroeter (7). Dans le premier bulletin publié par l'observatoire de Lowel, en 1903, le professeur Lowell décrivait un corps aperçu le 20 mai 1903 près de Mars, mais qui fut contesté le 27 mai pour être déplacé à plus de cinquante kilomètres de là, et qu'on identifie finalement à «un nuage de poussière ». En octobre et novembre 1911, on vit sur le disque de Mars des taches extrêmement brillantes (8). Ainsi furent agréées mais non régularisées les six ou sept observations qui permirent à un astronome de baptiser du nom de« Neith» un monde, une planète ou un satellite inconnu.

Monstrator, Elvera, Azuria et Super Romanimus. Ainsi donc, l'hérésie, l'orthodoxie et l'unité de toute quasité, mes moyens, mes manières et mes méthodes reviennent bien au même. Et si je nomme des choses qui ne peuvent exister, je ne suis pas le seul à me rendre coupable d'une nomenclature d'absences.

Mais revenons à Leverrier. Leverrier et Vulcain. Pour démontrer qu'une mousse est susceptible de

s'effondrer, il suffit de planter une épingle dans sa plus grosse bulle. L'Astronomie et l'inflation: par inflation, je désigne l'expansion des éléments atténués.

(5) Trans. N. Y. Acad., 5-249.
(6) Astrophysical Journal, 1-172.
(7) Monthly Notice of the R.A.S., 38-338.
(8) Popular Astronomg, vol. 19, N° 10.

La Science de l'Astronomie est une pellicule fantomatique tendue de filaments mythologiques, mais elle s'approche davantage de la substantialité que le système précédent. Si vous faites partie de ceux que les astronomes ont hypnotisés euxmêmes pour pouvoir à leur tour distribuer l'hypnose puisque le contrôle de l'hypnotiseur n'est pas ce pouvoir magistral que l'on suppose, mais un simple transfert du même état d'un hypnotisé à un autre - si donc vous faites partie de ces victimes, vous ne serez même pas capable de vous souvenir de Leverrier et de la «planète Vulcain». D'ici quelques dix pages, l'anecdote se sera effacée de votre esprit comme des haricots sur un aimant, ou des données de météorites froids dans l'esprit d'un Thomson. Mais, du moins, aurez-vous l'impression momentanée d'un fiasco historique comme il ne s'en produit que dans une quasi-existence.

En 1859, le docteur Lescarbault, astronome amateur à Orgères (Eure-et-Loir), annonça que, le 26 mars, il avait aperçu un corps d'importance planétaire traverser le soleil. Nous abordons ici un sujet tout aussi profane pour le présent système que l'étaient ses propres sujets pour le système précédent. Mais peu de manuels négligent entièrement cette tragédie. La méthode systématique consiste à donner de très pauvres exemples du profane, quitte ensuite à en disposer. S'ils voulaient nier l'existence des montagnes, ils enregistreraient quelques observations sur de très légères éminences près d'Orange, dans le New Jersey,quitte à jeter ensuite le discrédit sur ces observations peu dignes d'intérêt. Les manuels mentionnent quelques-unes des observations «supposées» sur la «planète Vulcain », puis passent à autre chose.

Le docteur Lescarbault écrivit à Leverrier qui se précipita à Orgères. Cette information correspondait à ses propres calculs sur l'existence d'une planète entre Mercure et le Soleil. Parce que notre système solaire n'a jamais atteint une Régularité Positive, il y a pour Mercure, comme pour Neptune, des phénomènes irréconciliables avec toute formule, et des mouvements qui trahissent une influence extérieure. On dit que Leverrier «fut satisfait quant à l'exactitude substantielle de l'observation signalée» (9). Le récit de son investigation est magnifique, je m'en veux d'infliger à ce petit naïf mes rudesses blasées, mais il est amusant d'observer l'ingénuité d'une époque dont les dogmes actuels sont une survivance. Leverrier se précipita à Orgères, mais il ne révéla pas à Lescarbault son identité. Il entra chez lui et « soumit le docteur à un contre-interrogatoire sévère »: comme si vous et moi nous nous donnions le luxe de faire irruption chez n'importe qui et de faire les méchants. «Il le mit au pied du mur en lui posant une question sur l'autre. » Et c'est seulement après s'être estimé amplement satisfait qu'il daigna se nommer. Je suppose que Lescarbault exprima quelque étonnement. Il y a, dans cette histoire, quelque chose d'utopique: on s'y sent loin de l'indifférence new-yorkaise.

Leverrier baptisa l'objet du nom de « Vulcain ». Par les mêmes moyens grâce auxquels il est supposé, encore aujourd'hui, avoir découvert Neptune, il avait déjà annoncé l'existence probable d'un corps (ou d'un groupe de corps) Intra Mercuriel. Il fit cinq observations en dehors de celle de Lescarbault, et, en accord avec les hypnoses mathématiques de son époque, étudia ces six passages et en tira des éléments attribuant à Vulcain une période de vingt jours et une formule permanente de longitude héliocentrique. Mais il localisa, en 1877, la meilleure année pour l'observation de cette planète. Considérant le fait qu'il lui restait pas mal d'années à vivre, on peut lui accorder une certaine dose de toupet. Si nous ne connaissions pas un peu le domaine de l'hypnose, on pourrait s'étonner qu'ayant c découvert» Neptune par une méthode à peu près aussi recommandable que celle de la «découverte) des sorcières, il se soit lancé dans cette aventure. Tombé juste à propos de Neptune, il pouvait se tromper sur «Vulcain» et demeurer au-dessous du stantard des cartomanciennes, lesquelles ne travaillent jamais sur une base de cinquante pour cent.

Le 22 mars 1877, date mémorable, le monde scientifique se tenait sur son séant, le nez au ciel. La chose fut faite avec une si belle autorité; jamais un pape ne s'était prononcé avec une telle apparence de finalité. Si six observations se juxtaposaient, il n'en fallait pas davantage.

Le rédacteur de *Nature,* une semaine avant la date de la prédiction, semblait trouver difficile d'expli-

quer comment six observateurs, inconnus les uns des autres, pouvaient formuler des données, s'il ne s'agissait pas de phénomènes reliés entre eux. Mais c'est ici que survient la crise ma,ieure de ce livre.

Les formules sont contre nous. Mais des formules astronomiques, appuyées par des observations concor-dantes, effectuées à des années de distance et calculées par un Leverrier peuventelles avoir aussi peu de sens, positivement parlant, que tous les autres pseudo-phénomènes jusqu'alors étudiés? On en fit des préparatifs, la veille du 22 mars 1877 ! En Angleterre, l'Astronome Royal était dans l'expectative la plus pressante de sa carrière : il notifia les observateurs de Madras, Sydney, Melbourne, du Chili, de la Nouvelle-Zélande et des Etats-Unis. M. Struve avait préparé les observations au Japon et en Sibérie.

Enfin, le 22 mars 1877. Moi-même, sans la moindre hypoerisie. je trouve cela pathétique, Si quel-qu'un voulait mettre en doute la sincérité de Leverrier en la circonstance, je précise (que cela soit ou non significatif) qu'il mourut quelques mois plus tard.

Je crois que je vais revenir à Monstrator, bien que le sujet soit si vaste qu'il convienne d'y revenir plus d'une fois encore. Le 9 aoftt, M. de Rostan, un Français de Bile, prenait l'altitude du soleil à Lausanne, lorsqu'il vit un corps en forme de fuseau, large de trois doigts et long de neuf, avancer lentement en travers du disque solaire, «à une vitesse moitié moins grande que celle des taches solaires ordinaires» (10), Il ne disparut pas avant le 7 septembre, en atteignant le limbe du soleil. En raison de son caractère fusiforme, j'incline à penser à un super-zeppelin, mais une autre observation semble indiquer qu'il s'agissait d'un monde: bien qu'opaque et «éclipsant le soleil» il était entouré d'une sorte de nébulosité, peut-être une atmosphère? Une pénombre indiquerait ordinairement une tache solaire, mais certaines obser-vations prouvent que l'objet était à distance considérable du soleil. Un autre observateur surveil-lant le soleil à Paris à cette heure précise, n'avait pas vu l'objet, mais M. Croste, de Sole, c'est-à-dire à quarante-cinq lieues allemandes au nord de Lausanne, l'avait aperçu, décrivant la même forme de fuseau, mais discutant quelque peu son envergure. Et, détail important: Croste et De Rostan ne l'avaient pas vu au même endroit sur le soleil. C'est une affaire de parallaxe, et de grande parallaxe, si l'on pense à l'invisibilité à Paris: j'en conclus que, pendant un mois de l'été 1762, un grand corps opaque en forme de fuseau traversa le disque solaire, à une grande distance du soleil. Le rédacteur du *Regisfer* écrit: «En un mot, nous ne connaissons rien dans le ciel auquel on puisse avoir recours pour expliquer ce phénomène.» J'ai idée que ce monsieur n'était pas l'esclave enchaîné de toute explication, et qu'il devait être très relâché dans ses habitudes. Quant à moi... Monstrator.

En février 1877, Leverrier, qui ne perdit jamais confiance jusqu'au dernier jour, publia les observations qu'il avait formuléès sur un corps inconnu de taille planétaire (11). Les voici; Fritsche, 10 octobre 1802; Starck, 9 octobre 1919; De Cuppis, 30 octobre 1839 ; Sidehotham, 12 novembre 1849 ; Lescarbault, 26 mars 1859 ; Lummis, 20 mars 1872.

Si nous n'avions pas l'habitude de la Science dans les aspects essentiels de l'Omission, nous serions mystifiés et impressionnés, comme le rédacteur de *Nature,* par cette belle formulatioh de donnée. Mais nous pensons qu'avec juste assez d'omissions, les astronomes et les voyantes peuvent formuler n'importe quoi (je m'engage autrement à formuler les périodicités d'une foule à Brooklyn), · par exemple, que tous les mercredis matin, un homme de grande taille, unijambiste et affligé d'un bel œil au beurre noir, portant une plante · de caoutchouc, passera en face du Singer Building à dix heures un quart. Et si un mercredi matin, un jeune garçon poussant un baril de bière ou une négresse obèse portant son linge sale hebdomadaire, venaient à passer à l'endroit voulu, la pratique de l'omission rendrait la prédiction très acceptable pour toute quasi-existence. Je dis donc, que Leverrier n'a jamais formulé des observations, mais qu'il a choisi des observations qui pouvaient être formulées, qu'hyp-notisé, il transféra sa condition à tant d'autres personnes que, ·le 22 mars 1877, il fit hérisser la Terre de télescopes, maniés par autant d'astronomes rigides et presque inanimés. Et croyez-vous que l'As-tronomie ait souffert le moins du monde en prestige; lorsque rien n'arriva? Certainement pas. L'esprit de 1877 était déjà dépassé. Si, dans un 'embryon, quelques cellules ne survivaient pas aux phénomènes de leur ère, les autres respecteraient les apparences prévues. Les cellules du stade reptilien ne sont fausses que lorsque l'embryon aborde le stade mammifère .

Je crois que, parmi tant de rapports également authentiques sur de larges corps planétaires appro-chant le soleil, Leverrier dut en choisir six. Ne croyant pas que les autres données concernaient aussi des corps planétaires importants et les éliminant arbitrairement, hypnotiquement ou héroïquement, il dut, pour formuler, · exclure faussement. Parce que le dénouement dut le tuer, je n'ai pas l'intention de le placer auprès des Grays, des Hitchcocks et des Symons. Il était peut-être perfide de fixer une

date si lointaine, mais il eut le courage de s'en tenir à cette dats jusqu'au dernier moment: je crois que Leverrier dut être transféré dans le Positif Absolu.

Les données refoulées : Le 26 juillet 1819, Gruthinson observe deux corps traversant le soleil ensemble. D'après l'astronome J.-R. Hind, Benjamin Scott, City Chamberlain de Londres et M.WraY virent, en 1847, un corps tout semblable à «Vulcain» traverser le soleil (12). Observation identique de Hind et de Lowe, le 12 mars 1849 (13). Un corps de la taille apparente de Mercure fut aperçu le 29 janvier 1860 par F.-A.-R. Russell et quatre autres observateurs, traversant le soleil (14). Observation de Le Vico, le 12 juillet 1837 (15). Un autre astronome amateur, M. Coumbray, de Constantinople, avait écrit à Leverrier que le 8 mars 1885 il avait vu un point noir clairement détourné traverser le disque solaire. Il se détacha d'un groupe de taches solaires près du limbe. D'après le diagramme de M. Coumbray un passage central eût pris un peu plus d'une heure. Cette observation fut rejetée par Leverrier parce que sa formule eût nécessité une vitesse quatre fois plus grande. L'important est que toutes ces observations soient aussi authentiques que celles de Leverrier, donc que sur des données aussi satisfaisantes que celles de «Vulcain» il puisse y avoir d'autres «Vulcains ». D'où l'omission héroïque et défiante qui consiste à en formuler un, et à supprimer tous les autres, qui, d'après la formule orthodoxe, ont dû influencer le premier, s'ils étaient tous dans l'espace relativement restreint compris entre Mercure et le Soleil.

Un autre corps identique fut l'objet d'une observation de M. Weber, de Berlin, le 4 avril 1876, dont Wolf informa Leverrier, en août 1878 (16) ce qui ne fit pas la plus petite différence pour ce positivisme notable.

Deux autres observations furent notées par Hind et Denning (17). Puis viennent (18) Standacher, en février 1782, Lichtenberg, le 19 novembre 1762, Hoffmann, mai 1784, Dango$, 18 janvier 1798, Stark, 12 février 1820. Une observation faite par Schmidt, le 11 octobre 1847, est supposée douteuse. Mais, en page 192, on assure que ce doute vient d'une traduction erronée et l'on cite deux autres observations faites par Schntidt le 14 octobre 1849 et le 18 février 1850, puis une autre par Lofft, le 6 janvier 1818. Enfin, une observation de Steinheibel, à Vienne, le 27 avril 1820 (19). Haase a réuni des rapports de vingt observations semblables à celles de Lescarbault dont la liste fut publiée par Wolf, en 1872.

(12) Ndture, 14-469.
(13)L'Annéee Scientifique, 1876, 9.
(14) Natl1,re, l4" 505. ,
(15)Observatory, 2; '424;
(16) L'Année Scientifique, 2-28-446.
(17) *London Times,* 3 novembre 1871 et 26 mars 1873.
(18) Monthll/ Notices of the R.A.S.,20-100.
(19) Monthly Notices, 18-62.

Pastorff signale qu'il a vu, deux fois en 1836 et une fois en 1837, deux taches rondes de taille inégale se mouvoir en travers du soleil, l'une changeant de position relativement à l'autre, en prenant une direction, sinon une orbite différente à chaque fois, qu'en 1834, il avait vu des corps semblables traverser six fois le disque solaire, ressemblant beaucoup à Mercure lors de ses passages (20).

Ombre du 22 mars 1876. Mais souligner la pauvre moyenne de Leverrier découvrant des planètes sur une base de 5 % serait souligner le petit pourcentage de réalité qui caractérise l'étoffe quasi mythique dont se compose le système tout entier. Je n'accuse pas les manuels d'omettre ce fiasco, mais je les soupçonne de chercher à détourner l'attention. Il s'agit de farder l'erreur de Leverrier et de blâmer le pauvre Lescarbault, cet amateur. L'attaque vient de M. Lias, directeur de l'inspection des côtes brésiliennes qui, au moment de la soi-disant observation de Lescarbault, surveillait le soleil : au lieu de voir, ne fut-ce que des taches solaires normales, il nota que la région du «prétendu passage. était d'intensité uniforme.

Cette intensité uniforme me sert autant qu'elle me nuit : un jour, quelqu'un trouvera le moyen d'anéantir la troisième loi de Newton, si toute réaction ou toute résistance est ou peut être interprétable en termes de stimulant. Si la chose pouvait être réalisée en mécanique, l'inventeur pourrait posséder le monde. En cette circonstance spécifique «d'intensité uniforme» signifie que Lescarbault n'a pas vu une tache solaire ordinaire, tout autant qu'elle signifie l'absence de toute tache solaire. Je poursuis l'interprétation d'une résistance sous forme d'une assistance (me demandant quelles seraient

ses applications à la vapeur et il l'électricité), en soulignant que l'invisibilité au Brésil signifie la parallaxe tout autant que l'absence, et dans la mesure où Vulcain était censé être éloigné du soleil, j'interprète toute dénégation comme une confirmation, ce qui est bien stir la méthode de tout savant, politicien, théologien ou orateur universitaire.

Ainsi les manuels, sans habileté spéciale, puisqu'il n'en est pas requis, amènent leur lecteur à mépriser l'amateur d'Orgères et à oublier Leverrier ; ce qui n'empêche pas les données de *tenir*. Si un homme éminent prédisait un tremblement de terre et qu'il ne se produise pas, le prophète en serail discrédité, mais les données d'anciens tremblements de terre resteraient tout aussi valables. Il est facile de sourire des illusions d'un unique amateur. Mais les observations de Fristche, de Cuppis et consorts, sont assez formidables pour éviter l'oubli : encore ne sont-elles qu'une avant-garde. A partir de maintenant, les données de grands corps célestes, les uns obscurs et les autres lumineux, passeront encore et sans cesse. Et peut-être, oui, peut-être qu'après le passage de la procession, quelquesuns d'entre nous se souviendront encore de quelque chose.

Brahmanes doublement garantis en regard des baptisés, les objets du 29 juillet 1878 crèvent si fort la vue que seule une indifférence proche de la monomanie peut expliquer la réception que leur fit le système: lors de l'éclipse totale du 29juillet 1878, le professeur Watson, de Rawlins, dans le Wyoming, le professeur Swift, de Denver, dans le Colorado, signalèrent la présence de deux objets brillants à distance considérable du soleil. Il est conforme à mon opinion générale qu'il n'y a pas une planète inter-mercurielle, mais bien différents corps et plusieurs objets vastes, parfois près de la terre, parfois au voisinage du soleil: monde sans orbites (que je conçois, vu l'absence apparente de collision, dotés d'un contrôle navigable), ou superconstructions dirigeables.

Le professeur Watson et le professeur Swift publièrent leurs observations: ce qui place l'indifférence scientifique à l'écart des exclusions rationnelles. Les systématistes des manuels estimèrent que ces deux témoignages étaient en désaccord mutuel : et tout en témoignant le plus vif regret, spécialement à l'égard du professeur Swift, ils conclurent à une coïncidence suggestionnant à des centaines de kilomètres de distance, deux astronomes aux observations contradictoires. Or le professeur Swift écrivit (21) que son observation était en approximation très procbe avec celle du professeur Watson, puis encore (22) que ses calculs et ceux de Watson «se confirmaient mutuellement». Les fidèles insistèrent alors sur le fait que Watson et Swift avaient dft prendre des étoiles pour des corps étrangers. Le professeur Watson insista sur le fait qu'il avait recensé préalablement toutes les étoiles entourant le soleil, jusqu'à la septième grandeur (23) : il fut tout de même damné.

Démonstration du mécanisme d'exclusion: avant qu'on ne prononce l'excommunication, Lockyer écrivait: « Il n'y a aucun doute: le professeur Watson a découvert une planète intramercurielle. Je suis sûr qu'elle s'intègrera aux orbites de Leverrier. » Elle ne s'y intégra pas. «Je n'ai jamais, dit le professeur Swift, fait d'observation plus valable, plus indubitable. » Il fut tout de même damné.

Corps qui semblaient obscurs, et lumières qui pouvaient être les reflets du soleil sur des objets, des masses ou des constructions interplanétaires.

Lumières aperçues sur ou près de la lune. Herschel a signalé plusieurs points lumineux repérés sur ou près de la lune, au cours d'une éclipse. On se demande comment ils étaient lumineux alors que la lune elle-même était sombre. Mais nous examinerons plus tard le fait que de nombreux objets lumineux ont ou n'ont pas croisé la terre en pleine nuit. Le nombre des lumières est un facteur nouveau, ou une complication nouvelle de mes explorations. Un nouvel aspect de l'habitat ou de l'occupation interplanétaire. Des mondes en hordes, et des êtres ailés. Je ne serais pas étonné si nous finissions par découvrir des anges, ou des animaux-machines, caraques des voyageurs célestes. En 1783 et en 1787, Herschel signala d'autres lumières proches de la lune, et qu'il supposa d'origine volcanique. Mais la parole d'un Herschel n'eut pas plus de poids, en fait de divergence non orthodoxe, que celle d'un Lescabault. Ses observations furent reléguées aux oubliettes. En novembre 1821, on vit des taches vives près de la lune (24). Loomis en cite quatre cas (25). Un autre ressemblait à une étoile croisant la lune « chose que je sus, immédiatement, appartenir au domaine de l'impossible», commen-te l'observateur (26). « C'était une lumière fixe et tenace située sur le côté sombre de la lune.» Je suppose que le mot fixe désignait l'éclat de ladite lumière. Rankin rapporte avoir vu des points lumineux sur la partie sombre de la lune, au cours d'une éclipse. Il les prit pour les reflets d'étoiles, ce qui n'est pas très raisonnable ; mais une autre lumière n'a pas de rapport avec les étoiles, puisqu'elle se meut avec la lune. Elle fut aperçue trois nuits de suite et signalée par le

Capitaine Kater (27). On rapporte, à l'observatoire de Capetown, la présence d'une tache blanche accompagnée de plus petites lumières sur le côté sombre du limbe lunaire (28).

Je ressens moi-même, pour les données qui suivent, l'attrait de la positivité dans ses aspects d'unicité, d'homogénéité, d'unité ou d'achèvement. Un Leverrier étudie plus de vingt observations : il est tentant de supposer qu'elles ont toutes trait à un seul phénomène. C'est l'expression d'une inclinaison cosmique. La plupart des observations s'appliquent si irrévocablement à l'acceptation de mondes dirigeables sans orbites, qu'il tourne le dos aux deux tiers d'entre elles, et en choisit six qui lui donneront l'illusion de l'achèvement, ou de leur relation avec une seule planète.

J'ai beau posséder les données de multiples corps sombres, je tends presque irrésistiblement à concevoir l'un d'eux comme le chef suprême des corps sombres. De tous ceux qui flottent ou naviguent dans l'espace interplanétaire, il doit y avoir un Prince des Corps Obscurs.

Mélanicus.

Vaste corps ténébreux aux ailes de chauve-souris, ou superconstruction noire comme le jais, mieux encore, l'un des spores du Malin.

1883, l'année extraordinaire : en Egypte, le 24 septembre 1883, Hicks Pashaw vit dans une lunette «une immense tache noire» sur la partie inférieure du soleil. Une tache solaire peut-être. Un soir un astronome, le docteur Wolf, contemplait le ciel, lorsque quelque chose obscurcit une étoile pendant trois secondes et demie. Un météore avait été aperçu dans les environs, mais sa traîne n'avait été vue que momentanément. La donnée suivante est l'une des plus sensationnelles que je possède, bien qu'elle soit fort courte. Un objet sombre fut aperçu par le professeur Heis, sur onze degrés de l'arc de cercle, et se déplaçant lentement en travers de la Voie Lactée (29).

L'une de mes pseudo-raisons de croire que les mondes sans orbites sont dirigeables, est l'absence presque complète de collisions. Ils peuvent bien entendu, tout en défiant la gravitation, et sans direction comparable à la nôtre, s'ajuster entre eux, comme les anneaux tourbillonnants de la fumée. Mais on a publié (30) deux photographies de la Comète de Brooks, démontrant l'évidence de sa collision avec un objet sombre en octobre 1893. Le professeur Varnard formule la chose ainsi: «Elle rencontra un milieu dense qui la pulvérisa. » Peut-être était-ce un champ de glace.

Mélanicus.

Sur les ailes d'une chauve-souris gigantesque, il couve la terre et les autres mondes, en tirant peut-être sa pâture, plane sur ses appendices en forme d'ailes, comme un monstre maléfique qui nous exploite. Maléfique parce qu'il nous exploite. Il obscurcit une étoile puis bouscule une planète, c'est un vampire, vaste, noir et terrifiant.

Quand M. W.-R. Brooks, directeur de l'Observatoire Smith, vit passer lentement un objet sombre et rond en travers de la lune, dans une direction horizontale, il le prit pour un météore sombre (31). L'astronome hollandais Müller avait vu, le 4 avril 1892, un phénomène tout semblable (32). Par ailleurs, on précise que l'objet de Brooks avait un diamètre apparent trois fois moindre que celui de la lune, et traversa le disque lunaire en trois ou quatre secondes. L'observateur écrit que le 27 juin 1806, à une heure du matin, il regardait la Lune avec une lunette astronomique de deux pouces, de puissance 44, lorsqu'un long objet noir passa d'Ouest en Est, durant trois ou quatre secondes. Il le prit un moment pour un oiseau, mais ne put observer aucun mouvement secondaire. Quant au docteur Brendel, de Griefswald, en Poméranie, il raconte que le facteur Ziegler et plusieurs autres observateurs avaient vu un corps de six pieds de diamètre traverser le disque solaire.

L'objet fut aperçu un quart d'heure avant d'atteindre le soleil, et mit près d'une heure à le traverser, puis fut encore visible près d'une heure. Ce qui indique qu'il était à la fois loin de la Terre et du soleil.

Enfin, le docteur Harris vit le 27 juin 1912 un «objet intensément noir » de quatre cents kilomètres de long sur cinquante de large, se détacher sur le disque lunaire : «on aurait dit un corbeau perché sur la lune, aussi près que possible ». Des nuages interrompirent l'observation. «Je ne peux m'empêcher de penser, écrivit le docteur Harris, qu'un phénomène étrange venait de se produire ».

Un vampire vaste et noir, qui parfois se tapit sur la Terre et sur les autres mondes.

(31) Science, 31 juillet 1896.
(32) Scienti/ic America, 75-251.

XV

LE LIBRE ARBITRE ET L'INTERMEDIARISME DES «MARQUES DE VENTOUSES »

Ce chapitre sera très court, et le pire de tous. Je crois qu'il est de nature spéculative. Je m'y écarte de mes pseudo-standards habituels. Je suppose que vu l'efficience du précédent chapitre, le rythme des pseudo-ehoses (qui ne peuvent être réelles, si elles ont un rythme, puisqu'un rythme est une apparence ramenée au contraire, puis revenant à son point de départ), exige que nous devenions ce que nous n'étions pas.

Ce chapitre sera donc court et nous le remplirons de quelques points concernant l'intermédiarisme.

Un puzzle: si je tiens que le Positif Absolu s'engendre et se maintient lui-même à partir du Négatif Absolu, en passant par un troisième état, dit quasi-état, on comprendra que j'essaie de concevoir l'uni-versalité comme se fabriquant elle-même, à partir du Néant. Faites de même si vous voulez courir le risque de disparaître à si grande vitesse que vous laissiez une traînée incandescente sur votre passage, et d'être infiniment heureux pour l'éternité, à supposer que vous souhaitiez l'être; quant à moi, je tenterai d'être intelligible en considérant le Positif Absolu sous l'angle de la Réalité et non de l'universalité, me souvenant que par Réalité et Universalité, je désigne le même état, qui ne se confond avec rien d'autre, puisqu'il n'y a rien d'autre. En sorte que la Réalité non l'Universalité, à partir de l'irréalité et non du Néant, fabrique de la Réalité. De même qu'en termes relatifs, toutes les choses imaginées qui se matérialisent en machines, en statues, en dollars, en tableaux ou en livres d'encre et de papier, ne sont que des degrés de l'irréalité à la réalité. Il semble donc que l'intermédiarité soit une relation entre le Positif Absolu et le Négatif Absolu. Mais l'Absolu ne peut avoir de relation avec quoi que ce soit : ce qui prouve qu'il reste impensable, car comment concevoir une limite à l'illimité? En faisant au mieux, et encouragé par le sentiment que je ne ferai pas pis que les métaphysiciens du passé, j'en conclus que l'absolu est sans relations. En sorte que notre quasi-état n'est pas une vraie relation irréelle puisqu'il n'a rien d'irréel. Il paraît impensable que le Positif Absolu puisse, grâce à l'intermé-diarité, avoir une quasi-relation, être sans relations en termes finaux, ou du moins, ne pas

être l'irrélation.

Même chose pour le libre arbitre et l'intermédiarisme : par libre arbitre, je désigne l'indépendance - ou ce qui ne se confond avec rien d'autre - en sorte que dans l'intermédiarité, il n'y a ni libre arbitre, ni dépendance, mais une approximation différente pour toute soi-disant personne envers l'un ou l'autre de ces extrêmes. Cette expression ressemble à un cliché, mais dans l'intermédiarité tout est paradoxe; nous sommes libres de faire ce que nous devons faire.

Je ne crois pas faire une idole de l'absurde. Je pense que dans les premiers tâtonnements, il n'y a pas de moyen de savoir ce qui sera par la suite acceptable. Si l'un des pionniers de la biologie entendait parler d'oiseaux qui poussent sur les arbres, il signalerait avoir entendu parler d'oiseaux qui poussent sur les arbres, puis s'occuperait, mais seulement alors, d'en passer les données au crible. La seule chose que je voudrais tâcher de limiter au maximum, bien qu'elle soit inévitable, c'est le mélange de mes données, dans le même sens que Long Island et la Floride durent être confondues dans l'esprit des premiers explorateurs de l'Amérique. Je pense pour ma part, que mon livre ressemble beaucoup à une carte de l'Amérique du Nord où le fleuve Hudson serait désigné comme un passage conduisant droit en Sibérie. Je pense à Monstrator, à Mélanicus et à un monde qui communique actuellement avec la Terre, engageant des pourparlers secrets avec certains personnages ésotériques de notre monde. Quant au fait que ce monde puisse être Monstrator, ou que Monstrator puisse être Mélanicus, ce doit être le sujet d'une enquête ultérieure. Il serait indécent de tout résoudre d'un seul coup, sans rien laisser à mes disciples.

J'ai toujours été frappé par exemple, par le phénomène des « marques de ventouses».

Elles me paraissent symboliser la communication.

Mais pas des moyens de communication entre habitants de la Terre. J'ai l'impression qu'une force extérieure a marqué de symboles les rochers de la Terre, et ceci de très loin. Je ne pense pas que les marques de ventouses soient des communications inscrites entre divers habitants de la Terre, parce qu'il parait inacceptable que les habitants de la Chine, de l'Ecosse et de l'Amérique, aient tous conçu le même système. Les marques de ventouses sont des séries d'impressions à même le roc et faisant penser irrésistiblement à des ventouses. Parfois elles sont entourées d'un cercle, parfois d'un simple demi-cercle. On en trouve virtuellement partout, en Angleterre, en France, en Amérique, en Algérie, en Caucasie et en Palestine, partout sauf peut-être dans le grand Nord. En Chine, les falaises se sont parsemées. Sur une falaise proche du lac de Côme, il y a un labyrinthe de ces marques. En Italie, en Espagne et aux Indes, on les trouve en quantités incroyables. Supposons qu'une force disons analogue à la force électrique, puisse de loin marquer les rochers comme le sélénium peut à des centaines de kilomètres être marqué par les téléphotographes, mais je suis l'homme de deux esprits.

Des explorateurs perdus venus de quelque part. On tente, de quelque part, de communiquer avec eux, et une frénésie de messages pleut en averse sur la Terre, dans l'espoir que certains d'entre eux marqueront les rochers, près des explorateurs égarés. Ou encore, quelque part sur Terre, il y a une surface rocheuse d'un genre très spécial, un récepteur, une construction polaire, ou une colline abrupte et conique, sur laquelle depuis des siècles, viennent s'inscrire les messages d'un autre monde. Mais parfois, ces messages se perdent et marquent des parois situées à des milliers de kilomètres du récepteur. Peut-être les forces dissimulées derrière l'histoire de la Terre ont-elles laissé sur les rochers de Palestine, d'Angleterre, de Chine et des Indes, des archives qui seront un jour déchiffrées, ou des instructions mal dirigées à l'adresse des ordres ésotériques, des Francs-Maçons et des Jésuites de l'espace.

Je souligne la formation sérielle des marques de ventouses.

Le professeur Douglas écrit (1) : «Quel qu'ait pu être le motif, les marqueurs ont fait preuve d'un penchant affirmé à disposer leurs étranges sculptures en rangées régulièrement espacées.» Le chanoine Greenwell a suggéré depuis longtemps que ces marques étaient une forme archaïque d'inscription. Mais l'esquisse la plus spécifique de mon propos se trouve dans les observations de Rivett-Carnac (2) : d'après lui l'alphabet Braille sous forme de points en relief, est une inversion directe des marques de ventouses. Il signale aussi leur forte ressemblance avec l'alphabet Morse. Mais un archéologue timoré et systématiste ne peut que relever des ressemblances et suggérer l'existence de messages, car si messages il y a, en Chine, en Suisse, en Algérie et en Amérique, on est bien obligé de leur attribuer une origine. Et j'en accepte une, à laquelle toute la surface de la terre reste accessible, une origine externe.

Autre détail très important: les rangées de marques ont souvent été comparées à des traces de pas. La chose est très curieuse, car leur disposition rectiligne rend la thèse très improbable, sauf dans le

cas d'un animal qui sauterait sur une seule patte, ou d'un flic marchant avec application sur la ligne blanche d'un carrelage dans un commissariat.

Sur le rocher de la Sorcière, à Ratho, en Ecosse, il y a vingt quatre ventouses, de tailles diverses allant de quatre à huit centimètres de diamètre, disposées en lignes à peu près droites. L'explication locale fait intervenir des empreintes de pattes de chien (3). Des marques toutes semblables sont dispersées bizarrement tout autour du Rocher de la Sorcière, comme une tentative hystérique de télégraphie, où les messages se répéteraient sans cesse, sur des localisations différentes. Dans l'Invernesshire, les marques de ventouses sont appelées «empreintes de fées ». Dans les églises de Volna, en Norvège, et de Saint-Pierre d'Ambleteuse, on trouve de ces marques, identifiées à des traces de sabots de cheval. Les rochers de Clare, en Irlande, sont recouverts de traces supposément faites par une vache mythologique (4).

Je termine par un fantôme d'anecdote, que je ne voudrais pas voir interpréter le moins du monde comme une donnée : elle illustre seulement c'ette notion d'empreintes symboliques de chevaux ou de vaches qui sont le revers ou le négatif «te ces traces creuses répandues régulièrement sur Terre, mais en atterrissant au mauvais endroit, pour la mystification considérable de ceux qui se réveillent un beau matin et les découvrent sur un espace antérieurement vierge.

Une ancienne chronique de Chine rapporte que les habitants d'un palais se réveillèrent un matin pour trouver dans la cour des traces de pas ressemblant à ceux d'un bœuf et qu'on attribua immédiatement au diable.

(2) Jour. Roy. Asiatic Soc., 1903, 515.
(3) Proc. Soc. Antiq. Scotland, 2-4-79.
(4) Folklore, 21-84.

XVI

DES ANGES PASSENT

Des Anges.
Des hordes et des hordes d'anges.
Des êtres massés comme les nuages des âmes, les souffles entremêlés de la spiritualité, ou ces exhalaisons de l'âme si souvent représentées par Gustave Doré.

Il se peut que la Voie Lactée soit une composition d'anges raides, gelés, définitivement statiques, et absolus. Je citerai des cas de petites Voies Lactées se déplaçant avec rapidité, d'autres, de foules d'anges non absolus, mais pourtant dynamiques. Je soupçonne pour ma part les étoiles fixes d'être réellement fixes, et les mouvements très précis qu'on leur découvre d'être illusoires: Je pense que les étoiles fixes sont absolues. Leur scintillement n'est qu'interprétation intermédiariste. Je pense qu' après la mort de Leverrier, on ne tarda pas à découvrir une nouvelle étoile fixe, et que si le docteur Gray s'en était tenu à son histoire des milliers de poissons dans un seau d'eau, s'il l'avait écrite, lue en conférence, proclamée à tous les coins de rue, pour convaincre le monde que, convenable ou non, son explication était la seule exacte, que s'il y avait pensé jusqu'à son coucher, et à partir de son lever, son avis de décès eût été dans les *Notices Mensuelles,* le signalement d'une étoile nouvelle.

Je suis sûr que des Voies Lactées, d'un ordre inférieur et dynamique, ont souvent été vues par les astronomes. Il se peut, bien entendu, que les phénomènes dont je vais discuter à présent, n'aient rien à voir avec les anges. Je tâtonne seulement pour déterminer ce qu'il est loisible d'accepter. Certaines de mes données indiquent des foules de touristes ronds et aimables des espaces interplanétaires, d'autres longs, maigres et voraces. Je crois qu'il y a, dans les espaces interplanétaires, des super-Tamerlans à la tête de nuées de ravageurs célestes qui se sont abattus sur les civilisations du passé, les nettoyant aux os, ne laissant que des monuments pour lesquels les historiens inventèrent des histoires exc1usionnistes. Mais si quelque chose a droit légal sur nous, et peut établir son droit de propriété, ils se tiendront tranquilles. Il en va ainsi de toutes les exploitations. Je dirai que nous sommes en état de culture, que nous en sommes conscients, mais que nous avons le toupet de tout attribuer à nos instincts nobles et supérieurs.

Contre ces notions s'exerce le même sens d'une finalité qui s'oppose au moindre progrès. C'est

pourquoi je soutiens que l'acceptation est une meilleure adaptation que la croyance. Et la croyance qui s'oppose à moi, dans le domaine des phénomènes interplanétaires, est celle qui veut que tout ait déjà été découvert. Le sens de la finalité et l'illusion de l'homogénéité. Mais Ce que l'on nomme connaissance en marche est une violation du sens du néant.

Une goutte d'eau. Autrefois l'eau était considérée comme si homogène qu'on la prenait pour un élément. Vint le microscope et non seulement vit-on que le supposé élémentaire avait une infinie diversité, mais encore que dans sa vie protoplasmique, il y avait de nouveaux ordres d'existence. En l'an 1491, un Européen regardait vers l'Ouest au-delà de l'océan, pensant que cet affaissement suave de l'Occident était inattaquable, que les dieux de la régularité n'autoriseraient pas cet horizon lisse à se laisser troubler par des côtes ou tacheter par des iles. Il était tout à fait désagréable, fût-ce de contempler cette possibilité d'un Occident large et aplani, propre sous le ciel, brusquement parsemé d'Uots, en une lèpre géographique. Et pourtant, il y avait, dans cet Ouest apparemment vide, des côtes, des iles, des Indiens, des bisons, des lacs, des montagnes et des fleuves. On contemple le ciel, l'homogénéité relative du relativement inexploré, et l'on ne pense qu'à certaines catégories de phénomènes. Mais je suis obligé d'admettre qu'il y a quantité de modes d'existence interplanétaire, des choses aussi différentes des planètes, comètes et météores, que le sont des Indiens, des bisons et des coyotes : une super-géographie des vastes régions stagnantes, mais aussi des super-Niagaras et des ultra-Mississipis ; et une super-sociologie des voyageurs, touristes et ravageurs, des chasseurs et chassés, des super-mercantis, des super-pirates et des super-évangélistes.

Le sens de l'homogénéité est notre illusion positiviste de l'inconnu. L'astronomie et l'académie. L'éthique et l'abstrait. La tentative universelle de formuler et régulariser ne peut être abordée que par l'omission et la dénégation. Toutes choses omettent et nient ce qui, éventuellement, les envahira ou les détruira. Jusqu'au jour où quelqu'un dira à l'infinitude: «Arrête-toi là, car c'est la démarcation absolue ». Le propos final : «Il n'y a que moi ».

Une lettre du révérend W. Head nous apprend que, le 4 septembre 1851, à 9 h 30 du matin, il vit une foule de corps lumineux dépasser le champ de son télescope pour évoluer les uns lentement, les autres avec rapidité. Ils semblaient occuper une zone large de plusieurs degrés. La plupart se dirigaient d'Est en Ouest, mais allaient du Nord au Sud. Leur nombre était prodigieux, et on les observa pendant six heures (1). Ces apparitions ne pourraient-elles pas être attribuées à un état anormal des nerfs optiques de l'observateur? », se demande le rédacteur. Plus tard (2), Mr. Read insista sur le fait qu'observateur très diligent il possédait des instruments de qualité supérieure et d'une expérience de vingt-huit ans. «Et pourtant, disait-il, je n'ai jamais rien vu de semblable auparavant ». Et il précise que deux membres de sa famille avaient vu les objets en question. Le rédacteur retira sa suggestion.

Nous savons ce qu'il faut attendre. Dans une existence essentiellement hibernienne, nous pouvons prédire le passé, c'est-à-dire retrouver quelque chose qui ait été écrit sur le sujet en 1851, pour savoir ce qu'il faut attendre plus tard des Exclusionnistes. Si Mr. Read a vu une migration d'anges insatisfaits se comptant par millions, il leur faudra se confondre, du moins subjectivement, avec les phénomènes terrestres ordinaires, quitte à négliger la familiarité probable de Mr. Read, soutenue par une durée de vingt-huit années. avec les phénomènes terrestres ordinaires.

Une lettre du révérend W.-R. Dawes (3) qui rencontra semblables objets dans le courant du mois de septembre, nous apprend qu'il s'agissait de graines flottant au gré de l'air. Mais une communication de Mr. Read au professeur Baden-Powell (4) dissocie son observation de celle de Mr. Dawes: il nie avoir vu flotter des graines dispersées. Il y avait peu de vent, et les objets venaient de la mer, d'où les graines ont peu de chance de provenir.

(1) Monthly Notices of the R.A.S., 11-48.
(2) Monthly Notices, 12-38.
(3) Monthly Notices, 12-183.
(4) Rept. of the Brit. Ass., 1852, 235.

Ils étaient ronds, bien découpés et ne ressemblaient pas au duvet de charbon. Il cite une lettre de C.B. Chalmers, de la Société Royale Astronomique, qui avait aperçu le même déplacement, une procession, une migration, à cette différence près que certains corps étaient allongés, plus maigres et voraces, que globulaires. Mais Mr Read aurait pu discuter pendant soixantecinq années. il n'eût impressionné personne d'important. La dominante de son époque était l'Exclusionnisme et la notion

de graines volantes s'assimile, toutes omissions faites, avec cette dominante.

Les scènes terrestres d'apparat ont Mt paraitre telles aux observateurs de l'espace : les Croisades n'étaient que des nuages de poussière, et les reflets du soleil sur les armures, des particules de mica dans ces nuages de poussière. Je crois que c'était normal, en 1851, de ne voir que des graines volantes, que le vent ait ou non soufflé de la mer. Je crois que des objets illuminés de zèle religieux se sont mêlés, comme partout dans l'intermédiarité, avec les maraudeurs noirs et les êtres grisâtres d'ambitions mesquines. Peut-être y avait-il un Richard Cœur-de-Lion s'apprêtant à rétablir les droits des populations jupitériennes. Mais il convenait bien, en 1851, de le prendre pour une graine de chou.

Durant l'éclipse d'août 1869, le professeur Coffin, U.S.N., remarqua le passage en travers de son télescope de plusieurs flocons lumineux ressemblant à du duvet de charbon, flottant en plein soleil. Mais le télescope était réglé de telle sorte, que si les objets étaient clairement distincts, ils devaient s'être trouvés si loin de la Terre, que les difficultés de l'orthodoxie demeurent indépendantes de leur identité réelle. Le professeur Coffin estima qu'ils étaient « clairement distincts » (5). Le 27 avril 1863, Henry Waldner avait aperçu un grand nombre de corps brillants se déplaçant d'Ouest en Est, il avertit le docteur Wolf, de l'Observatoire de Zurich, qui se convainquit de la réalité de cet étrange phénomène et lui fit part de l'observation analogue réalisée par le signor Capocci, de l'observatoire Capodimonte, à Naples. le 11 mai 1845 (6). Les formes étaient diverses, ou étaient-ee des aspects différents de mêmes formes? Certains corps étaient étoilés et dotés d'appendices transparents.

Je crois, en ce qui me concerne, que c'était Mahomet et son Hégire, ou peut-être seulement son harem.

(5) Jour. Frank. Inst., 88-151.
(6) Nature, 5-304.

Sensation stupéfiante sans doute, que de flotter au travers de l'espace, entouré par dix millions d'épouses. Mais nous avons un avantage considérable en cette circonstance : les graines ne sont pas de saison au mois d'avril. Il est vrai que Mr. Waldner émit l'opinion assimilative qu'il s'agissait de cristaux de glace.

Des centaines de petits corps, noirâtres cette fois, furent observés par les astronomes Herrick, Buys-Ballot et de Cuppis (7). D'autres traversèrent le disque lunaire sous les yeux de M. Lamey (8), un nombre prodigieux de corps sombres et sphériques furent signalés par Messier, le 17 juin 1777 (9), et à La Havane, le professeur Auber vit pendant l'éclipse de soleil du 15 mai 1836 un grand nombre de corps lumineux s'éloigner du soleil dans différentes directions. M. Poey cite un cas identique le 3 août 1886, dont M. Lovard attribue la cause à des vols d'oiseaux (10). En 1885, M. Trouvelet vit passer un grand nombre de petits corps en travers du disque solaire, les uns lents, les autres rapides, la plupart globulaires, mais certains d'apparence triangulaire, et quelques-uns d'une structure compliquée : graines, insectes ou volatiles, M. Trouvelet déclare n'avoir jamais rien vu d'analogue à ces formes (U). Corps lumineux et sombres traversant le soleil à l'observatoire de Rio de Janeiro, de décembre 1875 au 2 janvier 1876 (12).

Vue d'assez loin, bien sûr, toute forme a tendance à paraitre arrondie: mais je mettrai l'aecent sur les données de formes plus complexes. M. Briguière signale la traversée du soleil les 15 et 25 avril 1883, à Marseille, par des corps de forme irrégulière, dont certains évoluaient en alignement (13). Le 8 août 1849, à trois heures, au-dessus de Gais, en Suisse, sir Robert Ingus vit des milliers d'objets brillants, ressemblant à des flocons de neige dans un ciel sans nuages. Mais bien que ce déploiement n'ait duré que vingt-cinq minutes, aucun de ces flocons ne tomba au sol (14). Le domestique d'Inglis «crut) voir que certains d'entre eux possédaient des espèces d'ailes. Un peu plus loin, au cours de la même communication, sir John Herschel rappela qu'en 1845 ou 1846 son attention avait été attirée par des objets de taille considérable traversant les airs : au télescope, il les identifia à des masses de foin de deux mètres de diamètre, mais, bien que seule une trombe ait pu les soulever, il remarqua que l'air était tout à fait calme.

(7) *L'Année Scientifique,* 1860, 25.
(8) L'Année Scientifique, 1874, 62.
(9) ARAGO : *Œuvres, 9-38.*
(10) L'Astronomie, 1886, 391.

(11) L'Année Scientifique, 1885, 8.
(12) La Nature, 1876, 384.
(13) *L'Astronomie,* 1886, 70.
(14) Lettre au Col. Sabine, Rept. Brit. Assoc., 1849, 17.

«Le vent soufflait sans doute à l'endroit observé, mais je n'en perçus pas le mugissement. » Si Herschel avait consenti à se déplacer un peu plus loin, ou à signaler cette étrange apparition, son rapport etit semblé, en 1846, aussi déplacé que l'apparition d'une queue sur un embryon au stade de la gastrule.

Certains d'entre nous ont tendance à imaginer la Science trônant dans le calme et la sérénité du jugement. Mais certaines données, la chose est apparente, ont été saisies au lasso, puis lynchées impitoyablement. Si une croisade de Mars à Jupiter se produit en automne, on en appelle aux graines. Si une ruée de vandales célestes est aperçue au printemps, on se réfère aux cristaux de glace. Si une race d'êtres aériens sans habitat substantiel apparait dans le ciel des Indes, on parle de «sauterelles ».

Mise au point nécessaire: si les sauterelles prennent de la hauteur, elles gèlent et meurent par milliers. Dans les régions montagneuses des Indes, «des nuages de sauterelles meurent par milliers » à une hauteur de cinq cents mètres (15). D'ailleurs, qu'elles volent haut ou bas, leur présence est toujours trahie par la chute constante de trainards. Le phénomène est si connu que lorsque le lieutenant Herschel, observant le soleil à Bangalore, aux Indes, les 17 et 18 octobre 1870, remarqua des ombres obscures traverser le soleil, qui étaient lumineuses avant que de l'atteindre, et ceci en flot ininterrompu sur une période de deux jours, il s'exprima comme suit: «Le vol ininterrompu pendant deux jours, en nombre si considérable dans les régions supérieures de l'atmosphère, d'animaux qui n'abandonnèrent pas un seul trainard, est un fait unique dans les annales de l'Histoire Naturelle, sinon de l'astronomie. » En changeant à plusieurs reprises l'ouverture de son diaphragme, il aperçut des ailes, ou du moins des appendices fantomatiques. L'un des objets ralentit, plana quelque peu, puis repartit à fond de train, ce qui le poussa à écrire, très XIXe siècle: «Pas de doute, il s'agit de sauterelles, ou de mouches d'un genre spécial », opinion accréditée par l'abondance des vols de sauterelles en certaines régions de l'Inde.

Suit un cas extraordinaire à plusieurs égards, qu'il s'agisse de super-voyageurs, de super-dévastateurs, d'anges, de garnements, de croisés, d'émigrants, d'aéronautes, d'éléphants, de bisons ou de dinosaures volants. L'un de ces objets a été photographié et sans doute n'a-t-on jamais pris de photo plus sensationnelle.

A l'observatoire de Zacatecas, au Mexique, le 12 août 1883, à deux mille cinq cents mètres au-dessus de la mer, un grand nombre de corps lumineux pénétra le disque solaire. M. Bonilla télégraphia aux observatoires de Mexico et de Puebla, où on ne les avait pas aperçus. Vu cette parallaxe, M. Bonilla localisa les corps, «relativement près de la terre ». Mais dans son langage d'astronome, qu'il se soit agi d'oiseaux, de scarabées, d'un superTamerlan ou d'une armée de Richards Cœur-de-Lion célestes, « relativement près de la Terre », signifiait «à plus petite distance que la Lune ». L'un de ces objets fut photographié: le document montre un long corps entouré de structures indéfinies, ou par le tremblement d'ailes ou de plans en mouvement.

Quant au signor Ricco, de l'observatoire de Palerme, il écrit que le 30 novembre 1880, à 2 h 30 du matin, il surveillait le soleil, lorsque des corps en deux lignes longues et parallèles, puis en une ligne courte et aussi parallèle, traversèrent lentement son disque. Ces corps lui parurent ailés, mais ils étaient si gros qu'ils lui firent penser à des grues. Consultant des ornithologues, il apprit que le vol en lignes parallèles coïncide en effet avec celui des grues. Cela se passait en 1880 : quiconque de nos jours lui aurait appris que c'est aussi une formation familière aux aéroplanes. Mais l'angle de vision laissait entendre que ces êtres ou objets se déplaçaient à très haute altitude. Le signor Ricco soutient que les condors volent parfois à quatre ou cinq mille mètres de haut, et que les grues ont souvent disparu aux yeux des observateurs en gagnant les régions supérieures de l'atmosphère.

J'estime en termes conventionnels qu'il n'y a pas d'oiseau sur cette terre qui ne gèle à mort à une altitude de plus de cinq mille mètres. Or, le signor Ricco estime que ces objets, ces êtres ou ces grues, se déplaçaient au moins à huit mille mètres de hauteur...

XVII

CAPRICES DE CERTAINES ECLIPSES
CONCOMITANTS DES TREMBLEMENTS DE TERRE
DES ECHANGES POSSIBLES DE SUBSTANCE
D'UN MONDE A L'AUTRE

La vaste chose noire qui ressemblait à un corbeau de terrifiantes dimensions. A supposer que j'aie un jour quelque lecteur, ou peut-être plus d'un, je lui, ou leur signale à quel point cette sombre donnée a pu pâlir en l'espace de deux chapitres.

La question est de savoir s'il s'agissait d'une chose ou d'une ombre de chose.

L'une ou l'autre solution appelle, non seulement une révision, mais une révolution dans la Science de l'Astronomie. Mais comme en deux chapitres cette seule donnée a pâli ! Le disque de pierre sculptée de Tarbes et la pluie qui tomba chaque après-midi pendant vingt - ou est-ce vingt-trois journées? je ne m'en souviens plus - sur le même espace restreint. Nous sommes tous des Thomson aux cerveaux lisses et glissants, bien que sinueux. Toute intelligence est anormale, et nous ne nous souvenons que de ce qui concorde avec une dominante. A quelques chapitres de distance, il est peu d'impressions qui ne finissent par trébucher sur nos cerveaux glissants, comme Leverrier avec sa «planète Vulcain ». Il y a deux manières de se souvenir d'un élément irréconciliable: en le reliant à un système plus proche du réel que celui qui l'a rejeté, et par la pure, l'ânonnante répétition.

Une vaste chose, noire comme un corbeau, se tapit au-dessus de la Lune. Cette donnée est de toute importance, parce qu'elle impose, dans un champ différent, ma conviction que des corps sombres, de taille planétaire, traversent notre système solaire. Je soutiens: que ces corps ont été vus et que leurs ombres l'ont été, elles aussi.

Une vaste chose noire tapie comme un corbeau au-dessus de la Lune. Jusqu'à présent, j'en avais un seul cas, c'est-à-dire un cas négligeable. Mais Serviss parle d'une ombre que Shroeter vit en 1788 sur les Alpes lunaires (1). Il vit d'abord une lumière, puis quand cette région fut illuminée, il aperçut

une ombre arrondie, là où se trouvait la lumière. Je dis qu'il vit un objet lumineux proche de la Lune, que la Lune en fut partiellement éclairée, et que l'objet disparut à ses yeux, cependant que son ombre s'attardait au-dessous. Bien entendu, Serviss s'explique à ce sujet, sans quoi il ne serait pas le professeur Serviss. C'est une petite compétition en approximations relatives de la réalité. Il pense que Schroeter avait aperçu l'ombre « arrondie », d'une montagne, dans la région illuminée. On peut concevoir, en effet, qu'une montagne puisse projeter une ombre arrondie et même détachée, dans la région éclairée de la Lune. Et je suis sûr que le professeur Serviss pourrait expliquer au besoin pour quelle raison il néglige l'origine même de la lumière. Faute de quoi, il ne serait qu'un amateur.

J'ai une autre donnée, encore plus extraordinaire que cette chose vaste, noire et tapie comme un corbeau, au-dessus de la Lune. Plus circonstantielle en fait, et dotée de sérieuses corroborations, je la trouve bien plus extraordinaire que cette vaste chose tapie, noire comme un corbeau, au-dessus de la Lune.

Mr. H.-C. Russell, qui d'ordinaire est tout aussi orthodoxe que quiconque, du moins je le suppose (il est membre de la Société Royale d'Astronomie), raconte (2) l'une des histoires les plus perverses, les plus extravagantes de toutes celles que j'ai exhumées. Lui et un autre astronome, G.-D. Hirst, étaient dans les montagnes Bleues, près de Sydney, dans la Nouvelle Galles du Sud, et Mr. Hirst contemplait la Lune. Soudain, il vit ce que Russell nomme «l'un de ces faits si remarquables qu'ils doivent être enregistrés sur le moment, même si nulle explication ne peut encore en rendre compte ».

La chose est assez rare : qu'un astronome, dans cet état de terrorisme où il exerce son métier, voie quelque chose de non conventionnel, quelque chose qu'il est scabreux, inconvenant de voir, et sa dignité même est en danger.

(1) Popular &ience, 34-158.
(2) Observatorl1. 2-374.

L'un des esclaves enrégimentés lui plantera un sourire dans le dos. On le jugera sans bonté. Et c'est pourquoi je trouve d'une hardiesse inusitée pour son monde de sensibilités éthérées la remarque suivante de Russell: «Hirst vit qu'une large partie de la lune était recouverte d'une ombre aussi obscure que celle de la Terre, durant une éclipse de lune. Il était presque impossible de résister à la conviction que c'était une ombre, même si ce ne pouvait être l'ombre d'un corps connu. »

M. Proctor était un homme libéral à ses heures. Plus tard, je citerai une lettre qu'il laissa publier dans *Knowledge,* et qu'autrefois j'eusse pu trouver délirante. Mais un monde obscur et inconnu, capable de projeter son ombre sur une grande partie de la lune, s'étendant peut-être au-delà du limbe lunaire, une ombre aussi vaste que celle de la Terre, voilà qui était trop pour la politesse de M. Proctor. On dit qu'il fut féroce. Russell dit que Proctor fit un «libre usage» de son nom dans *l'Echo* du 14 mars 1879, en ridiculisant l'observation qu'il avait faite en compagnie de Hirst. Si ce n'avait été Proctor, c'eût été un autre; mais il est remarquable que l'attaque ait été imprimée dans un quotidien. L'omission des revues astronomiques fut complète sur ce sujeet précis, mais les colonnes de *l'Observatory* furent ouvertes à Russell pour qu'il puisse y répondre aux insultes de Proctor. La répli-que fit preuve d'une considérable intermédiarité. En 1879, c'eût été un positivisme de toute beauté que d'affirmer : « Il y avait une ombre sur la lune. Il est certain qu'elle était projetée par un corps inconnu.» Je dis que, si Russell avait consacré tout son temps à maintenir cette position, quitte à briser quelques amitiés ou à faire fi de ses relations avec ses collègues astronomes, son apothéose n'eût pas tardé, avec l'aide de certains moyens bien connus de la quasiexistence, lorsque ses compromis, ses évasions, ses demimesures sont mis en déroute par lei incorruptibles. Cela etît certes été possible dans une existence réelle, mais dans une quasi-existence, M. Russell déclara avoir résisté à la conviction incriminée. Il avait écrit qu'il était «presque impossible» d'y résister, et il reprochait surtout à M. Proctor d'avoir laissé entendre qu'il n'y avait pas résisté. Dommage, à souhaiter que toute apothéose soi.t souhaitable.

Mais l'un des sursauts indignés de Proctor est digne d'intérêt : « Ce qui arrive sur la Lune », écrivit-il, «peut aussi arriver sur Terre ». C'est justement l'une des thèses de mon département personnel d'Astronomie Avancée que Russell et Hirst ont pu voir le soleil éclipsé relativement à la lune par un large corps sombre. Il y a eu maintes fois, j'en suis persuadé, des éclipses relatives à la Terre par

un large corps sombre. Des éclipses qui n'ont pas été reconnues comme telles par les nurseries scientifiques.

Il y a, bien entendu, une solution neutre, que nous allons examiner immédiatement: il se peut que l'ombre aperçue par Hirst et Russell soit une éclipse du soleil relativement à la lune par une brume cosmique d'un certain genre, ou par un essaim de météores en rangs serrés, ou par la décharge gazeuse d'une comète. Je pense, quant à moi, que toute ombre imprécise est fonction d'une intervention imprécise, qu'une ombre aussi dense que l'ombre de la Terre doit être projetée par un corps plus dense que des brumes ou des essaims. Et l'information cruciale demeure: « Une ombre aussi obscure que celle de la Terre durant une éclipse de Lune.»

Bien que je n'aie pas toujours manifesté envers eux la patience désirable, je crois que les astronomes primitifs ont fait en leur temps beaucoup de bon travail, notamment pour apaiser les craintes terrestres. On peut croire parfois que toute science ne soit ce qu'est un drapeau rouge pour un taureau ou pour un anti-socialiste ; c'est inexact. Elle représente plutôt pour moi ce qu'un maigre repas représente pour un taureau ou pour un anti-socialiste. Je ne m'oppose pas au Scientifique, mais à l'insuffisant. Je crois que le Mal est un état négatif, par lequel nous désignons l'état de discorde, de laideur, de désorganisation, d'inconsistance ou d'injustice, déterminé dans l'intermédiaire, non par de réels standards, mais par de plus hautes approxi-mations à l'harmonie, à la beauté, à l'organisation, à la consistance ou à la justice. Les astronomes ont bravement fonctionné de par le passé : ils ont eu une heureuse influence sur les affaires. Il est mauvais pour le commerce qu'une obscurité intense s'abatte sur une communauté prise au dépourvu, et terrorise les acheteurs éventuels. Mais si tout obscurcissement peut être prédit et s'il est produit en temps voulu, nul acheteur présumé ne rentrera chez lui, pris de panique, pour mettre son argent de côté.

D'une manière générale, on considère que les astronomes ont presque systématisé les données d'éclipses, c'est-à-dire qu'ils en ont inclus quelques-unes, et négligé d'autres. Ils ont bien réussi, bien fonctionné, mais à présent ils s'éloignent de l'harmonie, si je suis, moi, en harmonie avec une nouvelle dominante, l'esprit d'une ère nouvelle où l'exclusionnisme sera banni, si j'ai de nombreuses données d'obscurcissements produits non seulement sur la Lune, mais sur la Terre, et aussi révélateurs de vastes corps interposés que le sont les éclipses prévues d'avance.

Regardez le ciel. Il parait incroyable qu'à la distance de la Lune puisse exister un corps solide et invisible, de la taille même de la Lune. Regardez la Lune lorsqu'un mince croissant reste seul visible. Vous aurez tendance à la reconstruire dans votre esprit, mais sa partie occulte semblera aussi vide et du même bleu que le reste du ciel. Il y aura devant vos yeux une vaste zone de substance solide, mais elle restera indiscernable en ce moment précis.

Dans mes petites leçons sur les beautés de la modestie et de l'humilité, j'ai relevé certaines arrogances de base: la queue d'un paon, les bois d'un cerf, les dollars d'un capitaliste, les éclipses des astronomes. Bien que je n'en réclame pas la mission. je suis prêt à citer des centaines de cas où les rapports d'éclipses se sont réfugiés derrière les mentions «temps couvert » ou «conditions de vision défavorables ».

« Evénements remarquables au cours de l'éclipse totale de la Lune le 19 mars 1848 ». (3). Une lettre de M. Forster, de Bruges, déclare qu'au moment de l'éclipse prédite, la Lune brilla trois fois plus qu'il n'est d'usage pour un disque lunaire éclipsé. Le consul anglais de Gand, qui ignorait tout de l'éclipse prévue, écrivit pour signaler la couleur «rouge sang » de fa Lune. Un autre astronome, Markey, observa à Clyst Saint-Lawrence que la Lune devint « magnifiquement illuminée... plutôt teintée d'un rouge profond... la Lune était aussi parfaitement illuminée que s'il n'y avait pas eu la moindre éclipse ». On dit qu'une aurore boréale, survenue à l'époque. avait pu être cause de cette illumination. mais on n'a jamais observé qu'une aurore boréale puisse avoir un effet sur la Lune.

Une autre observation de Scott, dans l'Antarctique. prend toute sa valeur si l'on sait qu'une éclipse des neuf dixièmes de la totalité produit le plus grand effet, même par temps couvert. e Il y a peut-être eu une éclipse de soleil le 21 septembre 1903, comme prévu », écrivait Scott (4) «mais aucun d'entre nous ne se serait risqué à le jurer », Il s'agissait d'une éclipse des neuf dixièmes, le temps était couvert.

Ainsi, non seulement il s'est produit certaines éclipses non reconnues par les astronomes, mais l'intermédiarisme et l'impositivisme se sont introduits dans le cours même des éclipses officielles.

(3) Monthly Notices of the R.A.S., 8-132.

(4) Seo'M' : *Voyage of the DiscOIJery,* vol. II, p. 215.

Et je passe à mes éclipses irrégulières: dans *Notes and Queries,* on trouve plusieurs allusions à d'intenses obscurités survenues sur Terre, dans les conditions mêmes d'une éclipse, mais sans référence aucune à un corps connu susceptible d'en éclipser un autre. Si, au XIX · siècle, quelqu'un avait osé y faire allusion, il se serait attiré les recroquevillements du ridicule, la fuite de son éditeur, le mépris de ses amis et de sa famille, un motif suffisant de divorce. En Hollande, il se produisit en plein jour une obscurité si intense et si terrifiante que plusieurs personnes, prises de panique, se noyèrent dans les canaux (5). A Londres, le 19 août 1763, obscurité «plus impénétrable que celle de l'éclipse de 1748» (6). Humboldt a dressé une liste impressionnante des «jours noirs» de l'histoire (7). Le 19 mars 1886 à 3 heures de l'après-midi, une obscurité aussi totale que celle de minuit s'abattit sur Oshkosh, dans le Wisconsin. Ce fut la consternation générale, les gens couraient en tous sens dans les rues, les chevaux s'emballaient, les femmes et les enfants se réfugiaient dans les caves, seuls les compteurs de gaz remplaçaient les images et reliques de saints. Cette obscurité dura huit à dix minutes, passa d'Ouest en Est, et fut suivie d'une lumière presque immédiate: peu après on signala qu'à l'ouest d'Oshkosh, le même phénomène s'était produit, «une vague d'obscurité totale» était passée d'Ouest en Est (8). Dans tous les autres cas signalés, j'ai l'impression moi-même d'être éclipsé par l'explication conventionnelle d'une masse très dense de nuages provoquant le prodige. A Memphis, dans le Tennessee, le 2 décembre 1904, à 1 0 heures du matin, une obscurité d'un quart d'heure «provoqua une panique en certains quartiers, car certains hurlaient et priaient, en croyant voir venir la fin du monde» (9). A Louisville, dans le Kentucky, le 7 mars 1911, à 8 heures du matin, pendant une demi-heure, après une chute de grêle, « une intense obscurité et un orage impression-nant répandirent la terreur dans toute la ville» (10).

Quant aux obscurités s'étendant sur de vastes régions, on les attribue généralement aux incendies de forêt. F.-G. Plummer a adressé une liste de dix-huit obscurités survenues aux Etats-Unis et au Canada. Il fait partie des primitifs, mais son dogmatisme est parfois secoué par les vibrations de la nouvelle Dominante. Il affirme c que la fumée ne peut pas expliquer à elle seule ces jours sombres de caractère terrifiante. Et il imagine des remous et des tourbillons aériens, concentrant la fumée des incendies de forêts. Puis dans l'inconsistance ou la discorde de toute quasi-intelligence à la recherche de la consistance et de l'harmonie, il parle de l'étendue de certaines obscurités. M. Plummer, bien entendu, n'a pas pensé très profondément son sujet, mais je trouve qu'il aurait dû s'approcher davantage de la réelle réflexion qu'en parlant tour à tour de concentration, puis d'expansion: car neuf de ces dix-neuf cas recouvrent dans son entier toute la Nouvelle-Angleterre. Dans la quasi-existence, tout engendre, ou fait partie de son propre opposé. Toute tentative de paix prépare la voie de la guerre, toute tentative de justice résulte en une manière ou une autre d'injustice. En sorte que M. Plummer, avec son explication d'obscurités causées par la fumée des incendies de forêts en vient à dire que ces obscurités c se sont souvent produites sans aucune turbidité de l'air près de la surface terrestre ~, c'est-à-dire sans évidence de fumée - bien qu'il y ait toujours quelque part un incendie de forêt.

Mais, de ces dix-huit cas, il y en a un seul que je conteste. Il s'agit de l'obscurité survenue au Canada et dans le nord des U.S.A. le 19 novembre 1819. Ses concomitantes: des lumières célestes, la chute d'une matière noire, des secousses d'ordre sismique. En ce cas précis, le seul incendie de forêt disponible avait eu lieu dans le sud de l'Ohio. Il est possible que la suie d'un incendie voyage de l'Ohio à Montréal, il est même concevable que. par un reflet insolite, on en ait aperçu la lueur à Montréal. mais les tremblements de terre sont inassimilables auxjncendies de forêts. Au contraire, nous l'allons voir. l'obscurité profonde, la chute de matière céleste, les lumières et les secousses sismiques sont des phénomènes classiques de l'approche d'autres mondes.

Le 17 avril 1904. à Winbledon, en Angleterre (11), une obscurité venue d'une région dépourvue de fumée, sans pluie ni foudre, dura plus de dix minutes. Dans les obscurités de GrandeBretagne, on pense immédiatement au brouillard. mais le Major Herschel, commentant un obscurcissement survenu à Londres le 22 janvier 1882 à 10 h 30 du matin. au point que les passants pouvaient s'entendre sans se voir d'un côté à l'autre de la rue, déclare ceci: «Il est bien évident que le brouillard n'était pas en cause ». (12). Charles Murray, envoyé britannique en Perse, raconte que le 20 mai 1857 survint à Bagdad «une obscurité plus intense que celle de minuit, lorsqu'il n'y a ni lune ni étoiles. Elle fut suivie d'une lueur rouge et sinistre, comme je n'en ai vue dans aucune partie du monde ».

Et c'est sur ces concomitants des phénomènes d'obscurcissement que je vais capitaliser. Mon explication sera compliquée et démesurée, ma méthode sera impressionniste, mais j'utiliserai quelques

rudiments de Sismologie Avancée. Si une large masse substantielle, une super-construction, pénétrait l'atmosphère terrestre, elle apparaitrait parfois, selon la luminosité, sous l'aspect d'un nuage au corps lumineux. Je m'exprimerai plus tard sur la luminosité, mais non l'incandescence, des objets qui pénétrent l'atmosphère terrestre. Autour de ce qui peut surgir des espaces interplanétaires intensément froids (certaines régions, il est vrai, doivent être tropicales), l'humidité de l'atmosphère terrestre se condenserait en une apparence nuageuse. Mr. S.-W. Clifton, receveur des douanes à Freemantle, en Australie occidentale, envoya à l'Observatoire de Melbourne le rapport de l'apparition d'un petit nuage noir de progression lente, qui éclata sous forme d'une boule de feu de la taille de la Lune (13). Un météorite de vitesse ordinaire ne pourrait pas rassembler de la vapeur, mais des objets plus lents lents, disons, comme un train de marchandises le pourraient aisément.

Les nuages des tornades ont si souvent été décrits comme d'apparence solide, que j'accepte parfois la notion de leur effective solidarité. Souvent on nomme tornades des objets qui se ruent au travers de l'atmosphère terrestre, sans se contenter d'engendrer des troubles de succion, mais en écrasant tout sur leur passage, s'élevant et s'affaissant tour à tour, et démontrant que la gravitation n'est pas conforme à l'opinion des primitifs, si un objet de faible vitesse, au lieu d'être attiré par la Terre. peut s'en éloigner d'un seul bond.

Voici un fragment typique de description (14) : «Le nuage rebondit sur Terre comme un ballon» ; c le nuage rebondit au sol, touchant le sol tous les huit cents à mille mètres». Ou encore ce passage très évocateur, que j'offre à la super-biologie, branche de la Science Avancée que je n'aborderai pas, me limitant à ce qu'un terme illimité définit comme «objets » : «la tornade se tortilla, sauta, tourbillonna comme un grand serpent vert, dénudant une rangée de dents scintillantes».

(12) Nature, 25-289.
(13) Nature. 20-121.
(14) FINLEY: *Reports on the Character of 600 Tornadoes.*

Je trouve cela assez sensationnel. Il se peut que de grands serpents verts se ruent parfois sur Terre, avalant une bouchée au hasard de leur excursion, mais il s'agit, comme je l'ai dit, d'un phénomène super-biologique. Finley cite des douzaines de nuages de tornades qui m'ont tout l'air d'objets solides gainés dans des nuages. Il note que dans la tornade d'Americus, en Georgie, le 18 juillet 1881, «le nuage émettait une étrange vapeur de soufre ». Un vent n'a pas de raison d'être sulfureux, mais un objet d'origine extérieure peut se permettre ce caprice. Le phénomène est décrit par ailleurs (15) comme « une étrange vapeur sulfureuse, brûlant et écœurant tous ceux qui l'approchèrent assez pour la respirer ».

L'explication conventionnelle des tornades conçues comme des effets du vent est si forte aux Etats-Unis, que je préfère chercher ailleurs le récit d'un objet qui, s'élevant au travers de l'atmosphère, brava la gravitation terrestre. Le 7 décembre 1872, les habitants de King's Sutton à Banbury, virent à 1 heure une sorte de meule de foin traverser l'espace, accompagnée, telle un météore, par du feu, une fumée dense et un bruit de chemin de fer. «Elle était tantôt très élevée, tantôt toute proche du sol ». L'effet fut celui d'une tornade: les arbres et les murs abattus. L'objet disparut «d'un seul coup» (16).

Il y a bien sûr de plus petits objets: trains déraillés et grands serpents verts, mais je pense que les grands corps sombres qui s'approchent de la Terre sont lumineux, entourés de nuages, et tremblent si fort qu'ils affectent la Terre. Suit alors une chute de matières issues de ce monde, et une levée de matière terrestJ:e vers le monde avoisinant, ou un échange de matières, eonnu en Sismologie Avancée, sous le nom de *célestio-métathèse.*

Au cas oit quelqu'un se mettrait dans la tête que je nie absolument toute gravitation, je précise que si les matières d'un autre monde, emplissant notre ciel terrestre hémisphèrement ou localement se voyaient attirées sur Terre, il serait tout à fait pensable que l'ensemble finisse un jour par tomber à son tour. Mais il faudra longtemps avant de distinguer Long Island de la Floride. Nous avions eu des données de poissons tombés de cette Supermer des Sargasses si respectable et établie que nous l'avions presque oubliée.

(15) *Monthly Weather Review,* juillet 1881.
(16) Birmingham Morning News, puis *Nature, 7-112.*

Nous aurons à présent des données de poissons tombés pendant des tremblements de terre. Je tiens qu'ils furent arrachés à des étangs ou à d'autres mondes secoués lors du passage à quelques kilomètres de cette Terre. d'un autre monde lui aussi secouant la Terre.

Des scientifiques ou des hypnotisés m'ont précédé dans cette tâche, eu égard à la Lune. Par exemple, Perrey a catalogué quinze mille récits de tremblements de terre, et en a relié une bonne partie au voisinage de la Lune, les attribuant à l'attraction lunaire en son point le plus proche de la Terre (17). Théoriquement, en ce point le plus proche, la Lune secoue la surface terrestre. Quant aux averses de matières prétendûment tombées de la Lune, il est possible à tout moment de pilIer les archives anciennes, et d'y trouver tout ce que l'on veut.

Ce que je vais faire à présent.

Quatre catégories de phénomènes ont précédé ou accompagné les tremblements de terre: nuages insolites, obscurité profonde. apparitions lumineuses dans le ciel, chutes de substances, communément ou non nommées météoriques. Aucune de ces manifestations ne s'intègre aux principes de la sismologie primitive ou primaire, chacune d'entre elles rend compte d'un corps vibrant suspendu au-dessus de la Terre ou la survolant. Pour les primitifs, il n'y a aucune raison pour que les convulsions de la surface terrestre soient accompagnées par des phénomènes inhabituels, lumières ou obscurités ou chutes de substances, Et ils sont irréconciliables avec la notion que ces phénomènes puissent précéder les tremblements de terre.

C'est avant 1860 que Perrey entreprit sa compilation. La plupart de mes données sont extraites des listes anciennes. Rien n'a été publié ces dernières années sous forme ambitieuse ou volumineuse qui ne soit rassurant et bénin. La main restrictive du Système réfrène les Sciences modernes. *Nature,* dans sa correspondance. échappe encore à cette strangulation protectrice. et la *Monthly Weather Review* est encore une mine prolixe d'observations libres. Mais, en consultant les périodiques les plus anciens, j'ai remarqué que leurs étincelles d'individualité pâlissaient graduellement après 1860, pour capituler devant une organitsation mieux établie. Certains exprimant un désir d'intermédiarité ou de localisation de l'universel, du soi, de l'identité et de l'entité, de la positivité ou de la réalité, ont pu tenir jusqu'en 1880, ou laisser des traces jusqu'en 1890. Après la mort de Richard Proctor, les volumes de *Knowledge* cèdent rarement à l'inconventionnel. Remarquez mes multiples références à *l'American Journal of Science,* et au *Report of the British Association:* ils sont à peine mentionnés, postérieurement à 1885, dans ces pages illicites, mais inspirées, sans doute, par l'hypnose et par l'inertie.

Vers 1880, étouffement et omission. Mais la contrainte ne peut pas être positive et de nombreux excommuniés continuent à s'insinuer. Même aujourd'hui. certains d'entre les étranglés respirent encore; quelques-unes de mes données ont été difficiles à retrouver. Je pourrais égrener le récit de mes grands labeurs et de mes quêtes futiles, pour solliciter l'imperceptible sympathie d'un M. Symons. Mais dans ce domaine des correspondances sismiques et aériennes (tout phénomène aérien de cause interne étant aussi inassociable avec les tremblements de terre que les chutes de sable avec les convulsions de galopins gavés de pommes aigres) l'évidence est si vaste que je peux à peine en esquisser quelques détails en commençant par le Catalogue de Robert Mallet (18) et en omettant plusieurs cas extraordinaires anté-rieurs au XVIII" siècle.

Un tremblement de terre «précédé » par une violente tempête en Angleterre. le 8 ,janvier 1704, un autre «précédé» par un météore aveuglant, en Suisse, le 4 novembre 1704, à Florence. le 9 décembre 1731. un «nuage lumineux, se mouvant à grande vitesse, disparaît au-delà de l'horizon ». En Souabe. le 22 mai 1732 « l'air fut traversé de brumes épaisses, au travers desquelles on apercevait une pâle lueur: plusieurs semaines avant la secousse, on avait vu dans l'air des globes de feu ». Le 18 octobre 1737. une pluie de terre à Carpentras; le 19 mars 1750 un nuage noir à Londres; à Slavane en Norvège, le 15 avril 1752, un orage virulent et une étrange étoile de forme octogonale; à Augermannland. en 1752, des boules de feu raient le ciel; de nombreux météorites à Lisbonne le 15 octobre 1755 ; « un globe immense », en Suisse, le 2 novembre 1761 ; un nuage oblong et sulfureux en Allemagne en avril 1767 ; une extraordinaire masse de vapeur à Boulogne. en avril 1780 ; une brume noire obscurcit le ciel, à Grenade, le 7 août 1804; à Palerme. le 16 avril 1817, «des hurlements traversent le ciel. et de larges taches obscurcissent le soleil» ; à Naples. le 22 novembre 1821, «un météore lumineux suit la même direction que la secousse» à Thuringerwald, le 29 novembre 1831, une boule de feu grosse comme la Lune apparaît dans le ciel, puis, cas sur cas, de « terribles tempêtes », «chutes de grêle» et «météores ».

A moins d'être polarisé par la Nouvelle Dominante, qui réclame la recognition des multiplicités externes (tout comme une nouvelle Dominante vint poindre au-dessus de l'Europe, en 1492, pour la

recognition d'une externalité terrestre de l'Europe) vous n'aurez pas la moindre affinité pour ces données irréconciliables qui se dérobent à l'esprit d'un Thomson comme des haricots à l'attraction d'un aimant. Mais je suis assez conquis par la Nouvelle Dominante pour en être très favorablement impressionné: si un objet lumineux s',est déplacé dans la même direction qu'une secousse sismique, il me semble acceptable que la secousse ait pu suivre ce météore durant son passage au-dessus de la Terre. J'aime à penser qu'au-dessus de Carpentras un monde miniature et secoué de vibrations a pu transmettre ces secousses à la surface terrestre. Mais, surtout, j'adore les loups hurlants qui traversè-rent le soleil pendant le tremblement de terre de Palerme. Les mondes amoureux ten tent de se rejoin-dre et hurlent de joie en se rencontrant.

Il y a bien d'autres exemples qui indiquent la proximité d'autres mondes pendant les tremblements de terre. J'en note quelques-uns : secousse sismique et apparition simultanée d'un large météore lumineux (19). Tremblement de terre, corps lumineux dans le ciel et chute de sable, en Italie, les 12 et 13 février 1870 (20). Météore lumineux, chute de pierres et tremblement de terre en Italie, le 20 janvier 1891 (21). Tremblement de terre et globes lumineux en nombre prodigieux, à Boulogne, le 7 juin 1779 (22). Curieuse apparition lumineuse dans le ciel pendant le tremblement de terre de Manille, en 1863 (23).

La plus notable chute de poissons survenue au cours d'un tremblement de terre fut celle de Riobamba. Humboldt dessina l'un d'entre eux: créature fantastique. Il en apparut des milliers sur le sol pendant cette terrifiante secousse sismique. Humboldt pense qu'ils furent rejetés par des secousses souterraines. Cette solution me paraît si sujette à discussions interminables que je lui pré-fère celle, plus simple, de la chute.

(19) Quar. Jour. Roy. [nst., 5-132.
(20) La Science pour tous, 15-159.
(21) L'Astronomie, 1891, 154.
(22) SESTIER : *La Foudre, 1-169.*
(23) PONTON: *Earthquakes,* p. 124.

Mais je n'arrive pas à élucider s'il s'agissait d'un grand lac arraché avec tous ses poissons, du sein d'un autre monde, ou d'un lac de la Supermer des Sargasses, écartelé entre deux mondes, et attiré sur terre.

Le 16 février 1861, il y eut un tremblement de terre à Singapour, puis un vrai déluge de pluie et il se déversa autant d'eau qu'en contiendrait un lac de belles dimensions. L'eau tomba à torrents pendant plus de trois jours, et, dans les flaques d'eau, on trouva bon nombre de poissons que les indigènes affirmèrent avoir vu tomber du ciel. Un rapport fut présenté sur l'incident par M. de Castelnault devant l'Académie des Sciences : il y rappelait avoir autrefois signalé l'apparition d'une espèce nouvelle de poissons au cap de Bonne-Espérance, après un tremblement de terre (24). Mais pour donner un lustre approprié à la Nouvelle Orthodoxie, je voudrais citer un cas où tous ces phéno-mènes furent combinés, et dont plus d'un indique, à mon avis, la proximité d'un autre monde au cours d'un tremblement de terre.

Le commissaire délégué de Dhurmsalla raconte une étrange combinaison d'événements survenus lors de l'extraordinaire météorite de Dhurmsalla, recouvert de glace (25). A quelques mois de cette chute, il y avait eu une chute de poissons vivants à Bénarès, une averse de substance rouge à Furruckabad, une tache sur le disque solaire, un tremblement de terre, «une obscurité inusitée de longue durée » et une apparition lumineuse dans le ciel, semblable à une aurore boréale. Et pour apothéose un ordre nouveau de phénomène : des visiteurs. Le commissaire délégué écrit que, le soir suivant la chute du météorite de Dhurmsalla, il aperçut des lumières dont certaines assez proches du sol, qui s'éteignaient et se rallumaient. C'était le 28 juillet 1860, et pourtant ce témoin déclara que les lumières « n'étâient ni des jeux de ballons, ni des lanternes, ni des feux de joie, mais bien de véritables lueurs célestes ». J'ai mon idée là-dessus : intrus empiétant sur le territoire légal de quelqu'un ou de quelque chose, agents secrets ou émissaires tenant un rendez-vous avec certains habitants ésotériques de Dhurmsalla. explorateurs venus pour une brève visite. Un autre monde se rapproche du nôtre, provoque des secousses sismiques, mais on profite de la proximité pour envoyer un message qui, destiné à un habitant des Indes, tombe peut-être en Angleterre, et laisse des marques semblables à celles de la tradition chinoise (traces de sabots dans le sol) sur une plage de Cornou-ailles.

(24) La Science pour tous, 6-191.
(25) *Canadian lnstitute Proceedings, 2-7-198.*

Après le tremblement de terre du 15 juillet 1757, on découvrit sur les sables de Penzance, dans les Cornouailles, sur près de cent kilomètres carrés, des traces dites de sabots, mais non en forme de croissants: en fait. d'e petits cônes aux bases de diamètre identique. Au sommet de ces cônes on trouva de petites taches sombres comme provoquées par des fuites de gaz : de l'une au moins d'entre ces formations s'éleva un jet d'eau aussi épais qu'un poignet d'homme. Je sais que les tremblements de terre provoquent parfois le jaillissement de sources, mais je soupçonne plutôt que le Négatif Absolu m'a forcé à inclure cette donnée, compte tenu de ses désordres.

Autre caprice du Négatif Absolu: bien que j'aie introduit. il y a quelques pages, le principe de la *célestiométathèse,* je n'ai pu réunir de donnée convaincante sur les échanges de substances lors des proximités d'un monde à l'autre. Il y a des cas de chute, mais aucun de translation vers le haut. Beaucoup d'objets sont projetés en l'air lors d'un tremblement de terre, mais je n'ai jamais entendu parler d'un arbre, d'un poisson, d'une brique ou d'un homme qui se soit élevé dans le ciel sans en retomber. Le cas classique du cheval et de la grange fut attribué, on s'en souvient, à une trombe. On dit qu'au cours d'un tremblement de terre, en Calabre, des pavés furent projetés en l'air. On ne dit pas en toutes lettres qu'ils retombèrent sur terre mais je les soupçonne fort d'y avoir cédé. Humboldt raconte que. pendant les secousses de Riobamba, «des cadavres furent arrachés à leurs tombeaux), et que « le mouvement vertical fut si fort que certains corps furent projetés à plus de trente mètres du sol ». J'explique ces lacunes par le fait qu'au centre de tant de violence naturelle déchaînée les observateurs eurent sans doute autre chose à faire que de remarquer si ce qui était monté au ciel en était redescendu.

On raconte que les quais de Lisbonne s'effondrèrent.

Des foules entières se précipitèrent sur les quais pour y trouver refuge. La ville de Lisbonne était plongée dans une profonde obscurité. Le quai et ses occupants disparurent brusquement. S'ils s'affaissèrent dans la mer, il est curieux qu'on n'ait jamais vu un seul corps, un seul lambeau de vêtement, une seule planche de quai ou la plus petite esquille remonter par la suite à la surface.

XVIII

LA NOUVELLE DOMINANTE

La Nouvelle Dominante.

Tout ce qui « primairement» s'oppose à l'Exclusionnisme. Le Progrès et l'Evolution sont des tentatives de Positivisme : ils illuminent un mécanisme par lequel on recrute une existence positive. Ce que l'on appelle existence est un ventre d'infinitude, qui n'est qu'incubatoire. Eventuellement, toutes les tentatives sont déjouées par les exclus. Subjectivement cette mise en écbec est aidée par notre propre sens des limitations fausses et étroites. C'est ainsi que les artistes classiques et académiques œuvrèrent des toiles positivistes, et exprimèrent le seul idéal dont je sois conscient, bien que souvent les idéaux de différentes manifestations, artistiques, scientifiques, théologiques ou politiques, soient considérés comme l'Unique Idéal. Ils cherchaient à satisfaire, dans son aspect artistique, la soif cosmique d'unité qu'on appelle parfois harmonie ou beauté. Ils cherchaient, par la pratique de l'omission, à atteindre le complet, l'homogène. Mais les effets lumineux qu'ils avaient dédaignés et leur soumission étroite au sujet standardisé amenèrent la révolte impressionniste. De même les Puritains tentèrent de systématiser et d'omettre leurs besoins physiques, leurs vices, leurs délassements: ils furent renversés lorsque leur étroitesse devint par trop intolérable. Toutes choses tendent à la positivité pour elles-mêmes ou pour les quasi-systèmes dont elles font partie. Le formalisme et les mathématiques, le régulier et l'uniforme sont des aspects de l'état positiviste, mais le Positif est l'Uni-versel, en sorte que toute tentative de positivité qui semble se complaire dans les aspects du forma-lisme et de la régularité, se disqualifie tôt ou tard aux yeux de la largeur d'esprit et de l'universalité. Voilà pourquoi il y a aujourd'hui une révolte contre la Science, parce que les proportions formulées, que la dernière génération prenait pour vérités absolues, se révèlent insuffisantes.

Toutes les déclarations qui se sont opposées à mes convictions personnelles se sont révélées posséder la composition même d'un tableau académique: c'est-à-dire d'un objet arbitrairement

coupé de toute relation environnante, encadré de toute donnée interférente et doublé de totale indifférence. J'ai voulu amener non seulement les inclus, mais aussi les exclus, à de plus larges expressions. J'accepte néanmoins qu'il puisse y avoir des données imprononçables dans la quasi-existence où le fait de penser suppose celui d'inclure, mais aussi celui d'exclure et de n'être pas définitif. Si j'admets qu'il puisse y avoir une donnée irréconciliable pour chacune des opinions que je viens d'exprimer, c'est que je suis intermédiariste, et non positiviste. Je ne suis même pas un positiviste supérieur. Peutêtre un jour systématiserai-je, dogmatiserai-je et refuserai-je de penser à tout ce qu'on pourra m'accu-ser d'avoir dédaigné. Peut-être un jour croirai-je, au lieu d'accepter. Je serai alors, dans un système plus large, qui ne tolérerait pas d'inconciliables, un positiviste supérieur. Mais je n'en suis pas un, tant que je me contenterai d'admettre. Je pense toutefois que la Nouvelle Dominante, bien que je l'aie envisagée comme une nouvelle forme d'esclavage, sera le noyau d'un positivisme supérieur, et nous permettra d'élever à l'infinitude un groupe nouveau d'étoiles fixes. Jusqu'à ce qu'elle faiblisse à son tour, et cède la voie à un nouveau moyen d'engendrer l'absolu. Je dis que tous les astronomes con-temporains ont perdu leur âme, ou leur moindre chance d'atteindre l'entité, mais que Copernic, Kepler, Galilée, Newton, et peut-être Leverrier, sont à présent des étoiles fixes. Un jour je tenterai de les identifier. Je suis, somme toute, une sorte de Moïse : je montre du doigt la Terre Promise, mais à moins de guérir de mon intermédiarisme je ne figurerai jamais dans les *Notices Mensuelles*.

Je dis que les Dominantes, dans le courant de leur succession, déplacent les Dominantes précéden-tes, non seulement par leur plus grand quotient de positivité, mais que les Anciennes Dominantes ont cessé d'être des moyens de recrutement. Je dis que la Nouvelle Dominante des inclusions plus vastes se manifeste à présent au travers du monde entier, et que l'ancien Exclusionnisme se désagrège partout. En physique, par exemple, l'Exclusionnisme se désagrège au cours de ses recherches sur le radium, de ses spéculations sur les électrons, de sa fusion avec la métaphysique, et par la désertion de gens comme Gurney, Crookes, Wallace, Flammarion, Lodge, vers des phénomènes autrefois rejetés que l'on n'attribue plus au «spiritualisme », mais à la «recherche psychique ». La biologie est en chaos: les darwiniens conventionnels se mêlent aux mutationnistes, aux orthogénésiens et aux disciples de Weissman, qui soulèvent Darwin de ses pseudo-assises, mais tentent de réconcilier leur hérésie avec l'orthodoxie. La chute de l'exclusion-nisme en Chine, au Japon et aux Etats-Unis a étonné l'histoire: la Science de l'astronomie glisse peu à peu, bien que Pickering par exemple ait spéculé sur une planète trans-neptunienne, et que Lowell ait tenté d'accepter des concepts hérétiques sur les marques de Mars. En sorte que l'attention se porte avec minutie sur des détails techniques comme les variations d'ombres du quatrième satellite jupité-rien. Je crois qu'en général l'excès de raffinement indique une décadence.

Je pense que la forteresse de l'inclusionnisme est aujourd'hui constituée par l'aéronautique. La forte-resse de l'Ancienne Dominante, lorsqu'elle était nouvelle, fut sans doute l'invention de découvrir s'il y a ou non de vastes banquises aériennes et des lacs sculptés, les substances noires et les tonnes de ma-tière végétale et de cette chair, qui pourrait être de dragon, s'il y a des routes commerciales interplanétaires et de vastes régions dévastées par des super-Tamerlans, s'il y a enfin des visiteurs sur terre.

XIX

LES CAPRICES ET INCLINATIONS DE LA SUPERMER DES SARGASSES : CHUTES D'OISEAUX, DE FOIN ET DE FEUILLES MORTES

Je me suis livré à une quête industrieuse sur les chutes d'oiseaux, sans être autrement satisfait de mes quelques résultats. J'insiste peut-être trop sur mes dépenses d'énergie, parce qu'une attaque vraisemblable de mon attitude d'Acceptation consisterait à sous-entendre que, pour accepter si facilement, je dusse être doté d'un intérêt très languissant et d'une paresse à toute épreuve. Tentative déjouée: je suis extrêmement industrieux. Je suggère à quelques-uns de mes disciples de scruter les messages de pigeons voyageurs, attribués à des propriétaires terrestres, et réputés indéchiffrables. Je le ferais moi-même si je ne craignais d'être égoïste. Cette touche intermédiariste m'éloignera du firmament: le Positivisme n'est-il pas pur égoïsme? Mais à l'époque de l'expédition polaire d'Andrée, les pigeons furent soudain l'objet d'une publicité très inaccoutumée.

On raconte qu'une macreuse est tombée sur le sol avec le crâne fracturé (1). Spéculation intéressante: sur quel objet solide, à très haute altitude, cet oiseau s'était-il heurté? Les 16 et 17 octobre 1846 il y eut en France une terrifiante pluie rouge. On crut alors, en raison d'un violent orage, qu'il s'agissait de matière terrestre précipitée (1), mais par la suite on lui trouva un caractère étrangement sanglant (2). Enfin deux analyses révélèrent la présence d'une grande quantité de corpuscules (3) et de trente-trois pour cent de matière organique. Peutêtre avait-on tué quelque part un dragon interplanétaire, ou peut-être ce fluide rouge englué de corpuscules Venait-il d'un être déplaisant à contempler et de la taille des monts Catskill. Mais avec cette substance, tombèrent à Lyon, Greno-ble, et ailleurs, des alouettes, des cailles, des canards et des poules d'eau dont certaines vivantes.

J'ai quantité de notes sur des oiseaux épuisés tombant du ciel après quelque orage mais c'est cette pluie rouge qui rend très extraordinaire la chute d'oiseaux ci-dessus. Voici un cas sans aucun parallèle: une chute d'oiseaux morts, tombés d'un ciel tout à fait pur, à distance respectable de tout orage

connu, à tel point que j'imagine assez au coin de l'été 1896, une expédition de chasse interplanétaire, une expédition de super-savants planant au-dessus de la Terre et lâchant une drague énorme: qu'attraperaient-ils à pareilles hauteurs? Pendant l'été de 1896, dans les rues de Bâton-Rouge, en Louisiane, tombèrent d'un ciel pur des centaines d'oiseaux morts: canards sauvages, piverts et «oiseaux d'étrange plumage» ressemblant à des canarIs. «Il y avait eu un orage sur la côte de Floride» (4). A moins d'avoir une répulsion psycho-chimique pour cette explication, le lecteur ressentira un étonnement passager ,en apprenant que des oiseaux morts en Floride puissent tomber d'un ciel pur en Louisiane. Puis son intellect graissé comme le plumage d'un canard sauvage il laissera tomber cette donnée. Nos cerveaux luisants et graisseux serviront peut-être un jour à quelque chose: d'autres modes d'existence leur attribueront peut-être une certaine valeur lubrifiante: on nous chassera, une expédition sera envoyée sur Terre, et nos quotidiens signaleront une tornade. Si, d'un orage en Floride, des centaines d'oiseaux étaient tombés jusqu'en Louisiane, je conçois conventionnellement la chute d'objets plus lourds en Alabama, et d'autres encore plus lourds près du lieu d'origine, c'est-à-dire en Floride. Les services météorologiques n'ont rien signalé de pareil.

Il en va de même chez les enquêteurs les plus sérieux des phénomènes psychiques : ils nient la communication médianimique et identifient les données comme « de la pure télépathie ». Les cas les plus curieux de clairvoyance sont « de la pure télépathie » et, au bout d'un certain temps, le lecteur accepte l'idée de télépathie, qui au départ lui était intolérable.

(2) Comptes rendus, 24-625.
(3) Comptes rendus, 24-812.
(4) Monthly Weather Review, mai 1917.

Peut-être alors qu'en 1896 une super-drague n'a pas raclé l'atmosphère terrestre, en brisant ses filets. Peut-être que les oiseaux de Bâton Rouge venaient seulement de la Supermer des Sargasses. Car rien n'est jamais établi, ni jamais résolu en un sens réel, s'il n'y a rien en un sens réel, dans l'univers total. Un orage en Floride a pu précipiter quelques oiseaux dans la Supermer des Sargasses qui a ses régions glaciales et ses régions tropicales. Précipités dans une région glaciale, les oiseaux se pressant les uns contre les autres y sont morts. Puis un météore, un bateau, une bicyclette ou un dragon les en a délogés. De même des feuilles d'arbres, soulevées par les tourbillons, ont pu végéter dans la Supermer des Sargasses pendant plusieurs années, siècles ou mois, pour retomber un jour en une époque défavorable aux feuilles mortes. De même des poissons y sont morts, desséchés, ou y ont vécu dans des volumes d'eau aérienne pour retomber ensuite sous forme d'averses.

Les astronomes ne m'aimeront guère, et je n'ai rien fait pour me rendre sympathique aux météorologues: mais je suis un faible intermédiariste, prompt à tomber dans la sensiblerie, j'ai souvent essayé de me concilier les aéronautes. Il y a dans les hauteurs des choses extraordinaires, des choses pour lesquelles les conservateurs de musées abandonneraient tout espoir de devenir des étoiles fixes, des laissés pour compte de tourbillons remontant aux pharaons eux-mêmes. Elie peut n'être pas monté au ciel comme un chariot et n'être pas, après tout, la planète Vega: il reste peut-être une roue pour témoigner de sa disparition. Je suggère qu'elle rapporterait beaucoup, à condition d'être vendue avant la prolifération de milliers de copies vulgaires.

Je livre un indice à l'attention de tous les aéronautes: il est tombé du ciel des tas de foin humide le 27 juillet 1875, à Monkstown, en Irlande (5). On trouva un tourbillon qui coinèidait avec le prodige au sud même de Monkstown, mais une chute identique était survenue deux jours plus tôt à Wexham, en Angleterre. En novembre 1918, j'ai étudié la chute dans les airs d'objets légers. J'aurais pu occuper mon temps plus sérieusement, mais, croyez-le ou non, j'étudiai la chute des feuilles de papier lancées du haut de buil-dings élevés. Elles restaient en l'air un bout de temps, parfois quelques minutes.

Le 10 avril 1869, à Autrèche (Indre-et-Loire), une énorme ségrégation de feuilles mortes tomba du ciel par un jour de calme plat et pendant dix minutes (6). Flammarion, qui raconte la chose (7), trouve un orage dans les environs, mais qui date du 3 avril. Comment des feuilles auraient-elles pu rester ensemble et pendant une semaine dans l'atmosphère? Il y a là deux improbabilités contre une seule de mon côté: ces feuilles ontelles pu être soulevées six mois auparavant, lorsqu'elles étaient ensemble sur le sol, puis rester en suspens dans une région de gravité inerte, avant d'être précipitées par les pluies d'avril? Il n'y a pas un seul cas de chutes de feuilles en octobre ou novembre, saison où l'on s'attendrait volontiers à les voir tomber.

Le 19 avril 1889, des feuilles desséchées de chêne, d'orme et d'autres arbres tombèrent un quart

d'heure durant par temps calme (8). Le geyser de cadavres du Riobamba dut être un spectacle extraordinaire: ce sujet me plairait si j'étais peintre. Mais cettecataracle de feuilles mortes est, elle aussi, une étude des rythmes mortuaires. Par ce jour sans vent, la surface de la Loire était «absolument lisse », mais recouverte de feuilles à perte de vue. Le 7 avril 1894, une autre chute prodigieuse de feuilles mortes eut lieu à Clairvaux pendant une demi-heure, puis une troisième à Clairvaux, le 11. Flammarion explique que ces feuilles durent être prises dans un cyclone, que celui-ci perdant de sa force lâcha tout d'abord les feuilles les plus lourdes. Cette explication est suffisante pour 1894, mais nous sommes aujourd'hui beaucoup plus exigeants, nous voulons savoir comment un vent insuffisant pour soutenir certaines feuilles dans l'air a pu en soutenir d'autres pendant quatre jours.

Le facteur principal est le déplacement de saison, non pour des feuilles mortes, mais pour un nombre prodigieux de feuilles mortes, localisées en France. La Supermer des Sargasses incline-t-elle à des ondulations quasi permanentes au-dessus de la France? Inspiration: il y a peut-être un monde complémentaire du nôtre, où l'automne se produit pendant notre printemps. Je lègue cette idée à mes disciples. Un jour je me toquerai de Super-Géographie et me rendrai coupable de cartes aériennes. Je pense pour l'instant que la Supermer des Sargasses est une ceinture oblique de ramifications changeantes, au-dessus de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Italie et de l'Inde.

(6) Cosmos, 3-4-574.
(7) L'Atmosphère, p. 412.
(8) Zoologist, 3-18-21.
(9) La Nature, 1889, 2-94.

Je n'ai pas d'idée très nette sur les Etats-Unis, mais je ne peux m'empêcher de ne penser qu'aux Etats du Sud.

Je pense avoir assez supporté et renforcé jusqu'à présent ma notion de la Supermer des Sargasses. Je m'accorde le droit de nier dans un autre livre l'existence de cette supermer, et de découvrir que toutes mes données se rapportent à un monde complémentaire. ou à la Lune, ou encore d'admeUre que la Lune n'est qu'à quarante kilomètres de la Terre. Mais pour l'instant la Supermer des Sargasses fonc-tionne assez bien comme le noyau autour duquel je peux agglomérer mes données antiexclusionnistes. Car mon dessein se limite à présent à combattre l'Exclusionnisme.

Dans la province de Macerata, en Italie, durant l'été de 1897, un nombre incroyable de petits nuages sanglants recouvrit le ciel. Une heure après, un orage éclata et des myriades de graines en tombèrent au sol. On les identifia au produit d'un arbre existant seulement aux Antilles et en Afrique Centrale. Si ces graines, conventionnellement parlant, s'étaient trouvées très haut dans les airs, on devrait admettre qu'elles aient évolué en des régions froides. Mais je dis qu'au contraire elles durent séjourner dans une région chaude, et ce, assez longtemps pour qu'on puisse attribuer le phénomène à une suspension par le vent.

«On dit qu'un grand nombre d'entre ces graines avaient atteint le premier stade de la germination (10). »

(10) Notes and Queries, 8-12-228.

XX

PREMIERES MANIFESTATIONS D'ENGINS VOLANTS ET LEUR DISCUSSION

La Nouvelle Dominante: l'inclusionnisme est un pseudo-standard.

J'interprète toute donnée en accord avec ce pseudo-standard.

Je n'ai pas, pour l'instant, les illusions d'Absolutisme qui ont peut-être transféré certains positivistes du XIX’ siècle dans un quelconque paradis. Je suis Intermédiariste, mais je soupçonne malgré moi qu'un jour, Je me solidifierai, je me délibéraliserai en un positivisme supérieur. Pour l'instant je ne cherche pas à identifier les faits à l'absurde ou au raisonnable, parce que par absurdité ou raison j'entends agrément ou désagrément envers un standard qui doit être une illusion, et peut un jour être déplacé par une quasi-illusion de nature plus avancée. Les savants du passé ont pris une attitude positiviste: était-ce raisonnable ou déraisonnable? Analysez-les et vous découvrirez qu'ils se prononçaient selon un standard: Newtonisme. Daltonisme, Darwinisme ou LyelIisme, mais se sont exprimés comme s'ils savaient vraiment discerner le raisonnable du déraisonnable.

Mon pseudo-standard est donc l'Inclusionnisme : si une donnée s'adapte à une vue plus largement inclusive quant à la Terre, son harmonie avec l'inclusionnisme l'admet sans peine. Le processus était le même lors de l'Ancienne Dominante : la seule différence réside dans l'intermédiarisme sous-jacent. dans la conscience que tout en étant plus proches du réel, nous et nos standards ne sommes que quasi-existants. Que tout, dans notre état intermédiaire, est le fantôme d'un super-esprit plongé dans un état de rêve, mais tentant de se réveiller à la réalité.

Et mon intermédiarisme particulier a beau être insatisfait, je pense que, dans le cas d'un esprit rêveur, le réveil est accéléré si les phantasmes de cet esprit connaissent leur identité de phantasme onirique. II paraît acceptable qu'une table vue en état d'éveil soit plus proche du réel qu'une table de rêve qui vous pourchasse sur ses vingt pieds. Et ces phantasmes tout en étant quasi-existants, ont un sens très relatif, l'essence de ce que l'on nomme réalité. Ils dérivent de l'expérience, même à travers

les distorsions les plus grotesques.

C'est pourquoi, au xx' siècle, ce changement de termes et de conscience sous-jacente identifie notre attitude envers la Nouvelle Dominante à celle des savants du XIXe siècle envers l'Ancienne Dominante. Je n'insiste pas pour que mes données et mes interprétations paraissent aussi choquantes, grotesques, ridicules, malignes, enfantines, hypocrites, risibles ou ignorantes aux savants du XIX · siècle que leurs propres données et interprétations ont pu paraître aux esprits médiévaux. Je demande seulement si ces données et ces interprétations sont en corrélation, auquel cas elles sont acceptables, tem-porairement peutêtre, comme structures ou croquis préliminaires. Plus tard, lorsque nous nous refroidirons et rayonnerons dans l'espace la plus grande partie de notre mobilité présente qui s'exprime en modestie et plasticité, je refuserai toute structure et tout croquis préliminaire, pour penser aux faits absolus. En général on place le spirituel au-dessus du matériel, mais j'estime que la quasi-existence est un moyen de matérialiser absolument l'absolument immatériel. Etant intermédiaire, elle réalise un état dans lequel rien n'est définitivement matériel ou immatériel et où tous les objets, substances et pensées occupent un degré d'approximation d'un côté ou de l'autre. La solidification finale de l'éthéré me paraît être le sommet de l'ambition cosmique. Le Positivisme est pur Puritanisme, la chaleur est Maligne, le Bien Final est Frigidité Absolue. Un hiver arctique est superbe, mais mon intermédiarisme personnel s'accommode mieux des conversations de singes dans un palmier.

En ce qui concerne les visiteurs, ma confusion est aussi grande qu'auparavant, car je n'ai pas l'illusion de l'homogénéité. Un positivisme rassemblerait toutes les données qui semblent se rapporter à un seul genre de visiteurs, et négligerait froidement toutes les autres. Je pense qu'il y a autant de genres différents de visiteurs extra-terrestres que de visiteurs à New York, en prison ou dans une église: par exemple dans une église, il y a des pickpockets.

Je crois qu'un monde ou une vaste super-construction a survolé les Indes pendant l'été de 1860. Puis, de nulle part, quelque chose est tombé le 17 juillet 1860 à Dhurmsalla. Quoi que « cela» ait pu être effectivement, on l'a si souvent désigné sous le nom de «météorite» que je m'aperçois avoir adopté à mon tour cette convention. Mais Syed Abdoolah, professeur d'hindoustani à l'Université de Londres, écrit que les pierres tombées « étaient de formes et de tailles très diverses, certaines ressemblaient beaucoup à des boulets de canon ordinaires, après usage» (1). Il s'agissait donc d'objets sphériques de métal. Et le soir même, quelque chose visa soigneusement Dhurmsalla et lui expédia au milieu de lueurs flamboyantes, des objets recouverts de marques indéchiffrables. Et je pense à des êtres ou objets qui durent résister à leur envie d'atterrir, tout comme les aéronautes à une certaine altitude doivent résister à l'envie de monter plus haut. Et cette spéculation ne contredit nullement, sauf pour les positivistes, mon idée de quelque autre monde, tentant d'établir une communication avec certains terriens ésotériques, grâce à un code de symboles imprimés dans le roc. Mais pour la plupart d'entre mes données, je pense à des super-objets qui traversent le ciel sans manifester plus d'intérêt pour la Terre que les passagers d'un transatlantique n'en manifestent pour le fond des océans. Certains peuvent même songer beaucoup à la question, mais se voir interdire toute exploration par les nécessités commerciales de l'horaire. Enfin, il peut y avoir des preuves de tentatives super-scientifiques pour enquêter sur les phénomènes terrestres, peut-être org:misées par des êtres si loin-tains qu'ils ignorent même si quelqu'un a des droits légaux sur la planète.

Le 6 mars 1912, les habitants de Warmley, en Angleterre. furent grandement excités par ce qu'ils crurent être «un aéroplane splendidement illuminé survolant le village » (2). Il marchait à fond de train de la direction de Bath à celle de Gloucester. Il s'agissait, dit le rédacteur, d'une large boule de feu à trois têtes. «Il faut, dit-il, être prêt à tout de nos jours... »

(1) *London Times*. 2fl décembre 1860.
(2) *Observatory, 35-168.*

Dans le comté de Wicklow, en Irlande, un correspondant vit, à 6 heures du soir, un objet triangulaire traverser le ciel, il était jaune d'or, ressemblait à la Lune dans son croissant du trois-quarts et, évoluant lentement, mit cinq minutes à disparaître derrière une montagne (3). Le rédacteur de la publication estime qu'il devait s'agir d'un ballon échappé. Le météorologiste F.F. Payne vit, au Canada, à la même époque, un grand objet en forme de poire traverser le ciel. Il le prit d'abord pour un ballon, car « son contour était clairement défini, mais ne voyant pas de nacelle, j'en conclus qu'il devait s'agir d'une forme curieuse de nuage ». En six minutes, l'objet devint plus flou, sans doute par

l'effet de la distance: «car la masse devint de moins en moins dense, puis disparut». Il n'y avait aucune formation cyclonique dans les environs (4). Le 8 juillet 1898, un correspondant de *Nature* vit, à Kiel, un objet céleste rougi par le soleil, large comme un arc-en-ciel, à une hauteur de douze degrés: «Il demeura brillant pendant cinq minutes. puis s'estompa rapidement, demeura de nouveau presque stationnaire, enfin disparut, le tout au bout de huit minutes » (5).

Dans une existence intermédiaire, les quasi-personnes n'ont pas à formuler de jugement, car toute chose est son propre opposé. Si cent dollars par semaine sont le standard de luxe pour certains, ils peuvent représenter la pauvreté pour d'autres. Voici trois cas d'objets célestes aperçus dans un espace de trois mois, et cette concordance me semble notable. La Science a été bâtie sur des concor-dances : la plupart des erreurs et des fanatismes également. Le Positivisme de Leverrier m'entraîne à formuler d'instinct que ces trois observations peuvent se rapporter au même objet. Mais je ne formulerai rien de tout cela et laisserai passer cette autre chance de devenir une étoile fixe. Un intermédiariste ne connaît rien aux compromis : pour lui notre état est partiellement positif et partiellement négatif, rien n'y est définitivement positif ou définitivement négatif. Mais si le positivisme vous attire, ne vous gênez pas: vous serez en harmonie avec l'effort cosmique, mais la continuité vous résistera. Etre positif revient à devenir un Napoléon Bonaparte, contre lequel le reste de la civilisation se liguera tôt ou tard. L'intermédiarisme reconnaît notre état comme étant un quasi-état et n'empêche personne d'être positif: il reconnaît son impuissance à le devenir, et demeure dans un état positifnégatif, tandis qu'un grand positiviste isolé, sans système de support sera crucifié, affamé, emprisonné ou battu à mort et renaîtra dans le Positif Absolu.

(3) Nature, 27 octobre 1898.
(4) Nature, 11 août 1898, d'après le *Canadian Weather Review* de juillet 1898.
(5) Nature, 58-294.

Etant moi-même positif-négatif, je ressens l'attraction du pôle positif de mon état intermédiaire, et tente de relier ces trois données à un seul objet. Les journaux aéronautiques ne mentionnent aucun ballon échappé durant l'été de 1898, ni en Angleterre, ni aux Etats-Unis, ni au Canada, Le 27 août 1885, à 8 h 30 du matin, Mme Adelina Bassett aperçut aux Bermudes « un étrange objet venant du Sud au milieu des nuages ». Elle appela son amie, Mme L. Lowell, et toutes deux virent non sans quelque alarme l'objet, de forme triangulaire, semblable à une voile de canot, et d'où pendaient des chaînes, faire mine d'atterrir, puis s'éloigner au-dessus de la mer, enfin disparaître très haut dans les nuages (6). Une telle puissance d'ascension semble exclure toute notion de ballon échappé partiel-lement dégonflé. Le général Lefroy tente de donner une explication terrestre de ce phénomène, en supposant un ballon échappé de France ou d'Angleterre qui aurait survolé l'Atlantique, et attribue à une déformation la silhouette triangulaire de l'objet: «Il s'agissait, dit-il, d'un sac informe, à peine capable de voler ». M. Charles Hording, de la R.M.S., objecte (7) qu'un ballon venu d'Europe eût été aperçu et signalé par nombre de navires, et il attribue l'origine du ballon supposé aux Etats-Unis d'Amérique. Si tout le monde manifestait autant de persévérance que le général Lefroy, nous n'aurions pas perpétuellement à évaluer des fragments de données ; il fit interroger par un de ses amis W.-H. Gosling, des Bermudes, les deux témoins, Mmes Bassett et Lowell: elles lui donnèrent une description différente des filets suspendus en l'air. S'agissait-il d'un ballon dégonflé trainant son filet derrière lui ou d'une super-drague qui nous fait penser irrésistiblement aux oiseaux de Bâton-Rouge?

Je crois qu'on nous pêche. Peut-être sommes-nous hautement estimés par les super-gourmets des sphères supérieures. Je suis ravi de penser qu'après tout je puisse être utile à quelque chose. Je suis sûr que bien des filets ont traîné dans notre atmosphère, et ont été identifiés à des trombes ou à des ouragans. Je crois qu'on nous pêche. Mais je le mentionne en passant, car cette idée n'a rien à voir avec le sujet que je traiterai plus tard: à savoir les possibilités de notre utilisation par un mode d'existence qui aurait sur nous droit légal.

(6) London Times, 29 septembre 1885, d'après la *Royal Gazette* de. Bermudes du 8 septembre 1885.
(7) London Times, 1er octobre 1885.

Des rapports parvinrent par la suite de Paris et de Londres : aucune ascension de ballons n'avait eu lieu durant l'été de 1885. En France, deux ballons s'étaient échappés durant les fêtes du 14 juillet, soit quarante-quatre jours avant l'observation des Bermudes (8) : il s'agissait des ballons de

Gower et Eloy. Le premier fut retrouvé en plein océan, le second fut aperçu, le 17 juillet, par un navire: il flottait toujours. Mais c'était un minuscule ballon de parade, conçu pour de petites ascensions au cours de foires locales. On assure (9) qu'il était incapable de demeurer longtemps suspendu en l'air. Quant aux EtatsUnis, ils ne revendiquaient qu'une seule ascension le 29 juillet 1885: en quittant leur ballon, les aéronautes tirèrent la corde d'échappement, ouvrant l'engin de bas en haut (10).

Pour un intermédiariste, l'accusation « d'anthropomorphisme » est dénuée de toute signification. Il n'y a rien d'unique ou de positivement différent dans quoi que ce soit. Je serais matérialiste s'il n'était pas tout aussi rationnel d'exprimer le matériel en termes de l'immatériel. que d'exprimer l'immatériel en termes du matériel. Je m'engage à écrire la formule d'un roman en termes psycho-chimiques. ou à tracer son graphique en termes de psycho-mécanique. à écrire en termes romantiques les circonstances et les séquences de toute réaction chimique, électrique ou magnétique ou d'exprimer n'importe quel événement historique en termes algébriques. Voir Boole et Jevons en ce qui concerne l'algèbre des situations économiques.

Je pense aux Dominantes comme à des personnes, non que je les prenne (pas plus que moi-même) pour des personnes véritables. L'Ancienne Dominante est jalouse, elle supprime toutes les pensées qui mettent sa suprématie en danger. A l'approche du défendu, de l'irréconciliable, les discussions scientifiques prennent un tour confus et ramifié. On croirait qu'elles sont détournées de leur objet par une directive occulte, qui plane au-dessus d'elles.

Charles Tilden Smith écrit qu'à Chisbury. dans le Wiltshire, en Angleterre, le 8 avril 1912, il vit dans le ciel «quelque chose de différent de tout ce que j'ai jamais vu auparavant, bien que j'aie depuis de longues années étudié le ciel sous tous ses aspects» (11).

(8) L'Aéronaute, aoftt 188a.
(9) La Nature, 1885, 2-131.
(10) New York Times, 10 août 1885.

Il vit deux taches stationnaires *sur des nuages qui avançaient rapidement !* Elles étaient en forme d'éventail triangulaire et de tailles diverses, mais conservèrent la même position pendant que nuage sur nuage passaient au-dessous d'elles; et ceci pendant une demi-heure. Il finit par penser «qu'il s'agissait d'une ombre projetée sur un écran de nuages par un objet invisible situé à l'Ouest, et qui interceptait les rayons du soleil ». A la page 244 du même volume de *Nature,* un autre correspondant confirme cette opinion. Mais l'Ancienne Dominante était jalouse, et n'admit pas d'être ainsi défiée. A la page 228, le météorologiste Charles Cave écrit que les 5 et 8 avril, il avait observé le même phénomène à Ditcham Park près de Petersfield, en observant quelques ballons captifs, inférant que les ombres de Chisbury pouvaient avoir eu la même origine. Page 322, un autre parle d'ombres projetées sur les montagnes, enfin, page 348, quelqu'un complique les choses en discutant la troisième communication. Mais le mystère demeure : car les taches noires de Chisbury ne pouvaient pas avoir été projetées par des ballons stationnaires qui se trouvaient à l'Ouest, ou entre les nuages et le soleil couchant, car dans ce cas l'ombre d'un objet stationnaire, loin d'être stationnaire eût grimpé de plus en plus haut pendant le coucher du soleil.

Une vaste chose noire tapie comme un corbeau au-dessus de la Lune.

Je pense que ces deux ombres de Chesbury devaient paraître, vues de la Lune, comme deux vastes choses noires tapies comme des corbeaux au-dessus de la Terre. Et que deux luminosités triangulaires, suivies de deux taches noires triangulaires ont dû être aperçues, comme les triangl'es de Chisbury au-dessus de la-Lune.

A Lebanon, dans le Connecticut, le soir du 3 juillet 1882, deux formes lumineuses triangulaires furent aperçues dans le limbe supérieur de la Lune. Elles disparurent, et deux ombres triangulaires furent aperçues trois minutes plus tard sur le limbe inférieur. Elles s'approchèrent l'une de l'autre, se confondirent et disparurent (12). Le 8 avril 1913, à Fort Worth, dans le Texas, l'ombre dans le ciel d'un objet invisible, supposé être un nuage, se déplaça avec le soleil couchant (13).

(11) Scientific American, 46-49
(12) Scientific A merican , 46-49.

Deux observateurs virent six nuits durant un objet triangulaire traverser le ciel, à une parallaxe

considérable. Elle était toute proche de la Terre.

Je dois dire que notre confusion envers les phénomènes lumineux ellt aussi grande que certaines controverses de l'orthodoxie sur le même sujet. La lumière n'est pas nécessairement de la lumière: elle peut être l'interprétation d'un mode de force en tant que lumière. Au niveau de la mer, l'atmosphère terrestre interprète la lumière du soleil comme rouge, orange ou bien jaune. Sur les montagnes, le soleil est bleu. Plus haut, le zénith devient noir. Il est orthodoxe d'affirmer que dans l'espace interplanétaire, où il n'y a pas d'air, il n'y a pas de lumière, en sorte que le soleil et les comètes sont noires, mais que l'atmosphère terrestre, ou tout au moins ses particules de poussière, interprètent les radiations de ces objets noirs comme de la lumière.

Regardez la Lune. La Lune noir d'ébène est si argentée. J'ai près de cinquante notes indiquant que la Lune a une atmosphère. Pourtant les astronomes affirment qu'elle n'en a pas, et ils y sont bien obligés car autrement, leur théorie sur les éclipses ne signifierait rien. En sorte qu'en termes conventionnels, la Lune est noire. Vision étonnante d'explorateurs lunaires, trébuchant et tâtonnant dans une obscurité intense, alors qu'avec de puissants télescopes, nous pourrions les voir trébucher et tâ-tonner dans une lumière éblouissante.

Il est donc concevable qu'il y ait des phénomènes de force interprétables en tant que lumière au niveau des nuages, mais non dans les couches plus denses de l'air, à l'inverse somme toute de l'interprétation habituelle. J'ai à présent quelques données sur un événement qui suggère une force non interprétée par l'air en tant que lumineuse, mais réfléchie par le sol en tant que lumière. Quelque chose fut suspendu au-dessus de Londres une semaines durant, qui ne fut interprété en tant que lumineux qu'en arrivant au sol.

Chaque nuit, pendant une semaine, une lumière est apparue à Woburn Square, à Londres, sur l'herbe d'un petit parc, entouré de grilles, pour le plus grand affolement des passants. La police rétablit l'ordre (14). On suggéra qu'il s'agissait d'une lumière de bec de gaz, sans en rechercher bien entendu l'origine précise.

Je ne dis pas que la lumière d'un simple bec de gaz n'attirerait pas l'attention des badauds londoniens pendant une semaine, mais je dis que le premier policeman convoqué pour rétablir l'ordre n'aurait pas eu besoin de la moindre suggestion pour régler la question sur place, s'il s'était agi vraiment de la lu-mière d'un bec de gaz.

Et quelque chose de lumineux demeura suspendu une semaine durant au-dessus d'un parc londonien.

(13) Monthll1 Weather RelJiew, 41-599.
(14) Lancet, 1er juin 1867.

XXI

DES LUMIERES SUR L'OCEAN
LES ROUES LUMINEUSES

«Votre excellente revue *Knowledge* se spécialisant dans les phénomènes météorologiques, je suis tenté de vous demander l'explication du suivant, dont j'ai été témoin à bord du steamer *Patna,* de la Compagnie des Indes Britanniques, lors d'un voyage dans le golfe Persique. En mai 1880, par une nuit très sombre, vers 11 h 30, apparurent soudain dans le ciel de part et d'autre du navire, deux énormes roues lumineuses pivotant sur ellesmêmes, et dont les rayons semblèrent frôler le navire au passage. Ces rayons mesuraient de deux cents à trois cents mètres de long et ressemblaient aux verges des maîtresses d'école. Et bien que chaque roue dût avoir cinq cents ou six cents mètres de diamètre, on apercevait toujours distinctement les seize rayons qu'elle comportait. Sans autre lumière visible dans l'air au-dessus de l'eau, cette lueur phosphorescente sembla glisser à plat sur la surface de l'océan. L'apparence de ces rayons peut être presque exactement imitée en agitant, d'une barque, une lanterne horizontalement au-dessus de l'eau, et en lui faisant écrire des cercles concentriques. Les roues ont escorté le navire vingt minutes durant. Ont assisté, à part moi, audit phénomène: le capitaine Avern, du *Patna,* et M. Manning, troisième officier.
« Lee Fore Brace. » (1)

(1) Knowledge, 28 décembre 1883.

Lettre de M. «A. MacD. » à *Knowledge,* datée du 11 janvier 1884 : « Votre Lee Fore Brace devrait avoir signé sa communication du surnom d'Ezéchiel Moderne, tant sa vision rivalise en prodigieux avec celle du prophète.» Se basant sur les chiffres publiés, MacD. calcule alors que la roue devait se déplacer à cent soixante kilomètres à l'heure, vitesse qu'il tient pour incroyable : «Le nom de plume de votre correspondant indique assez qu'il est accoutumé à prendre du vent dans les voiles» (2). Il suggère ensuite son explication: il y avait dû y avoir l'heure dite de nombreuses avaries au grand bras de vergue, exigeant des épissages si fréquents que tout rayon de lumière eût aussitôt acquis un mouvement de rotation. Suit le 25 janvier une mise au point de «M. Brace », signant de son vrai nom: J.W. Robertson, et réfutant toute insinuation injurieuse quant à sa sobriété, puis une conclusion conciliante du rédacteur en chef.

L'explication évidente de ce phénomène est qu'il devait y avoir une roue lumineuse *sous* la surface de la mer dans le golfe Persique. Un poisson des grandes profondeurs, ramené à la surface de la mer, se désintégrera en milieu relativement atténué. Toute superconstruction adaptée, dans l'espace interplanétaire, à un milieu dense et forcée de pénétrer l'atmosphère terrestre est menacée de désintégration et plonge dans l'océan pour y trouver le soulagement d'un milieu de plus forte densité. Aussi vais-je me cantonner dès à présent dans les données d'objets lumineux tombés dans l'océan ou bien s'en élevant. Je pense qu'une fois mis à part le cas d'incandescence causé par désintégration, ces objets sont dotés d'une lumière froide que l'eau n'attise point. Et il semble acceptable qu'une roue

pivotante puisse ressembler à un globe, qu'elle soit vue de loin ou de relativement près.

J'emprunterai ma première donnée à une publication puritaine, *Science* qui ne nous a fourni que peu de matériel : les puritains se dévergondent rarement. D'après un rapport adressé au Bureau Hydrographique de Washington (branche californienne), à minuit, le 24 février 1885, par 37° lat. N. et 1700 long. E., quelque part entre Yokohama et Victoria, le capitaine de *l'Innerwich* fut réveillé par son second, qui avait vu dans le ciel une chose anormale. Le temps de se réveiller (cela peut être long), le capitaine gagna le pont du navire et vit le ciel en feu. «Soudain une large masse enflammée apparut au-dessus du navire, aveuglant complètement les spectateurs », et tomba dans la mer. Sa taille peut être évaluée, d'après le volume d'eau qu'elle souleva, et qui se rua sur le navire avec un bruit assourdissant, le submergeant «sous une écume blanche et rugissante ». Le capitaine, un vieux marin plein d'expérience, déclare que l'horreur du spectacle défiait toute description (3). On dit que cette «grosse boule de feu» s'éleva près du cap Race à cent cinquante mètres de hauteur (4). Certains l'identifièrent à un «éclair en boule) (5), mais Flammarion la décrivit comme de taille énorme (6). Le capitaine Moore, du vapeur anglais *Siberian,* déclare que l'objet se déplaça «contre le vent:t avant de disparaître et qu'il avait déjà, au même endroit, vu de telles apparitions (7).

Le 18 juin 1845, à bord du brigantin *Victoria,* à mille trois cents kilomètres d'Adalie, en Asie Mineure, par 36° 40' 56" de lat. N. sur 13° 44' 36" de long. E., on vit trois corps lumineux sortir de l'océan à quarante mètres du navire et rester visibles dix minutes durant. Le professeur Baden-Powell a publié une lettre d'un correspondant du mont Liban qui décrit le même prodige mais ne cite que deux corps lumineux cinq fois plus gros que la Lune, et dotés d'appendices «en forme de voiles » ressemblant «à de grands drapeaux gonflés par la brise ». La notion importante en ce cas précis est celle de *durée.* Un météore dure quelques secondes, rarement plus de quinlie, bien que certains aient atteint une demi-minute. Les objets du mont Liban furent visibles une heure. Les appendices ne ressemblaient pas à des traines de météores, car «leur lueur semblait provenir des corps eux-mêmes ». A Adalie, Asie Mineure, à mille trois cents kilomètres du *Victoria* et au même moment, le révérend F. Hawlett, cité par le professeur Baden-Powell, assista au spectacle dont il évalua la durée à une demi-heure. Le phénomène fut également signalé de Syrie et de Malte, sous la forme de deux corps «étroitement liés) (8).

A Cherbourg, en France, le 12 janvier 1836, un corps lumineux représentant les deux tiers de la Lune sembla pivoter comme sur un axe : il portait en son centre une cavité sombre (9). Le 20 décembre 1893, un corps lumineux traversa la Virginie, la Caroline du Nord et la Caroline du Sud, d'ouest en Est; à 15° au-dessus de l'horizon, il resta immobile un quart d'heure durant. Il ressemblait, dit-on. à une énorme roue blanche, et pour écarter toute possibilité d'une illusion d'optique, on rappelle que le bruit de son passage dans l'air fut très remarqué. Au bout de vingt minutes, il disparut ou explosa dans le plus grand silence (10). De vastes constructions en forme de roue seraient adaptées tout spécialement à traverser un milieu gélatineux d'une planète à l'autre. Parfois elles pénètrent par erreur de calcul dans l'atmosphère terrestre, et sous menace d'explosion, doivent plonger au fond des eaux, y demeurent un temps, puis émergent à proximité des navires. Leur route habituelle semble se situer aux latitudes proches du golfe Persique.

Le 4 avril 1901, à huit heures trente du matin, dans le golfe Persique. le capitaine Hoseason, du vapeur *Kilwa,* voguait en pleine mer. «L'eau n'était pas phosphorescente », retenez bien ceci. Soudain de vastes «ondulations » lumineuses apparurent tout à coup à la surface des eaux. Elles n'émettaient qu'une faible lumière et s'éteignirent au bout d'un quart d'heure environ, après avoir évolué à dix kilomètres à l'heure. On incrimina cette fois l'éternelle sauvegarde de la Vieille Dominante: des bancs de méduses (11).

Le 5 juin 1880, au large de la côte de Malabar, le commandant Harris, du vapeur *Shahjehan,* vit, à dix heures du soir, sur une mer calme et par un ciel sans nuage, un objet si étrange qu'il fit arrêter son navire. Il décrit des vagues entrespacées de lumière brillante, et une substance non identifiable flottant sur les eaux : elle n'illuminait rien, mais semblait éclairée. avec le restant de la mer, par de gigantesques rayons lumineux. «Onde
sur onde se succédaient. en l'un des spectacles les plus grandioses et les plus solennels qui se puisse imaginer » (12).

Extrait d'une lettre de M. Douglas Carnegie. de Blackheath.

Angleterre: «Au cours de ce voyage, j'ai assisté à l'une des plus extravagantes manifestations électriques que j'ai jamais vue.» Dans le golfe d'Oman, il aperçut une nappe phosphorescente apparem-

ment calme. Mais à vingt mètres de l'endroit décrit : « des rayons de lumière aveuglante vinrent frapper l'a-vant du navire à une vitesse prodigieuse qu'on peut estimer de cent à. deux cents kilomètres à l'heure ». Les ondes avaient trois mètres d'écartement. « Je recueillis un seau d'eau et l'examinai au microscope, sans rien détécter d'anormal.

(9) Rept. of the Brit. Ass., 1860, 77. Autres données de roues lumineuses: *Nature,* 22-617 et 225, *Monthly Weather Review,* 1883.
(10) *L'Astronomie,* 1894, 157.
(11) Journal of the Royal Meteorological Society, 28-29.
(12) Nature, 21-410. Lettre à *l'Englishman,* de Calcutta, *le* 21 janvier 1880.

Les rayons semblaient provenir des profondeurs marines. Ils nous frappèrent d'abord par le travers, et je remarquai qu'un navire voisin ne brisait pas leur trajectoire: on aurait dit qu'ils le traversaient d'outre en outre.» (13). Le golfe d'Oman est à l'entrée du golfe Persique.

Mr. S.-C. Patterson, second du vapeur *Delta,* raconte que, le 14 mars 1907, dans le détroit de Malacca, il vit pendant une demi-heure « des rayons qui semblaient pivoter sur un centre, comme les rayons d'une roue : ils semblaient mesurer trois cents mètres de long» (14). Le capitaine Evans, hydrographe de la marine anglaise, signale que le commandant Pringle, du navire *Vulture,* a remarqué par 26° 26' de lat. N. sur 53° U' de long. E., dans le golfe Persique, le 15 mai 1879, des ondes lumineuses ou des pulsations aquatiques se déplaçant à grande vitesse. Précision appréciable, il souligne que les ondes lumineuses passèrent sous le *Vulfure.* « En regardant vers l'est, on aurait dit une roue pivotant sur son axe, et dont les rayons s'illuminaient, pendant que, vers l'ouest, une roue identique avançait dans le sens opposé. Les ondes de lumière s'étendaient de la surface aux profondeurs marines.» Le comman-dant Pringle pense que les rayons venaient d'une seule roue, et que le dédoublement était pure illu-sion. Il estime que les objets avaient quarante mètres de large, étaient espacés de cent cinquante mètres, et se déplacèrent à quatre-vingts kilomètres à l'heure pendant trente-cinq minutes, à neuf heures quarante du soir. Après leur passage le bateau traversa de larges nappes d'une substance flottante qui ressemblait à «des bancs de frai huileux» (15). A la page 48 de la même publication, E.-L. Moss dit qu'en avril 1875 il a vu sur le *Bulldog,* à quelques kilomètres au nord de Vera Cruz, une série semblable de lignes lumineuses. S'il parle de Vera Cruz, au Mexique, c'est là notre seul cas situé dans les eaux de la côte orientale.

L'Annuel Météorologique rapporte un « singulier phénomène» aperçu par le capitaine Gabe, du vapeur danois *Bintang.* A trois heures du matin, le 10 juin 1909, en plein détroit de Malacca, le capitaine vit une roue lumineuse pivoter au ras de l'océan

(13) Jour. Roy. Met. Soc., 32-270.
(14) Jour. Roy. Met. Soc., 32-294.
(15) Nature, 20-291.

Le centre étant proche de l'horizon, on n'en pouvait apercevoir que la moitié, que demeura visible quinze minutes. Les mouvements de cette rOUe n'étaient pas synchrones de ceui du navire (16). L'Institut danois cite un autre cas: le capitaine Breyer, du vaisseau hollandais *Valentijn,* vit, à minuit, le 12 ao1Ît 1910, dans le sud de la mer de Chine, une rotation d'éclairs. «On eût dit une roue hori-zontale, tournant rapidement au-dessus de l'eau », et produisant sur l'équipage «un profond senti-ment de malaise. »

Je recommande aux sceptiques de méditer sur la localisation (à une seule exception près) à l'océan Indien et ses eaux adjacentes, golfe Persique d'un côté, mer de Chine de l'autre. Bien qu'Intermédia-riste, je trouve irrésistible l'attrait d'une tentative d'approche positiviste du Complet.

Enfin, à la réunion de l'Association britannique, en 1848, sir W.S. Harris lut le compte rendu d'un navire vers lequel « avaient tourbillonné deux roues de feu, que l'équipage compara à des meules de flammes ». Dès qu'elles s'approchèrent, un affreux craquement retentit: les mâts de hune furent pulvérisés. On dit qu'il y eut une forte odeur de soufre (17).

(16) Scientific American, 106-61.
(17) Athenaeum, 1848. 833.

XXII

UN DIAGRAMME ÉVOCATEUR

Extrait du journal de bord du navire *Lady of the Lake,* écrit de la main du capitaine F.-W. Banner et communiqué par R.-H. Scott, F.R.S. : le 22 mars 1870, à la lat. 5° 47' N., long. 27° 52' W, les marins du *Lady of the Lake* virent en plein ciel Un objet, ou « un nuage » remarquable, et le signalèrent à leur capitaine (1).

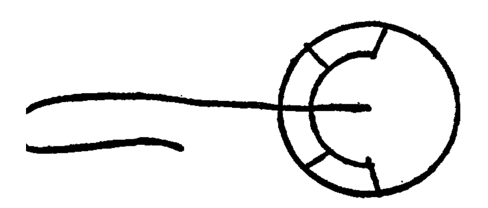
D'après Banner, c'était un nuage de forme circulaire, avec un demi-cercle inscrit divisé en quatre parties, le trait de division commençant au centre du cercle et s'étendant vers l'extérieur luis se recourbant en arrière. Géométricité, complexité et stabiité de la forme : il y a peu de chances pour qu'un nuage maintienne pareille diversité de traits, pour ne pas mentionner l'aspect de la forme organique. L'objet évoluait d'un point situé à vingt degrés au-dessus de l'horizon, jusqu'à un autre situé à quatre-vingts degrés. Puis il se dirigea vers le Nord-Ouest, alors qu'il était venu du Sud-Ouest.

II était gris clair de couleur, soit couleur de nuage. « Beaucoup plus bas que les autres nuages. »

Et surtout ce détail : quoi qu'il ait pu être, il se déplaçait contre le vent. « Il se présenta obliquement par rapport au vent, puis se décida à filer droit dans l'œil même du vent. »

La forme fut visible pendant une demi-heure. Lorsqu'elle disparut finalement, ce n'était pas pour être désintégrée comme l'aurait fait un nuage, mais à cause de la tombée de l'obscurité.

Le papitaine Banner a dessiné le diagramme suivant :



XXIII

LUMIERE FROIDE DE CERTAINS CORPS EN CHUTE DU CHANGEMENT DE DENSITE ATMOSPHERIQUE

Les manuels nous disent que les météorites de Dhurmsalla furent ramassés presque aussitôt après leur chute ou en l'espace d'un quart d'heure. Pourvus d'un délai si petit soit-il, les conventionnalistes vous diront que ces pierres ont pu être chaudes au moment de leur chute, mais que leur grande froideur interne a pu gagner leur surface en fusion.

Mais le commissaire délégué de Dhurmsalla affirme que les météorites avaient été recueillis «immédiatement » par des coolies. Les pierres étaient si froides qu'elles leur engourdirent les doigts. Elles étaient pourtant tombées dans un jaillissement de lumière, «une flamme de feu de trois mètres de long sur soixante centimètres de large », dit un témoin. On suppose que cette lumière n'était pas celle de la matière fondue.

Dans le présent chapitre, je serai intermédiariste et peu accommodant.

Pour l'intermédiariste, il n'y a qu'une réponse à toutes les questions : parfois oui, parfois non. Une autre forme de cette « solution:t intermédiariste est la suivante: oui et non. Tout ce qui est, n'est pas non plus. Un positiviste tente de formuler: un intermédiariste aussi, mais avec beaucoup moins de rigueur : il accepte mais nie en même temps. Il peut avoir l'air d'accepter en un sens et de nier en un autre, mais on ne peut tirer de trait entre deux aspects de quoi que ce soit. L'intermédiariste accepte ce qui semble correspondre à ce qu'il a accepté pour dominante. Le positiviste établit la correspondance avec une croyance.

Les météorites de Dhurmsalla soutiennent mon idée que certains objets pénétrant l'atmosphère terrestre luisent parfois d'une lumière qui n'est pas celle de l'incandescence. Ce qui rendrait compte d'ailleurs des «pierres de foudre » ou des rochers sculptés qui sont tombés lumineusement sur terre, en traînées qui semblaient des éclairs, mais n'empêcherait pas que d'autres objets pénétrant l'atmosphère terrestre s'y soient désintégrés avec l'intensité de la flamme et de la matière en fusion ou s'y soient affaissés non lumineusement, comme les poissons des profondeurs sont ramenés à la surface des océans. Chacune de ces possibilités indique la présence d'un milieu plus dense que notre atmosphère.

Voyez le rythme des phénomènes: l'air est dense au niveau de la mer, puis de moins en moins dense au fur et à mesure que l'on s'élève, puis encore de plus en plus dense. D'où certaines questions embar-rassantes à l'intention desquelles je précise ce qui va suivre :

Il fombe parfois des pluies lumineuses (1), leur lumière n'est pas celle de l'incandescence, mais nul ne peut affirmer que ces pluies, rares ou occasionnelles, proviennent d'une externalité. Je note simplement la lumière froide de certains corps en chute: pluies lumineuses, neiges et poussières (2). Quant aux nuages lumineux, ils marquent la transition entre l'Ancienne et la Nouvelle Dominante. Nous avons déjà relevé la transition sur l'origine externe de certains grêlons dans la théorie du professeur Schwedoff; en impliquant que des volumes d'eau pouvaient flotter dans les régions interpla-

nétaires (avec ou sans grenouilles ou poissons), il s'attira des lazzis de la Science. «Des plus comiques », prononça M. Symons. Je tiens à présent que les nuages proviennent quelquefois des régions externes et trouvent leur origine dans les lacs et océans super-géographiques, que je ne tenterai pas pour l'instant de localiser, bien que je suggère aux aviateurs de s'en préoccuper, n'ayant moi-même aucune envie de Christophe Colomber à mes moments perdus: je leur conseille même, s'ils s'y décidaient, d'emmener avec eux leur maillot de bain ou, plutôt, un équipement de scaphandrier.

(1) Nature, 9 mars 1882; *Nature, 25-437.*
(2) HARTWIG: *Aerial World,* p. 319.

En sorte que certains nuages proviennent des océans interplanétaires, de la Supermer des Sargasses, si nous l'acceptons, et s'illuminent en pénétrant l'atmosphère terrestre. Autre phénomène de transition Herr O. Jesse, dans ses observations sur les nuages lumineux, note leur très grande hauteur, et suggère comiquement ou sérieusement que certains d'entre eux aient pu venir de régions extérieures à la Terre. Je suppose qu'il signifiait des autres planètes, mais son idée dans l'un et l'autre cas reste à la fois comique et très sérieuse.

En général, je fais assez souvent justice du prétendu isolement de la Terre : elle est relativement isolée par des circonstances semblables à celles qui rendent compte de l'isolement des fonds océaniques, exception faite d'une équivoque d'analogie dont Je voudrais parler à l'instant même. Il a été commode en son temps d'identifier les hommes à des poissons des grandes profondeurs, mais, dans le domaine de la quasi-existence, il n'est pas de commodité qui ne devienne tôt ou tard un handicap. Si donc il y a au-dessus de nous des régions de plus forte densité, on devrait les considérer comme étant analogues aux régions océaniques submergées, et les objets qui parviennent sur terre seraient alors comme soulevés vers un milieu atténué, et explosant soit par incandescence, soit par l'effet d'une lumière froide, parfois sans luminosité aucune, comme les poissons des grandes profondeurs ramenés à la surface, condition somme toute d'inhospitalité. Je soupçonne que, dans leurs abysses, les poissons des grandes profondeurs ne sont pas lumineux. Les poissons de la Caverne des Mammouths n'ont pas besoin de lumière pour trouver leur chemin. On pourrait croire que les habitants des profondeurs deviennent lumineux en pénétrant dans un milieu moins dense, mais les modèles du musée américain d'Histoire Naturelle possèdent des organes spéciaux à la luminosité. Bien entendu, il est permis de se souvenir de ce « dodo » reconstitué avec tant de conviction, et des notions frelatées qui en résultaient. Mais la dislocation n'en est pas moins considérée comme causée par un passage en milieu moins dense.

C'est ici qu'il convient de mentionner « un extraordinaire phénomène probablement sans précédent » observé par M. Acharius, aux environs de Skeninge, en Suède. Le 16 mai 1808, à quatre heures de l'après-midi, le soleil devint rouge brique. Au même moment apparut, venant de l'horizon occiden-tal, un grand nombre de corps ronds, brun sombre, et de la taille apparente d'un rebord de chapeau, qui passèrent dans le ciel et disparurent vers l'orient. Procession fantastique qui dura près de deux heures : parfois l'un de ces corps tombait au sol. Au lieu de chute, on trouvait une pellicule qui séchait aussitôt et diparaissait. Souvent, en s'approchant du soleil, ces corps semblaient se rapprocher entre eux, en groupes ne dépassant pas huit unités, et on leur voyait alors des queues de cinq à six mètres de long. Eloignés du soleil, leur queue redevenait invisible. Quelle qu'ait été leur substance réelle, on les décrivit comme « savonneux et gélatineux ». Cette donnée aurait fourni une belle conclusion à mon panorama des hordes de petits corps distincts des graines des oiseaux ou des cristaux de glace: mais on aurait alors conclu homogénéiquement que toutes ces données se ramenaient à ce seul genre de phénomènes alors que je conçois une infinie hétérogénéité de l'~terne, où croisés et gredins, touristes et dragons côtoient le. rebords de chapeaux gélatineux Toutes choses terrestres qui se rassemblent en troupeaux ne sont pas forcément identifiables à des moutons, à des presbytériens, à des gangsters ou bien à des marsouins. Et cette donnée indique le danger de dislocation qu'il peut y avoir à pénétrer de l'extérieur dans l'atmosphère terrestre.

Je pense pour ma part que des milliers d'objets sont tombés sur terre pour y exploser lumineusement et se faire qualifier de « globes de feu. ou « d'éclairs en boule ». « On n'a pas encore éclairci le mystère des globes de feu, ni même avancé une seule hypothèse intelligente » (3). Un jour, je me cantonnerai dans les hypothèses intelligentes et je rassemblerai les données de « globes de feu », dans le but d'exprimer qu'ils sont autant d'objets tombés lumineusement du ciel, et explosant au sol

avec violenee. Si stupéfaite demeure l'orthodoxie au spectacle de pareils phénomènes que de nombreux savants se sont donnés le ridicule de nier les « globes de feu. et « éclairs en boule » ou de les considérer comme sujets à de sérieuses cautions. Je pense à la liste du docteur Seslier et à ses cent cinquante cas, qu'il croyait authentiques.

Voici, en accord absolu avec mon désaccord, un cas de chute lumineuse, accompagnée par quelque chose qui l'était moins: le capitaine C.D. Sweet, du navire hollandais *J.P.A.,* a vu. le 19 mars 1887, par 37° 39' N. sur 57 · W., au cours d'une sévère tempête, deux objets traverser les airs au-dessus de son bâtiment. L'un était lumineux et peut être expliqué de différentes manières, mais le deuxième était sombre. L'un d'eux ou les deux, tombèrent à la mer avec un grondement et un jaillissement de vagues: « Immédiatement après, on vit tomber des blocs de glace.» Sans doute ces objets venant de pénétrer dans l'atmosphère terrestre avaient auparavant crevé une nappe de glace.

L'un des aspects les plus paradoxaux des « globes de feu », qu'ils partagent d'ailleurs avec certains météorites, est une violence de l'explosion hors de proportion avec la taille et la vitesse de l'objet. Les météorites glacés de Dhurmsalla ne devaient pas se déplacer très vite, mais ils firent un bruit assourdissant. La substance molle tombée au cap de Bonne-Espérance était une substance charbon-neuse, mais elle n'avait pas pris feu, et était tombée trop lentement d'ailleurs pour s'enflammer: pourtant elle produisit une explosion qui fut repérée à cent douze kilomètres à la ronde.

Certains grêlons se sont formés en milieu dense, et se sont violemment désintégrés au contact d'une atmosphère relativement raréfiée: de gros grêlons tombèrent à l'Université du Missouri, le 11 novem-bre 1911, et explosèrent avec des détonations aussi fortes que des coups de pistolet (4). L'observateur auquel on doit le renseignement avait expérimenté un phénomène tout semblable dix-huit ans aupara-vant, à Lexington, dans le Kentucky. Des grêlons qui semblaient s'être formés en milieu plus dense fondirent sous l'eau en dégageant des bulles plus grosses que leur poche d'air centrale (5).

Je liens que de nombreux objets sont tombés du ciel pour se désintégrer très violemment en chemin. Ce qui sera confirmé par des données à venir et me renforcer dans mon opinion sur les super-eonstructions de l'espace, si l'on me demande pourquoi de leurs épaves ne sont jamais tombées des poutres et plaques de métal manufacturé. Au surplus, il lest souvent tombé du ciel des pièces de métal manufacturé: le météorite de Rutherford, en Caroline du Nord, est en métal artificiel, en fer de fonte, présumé frauduleux (6). L'objet tombé à Marblehead, dans le Massachussets, fut identifié à « produit de fourneaux formé dans des fonderies de minerai de cuivre ou de minerai de fer contenant du cuivre ». Si l'on en croit Ehrenberg, la substance tombée à bord du navire du capitaine Callam, près de Java, offrait une ressemblance frappante avec les résidus d'une combustion de fils d'acier dans un ballon d'oxygène (7). Un météorite «ressemblant à de l'acier » a été trouvé dans le désert de Mohave (8).

L'un des météorites ramenés par Peary au Groenland est en acier trempé. On a pensé que le fer météorique, tombant dans l'eau ou dans la neige avait pu se refroidir et se durcir brusquement, mais cette remarque ne s'applique pas à la composition. Le professeur Berwerth, de Vienne, a publié un article sur «le rapport étroit entre le fer météorique et l'acier d'aciéries. (9).

Enfin, à la réunion du 24 novembre 1906 de l'Essex Field Club, on a exposé un morceau de métal tombé du ciel, le 9 octobre 1906, à Braintree. D'après *l'Eslez Maturalis,* le docteur Fletcher, du British Museum, identifia ce métal à du fer de fonderie, «en sorte que le mystère de eette chute demeure entier ».

(4) *Nature, 88-350.*
(5) *Monthlu Weather Rwiew, 33-445.*
(6) *American Journal of* Science, 2-34-298.
(7) *American Journal of Science, 2-34-135.*
(8) ZURCBER : *Meteors,* p. 239.
(9) *Nature,* 21 novembre 1879, et Yu ma *Sentin.l.*

XXIV

DISQUES VOLANTS

Je veux voir s'élever à présent une vraie clameur de silence.

Si un seul cas isolé d'un phénomène quelconque a été méprisé par le Système, la chose me paraît sans importance, car un seul cas est de poids minime. Il est vrai que ma méthode personnelle basée sur l'accumulation de cas n'est pas une véritable méthode. Dans la continuité toutes choses doivent ressembler à toutes les autres choses. En sorte que je ne conçois pas de sujet qui puisse être réduit à la pauvreté d'un unique cas. Il est stupéfiant ou négligeable de lire la liste qui va suivre de tout ce que l'on a vu dans le ciel et de penser que tous ces cas ont été uniformémenl méprisés. Je dis qu'il n'est plus facile, qu'il n'est plus possible de les mépriser maintenant qu'ils sont réunis en troupe compacte. Mais que, si j'avais tenté auparavant un pareil assemblage, l'Ancienne Dominante eût pulvérisé ma machine à écrire. En fait, la lettre « e » me joue des siennes et le « s » est fantasque.

Phénomène extraordinaire et singulier en Galles du Nord, le 16 août 1894 : un disque dont se projetait un corps orangé « semblable à un poisson plat allongé» est signalé par l'amiral Ommanney (1). Un disque prolongé d'une sorte de crochet, gros comme la Lune, mais plus étincelant est aperçu aux Indes en 1838 : on en trace un diagramme (2). Un crochet lumineux à Poland Trumbull Co, dans l'Ohio, pendant l'averse de météores de 1833 : un large corps lumineux « presque stationnaire par moments » en forme de table carrée, à Niagara Falls, le 13 novembre 1833 (3). Le 3 novembre 1886, à Hamar, en Norvège, un nuage blanc émettant des rayons aveuglants de lumière traverse le ciel « en conservant tout du long sa forme initiale» (4). Un objet lumineux de la taille d'une pleine Lune est visible une heure et demie au Chili, le 5 novembre 1883 (5). En Nouvelle-Zélande, le 4 mai 1888, un objet à noyau ovale et des flammes à bandes noires, suggestives d'une structure (6). Une sorte de trompette gigantesque de cent trente mètres de long, suspendue verticalement et oscillant doucement est visible cinq ou six minutes à Ooxaca, au Mexique, le 6 juillet 1874 (7). Un grand corps rouge se déplaçant lentement et visible quinze minutes durant à Marseille, le 1er août 1871 (8). Une sorte de signal lumineux, observé par Glaisher, le 4 octobre 1844, c aussi brillant que Jupiter et envoyant des vagues rapides et clignotantes de lumières» (9). Un genre de comète se déplaçant de dix degrés par heure est signalé par Purine et Glancy de l'observatoire Cordoba, en Angleterre, le 14 mars 1916 (10).

Avec l'objet connu sous le nom de «comète d'Eddie» disparaît notre dernière susceptibilité à l'erreur commune de personnification. L'une des plus opiniâtres illusions du positivisme veut que les gens soient des personnes. Je me suis trop souvent rendu coupable de spleens, de dépits et de railleries envers les astronomes comme s'ils étaient des unités finales, individuelles, des personnes complètes et non des parties indéterminées. Mais tant que nous demeurons dans la quasi-existence, nous ne pouvons chasser une illusion qu'en en convoquant une autre, bien que cette dernière puisse s'approcher davantage de la réalité. Nous ne personnifions plus, nous surpersonnifions. Je proclame à présent que tout Développement est une autocratie des Dominantes, qui ne sont pas finales, mais

qui se rapprochent davantage de l'individualité ou du soi, que ne le font les tropismes lunaires irresponsa-blement associés à elles.

(2) G. PETIT dans le catalogue du professeur Baden-Powell; voir *Rept. Brit. Assoc., 1849.*
(3) American Journal of Science, 1-25-891. *(4) Nature,* 1er décembre 1888, 158.
(5) Comptes rendus, 108-82.
(6) Nature, 42-402.
(7) Sc. Amer. Sup., 85.
(8) Rapporté par COGGIA: *Chem. News,* 24-198; détails supplémentaires par GUILLEMIN; autres cas par FONVILLE, dan. *Comptes rendus, 72-297-759.*
(9) *Yearbook of facts,* 1845, 278.
(10) Sci. Amer., 115-498.

En 1890, Eddie signala à l'obsel vatoire de Grahamstown, en Afrique du Sud, un objet céleste. La Nouvelle Dominante n'était alors que l'héritière présumée, ou apparente, bien que non évidente. L'objet que signalait Eddie aurait aussi bien pu être signalé par un veilleur de nuit, regardant au travers d'un tuyau de vidange. Car il ne se conformait pas. On ne l'admit même pas dans les Notices Mensuelles *(Monthly Notices)* : je pense pour ma part que le rédacteur qui l'aurait accepté eût provoqué un tremblement de terre ou un incendie dans sa maison d'édition. Les Dominantes sont des déesses jalouses.

Mais *Nature* devait être soumis à la nouvelle déesse, tout en rendant un hommage plausible à l'ancienne, car il signala une sorte de comète observée le 27 octobre 1890, à Grahamstown, par Eddie (11). Un objet semblable fut décrit par le professeur Copeland qui le vit le 10 septembre 1891 (12), tandis que Dreyel' racontait l'avoir vu à l'observatoire d'Armagh (13) et le comparait à l'objet d'Eddie. Il fut aperçu par le docteur Alexander Graham Bell, le 11 septembre 1891, à Nova Scotia.

Mais l' Ancienne Dominante était jalouse. Il y eut des observations différentes sur le phénomène de novembre 1883. Le 10 ou le 12 de ce mois, un correspondant racontait avoir vu une sorte de comète pourvue d'une double queue, l'une dirigée vers le haut, l'autre vers le bas (14). Il est vraisem-blable que ce prodige puisse être ajouté aux apparitions dans le ciel des corps en forme de torpilles, ou de mes donnét:s sur les superzeppelins. Mais mes tentatives de classification sont loin d'être rigoureuses, elles sont pur tâtonnement. Le 21 novembre 1883, un autre témoin écrit de Humacao, à Porto Rico, pour décrire l'apparition majestueuse d'une comète, qui fut visible trois nuits de suite avant de disparaître (15).

Si ce phénomène peut être accepté, il dut être tout proche de la Terre. S'il s'était agi d'une comète, on l'aurait vue en maints endroits, et la nouvelle aurait vite fait le tour du monde. Mais en page 97 du même volume du *Scientific American,* un correspondant raconte avoir vu à la même date au-dessus de Sulphur Springs, dans l'Ohio, une merveille céleste, en forme de torpille, centrée par un noyau, et dotée d'une queue à chaque extrémité.

Je suis persuadé qu'un objet tout semblable avait été aperçu au mois de novembre 1882, en Hollande et en Angleterre.

Le 13 avril 1870 au soir, M. Henry Harris son, de Jersey City, recherchait la comète de Brorsen, lorsqu'il vit passer un objet se déplaçant si vite qu'il ne pouvait s'agir d'une comète. Il appela un collègue pour confirmer son observation, ce qui fut fait. A deux heures du matin, l'objet était encore visible (16). Plus tard, M. Harrisson désavoua toute tentation de sensationnel et donna des détails techniques: il déclara que l'objet avait été vu par M.-J. Spencer Devoe, de Manhattanville (17).

(11) Nature, 43-89-90. (12) Nature, 44-519.
(13) Nature, 44-541.
(14) Scientifie American, 40-50 (15)
(16) Scientific American, 40-294, d'après le *New York Tribune.*
(17) Scientific American Supplement, 7-2885.

XXV

TORPILLES OU DIRIGEABLES ?

« Une formation ayant le contour d'un dirigeable. » Un objet lumineux fut signalé, le 19 juillet 1916, à onze heures du soir, au-dessus de Huntington, en Virginie occidentale (1). Observé au travers de «puissantes jumelles », il semblait avoir deux degrés de long sur un demi-degré de large, s'affaiblit graduellement et disparut puis réapparut pour s'évanouir complètement dans l'espace. Il ne s'agissait pas d'un dirigeable, car l'observateur s'aperçut que des étoiles clignotantes étaient visibles au travers. de l'objet. Ce qui paraît s'opposer à toute notion d'un dirigeable en visite sur terre, exception faite du caractère peu concluant de toutes choses dans un monde d'apparence non final. Je suggère que ces étoiles devaient être visibles au travers de certaines parties de l'objet, de la chose ou de la construction. Ici s'élève une controverse. Le professeur H.-M. Russel pense qu'il devait s'agir d'un nuage détaché tout droit de quelque aurore boréale. Un autre spécialiste suppose que c'était la lumière d'un soufflage de haut fourneau (2), mais s'il y avait eu des hauts fourneaux aux environs de Huntington, il me paraît invraisemblable que leurs reflets aient pu causer la plus petite surprise.

(1) Scientific American, 115-241.
(2) Même volume, p. 369.

Il est temps de citer plusieurs observations sur des apparitions de corps cylindriques dans l'atmosphère terrestre: j'entends bien cylindriques, mais pointus aux extrémités, c'est-à-dire en forme de torpille. Certains rapports manquent de précision, mais, par des recoupements partiels, je suis porté à croire que les routes super-géographiques sont traversées par des superconstructions en forme de torpilles qui, à l'occasion, visitent la planète, ou s'y voient amenées. En pénétrant l'atmosphère ter-

restre. ces navires aériens sont si fort ébranlés qu'ils doivent repartir sous peine de désintégration totale. Ce faisant, soit par tentative de communication, soit dans un esprit de complète gratuité, ils lâchent des objets qui explosent aussitôt, ou se désintègrent avec violence. D'une manière générale, je ne crois pas qu'on ait volontairement lâché des explosifs, mais que certains fragments de construc-tions ont été arrachés et sont tombés en explosant, comme ce que l'on appelle des «globes de feu ». Il a bien pu s'agir, pour autant que nous le supposions, d'objets de pierre ou de métal, recouverts d'inscriptions. Dans chacun des cas, les estimations dimensionnelles sont sans valeur, tandis que les rapports dimensionnels semblent plus acceptables. Un objet estimé à deux mètres de long peut en avoir deux cents, mais la forme n'est pas sujette aux illusions de la distance.

Le 10 octobre 1864, Leverrier envoya à l'Académie des Sciences trois lettres de témoins décrivant un long corps lumineux. aux extrémités effilées. qu'on avait vu tomber du ciel (3). Flammarion raconte que, le 20 août 1880, au cours d'un violent orage, M. Trecul, de l'Académie des Sciences, vit un corps jaune vif de trente-cinq à quarante centimètres de long sur vingt-cinq de large, en forme de torpille. ou plutôt « cylindrique, aux extrémités légèrement coniques », lâcher quelque chose avant de disparaître dans les nuages. Ce qu'il avait lâché tomba verticalement, et laissa une trainée lumineuse, sans élever le moindre son (4). Le 2 juillet 1907, à Burlington, dans le Vermont. on entendit une explosion terrifiante et une boule de feu, un objet lumineux tomba du ciel, ou plutôt d'une cons-truction aérienne semblable à une torpille (5). Je tiens qu'un dirigeable ou qu'une cons-truction aérienne en voie de dislocation eut à peine le temps de lâcher ce qu'il lâcha avant de se mettre en lieu sûr.

(3) L'Année Scientifique, 18-54-64.
(4) La Foudre et le Tonnerre, p. 87 ; pour le récit de TRECUL, voir *Comptes rendus, 103-849.*
(5) Monthly Weather Review, 1907, 310.

Voici ce que raconte de l'incident l'évêque John S. Michaud: «Je me tenais au coin des rues de l'Eglise et du Collège, face à la banque Howard, et le visage tourné vers l'est, plongé en pleine conversation avec l'ex-gouverneur Woodbury et Mr. A.-A. Bluell lorsque, sans le moindre avertissement, nous fûmes secoués par ce qui ressemblait à une explosion terrifiante et insolite, évidemment toute proche. En levant les yeux le long de la rue du Collège, je remarquai un corps en forme de torpille. à cent mètres de distance, qui avait l'air de stationner, suspendu dans les airs, à quinze mètres au-dessus des plus hauts bâtiments. Il avait environ deux mètres de long et trente centimètres de diamètre, sa paroi extérieure semblait de couleur sombre, çà et là en surgissaient des langues de feu, comme autant de fers rouges. Peu après, l'objet se mit en mouvement, assez lentement, et disparut au sud au-dessus des magasins Dolan. Comme s’il se déplaçait, la paroi sembla se trouer par endroits, laissant passer des flammes intenses. » L'évêque Michaud tentait de relier ce phénomène avec des observations météorologiques.

A cause de la proximité de l'observation, ce corrélatif est d'un intérêt capital, mais Je vais en citer un bien plus extraordinaire, eu égard au nombre considérable de témoignages qu'il rassemble. Je crois fortement que, le 17 novembre 1882, un énorme dirigeable traversa l'Angleterre mais la précision imprécise de toutes choses quasi réelles permet de relier ces observations avec pratiquement n'importe quoi.

E.W. Maunder, sollicité par les rédacteurs de *l'Observafory* de rédiger quelques souvenirs pour le cinq centième numéro de leur magazine, leur en donna un de forte taille (6) sur ce qu'il nomme «un étrange visiteur céleste~. Maunder se trouvait à l'observatoire roval de Greenwich, le 17 novembre 1882. en pleine nuit. Il y a~ait une aurore dépourvue de tout trait distinctif, mais au beau milieu apparut un grand disque de lumière verdâtre qui se déplaça rapidement dans le ciel. Mais sa circularité n'était de toute évidence qu'un effet de perspective, car, en passant au-dessus de la Lune, cet objet fut décrit comme «ayant la forme d'un cigare), «d'une torpille), «d'une navette:t ou «d'un fuseau). Maunder ajouta: «Si l'incident s'était produit un tiers de siècle plus tard, tout le monde l'aurait comparé sans doute à un zeppelin.» L'effet dura près de deux minutes, la couleur demeura semblable à celle des lueurs auroraIes du Nord, bien que Maunder dissocie le phénomène de tous ceux de l'aurore. «Il semblait y avoir un corps déterminé », le mouvement était trop rapide pour qu'il se soit agi d'un nuage, mais «rien ne pouvait ressembler aussi peu à la ruée d'un météore ». J. Rand Capron, dans un article interminable, fait allusion au phénomène de « rayonnement auroral » mais emploie l'expression «en forme de torpille» e.t note l'existence d'un noyau sombre (7). Parmi des nuées

d'observations confuses, il estima la hauteur de l'objet de soixante à cinq cents kilomètres, observations faites en Hollande et en Belgique. C'est par l'observation spectroscopique qu'il conclut à un rayon de lumière aurorale. Maunder, dans sa description contemporaine des événements, donnait une longueur approximative de vingt-sept degrés et une largeur de trois degrés et demi. Mais, par ailleurs, Capron avoue que le clair de lune l'empêchait de se servir convenablement de son spectroscope (8).

La couleur était blanche, mais l'aurore rosée (9). On voyait des étoiles au travers, mais non pas au zénith, où l'objet avait l'air opaque. C'est la seule assertion de transparence. Trop rapide pour un nuage, trop lent pour un météore (10), sa surface avait l'air marbrée (11). Il avait la forme précise d'une torpille (12). C'était probablement un météore, dit le docteur Gronewan (13) qui démontra qu'il s'agissait d'un nuage de matière météorique (14). Sans le moindre doute, c'était un prodige électrique (15).

Le rédacteur du *London Times* confie, le 20 novembre 1882, avoir reçu un abondant courrier sur ce phénomène. Un correspondant le décrit comme «une magnifique masse lumineuse, en forme de torpille », l'autre comme «une extraordinaire et inquiétante forme aux contours de poisson » ...

(7) Philosophical Magazine, 5-15-318.
(8) Nature, 27-84.
(9) Nature, 27-87.
(10) Nature, 27-86.
(11) Nature, 27-87.
(12) Nature, 27-100.
(13) Nature, 27-92.
(14) Nature, 28-105 ; voir 27-315, 338, 365, 388, 412, 434.
(15) PROCTOR : *Knowledge, 2-419.*

XXVI

LES FAUSSES LUMIERES DE DURHAM
DES BATAILLONS DE LUEURS INSOLITES

Les huit lumières qu'on aperçut dans le pays de Galles sur une étendue de treize kilomètres, et qui gardaient chacune leur propre trajectoire, qu'elles se meuvent ensemble, perpendiculairement, horizontalement ou en zigzag, avaient l'air électriques. Elles disparaissaient, réapparaissaient vaguement, puis étincelaient d'un coup aussi fort qu'auparavant. «Nous en avons vu trois ou quatre à la fois, en quatre ou cinq occasions.» (1). « De temps à autre, la côte ouest du pays de Galles est le point de rencontre de lumières mystérieuses... On nous mande de Towyn que dans les dernières semaines des lueurs de teintes diverses se sont déplacées au-dessus de l'estuaire du fleuve Dysynni, pour gagner le grand large. Elles prennent en général la direction du nord mais longent parfois les côtes, se déplacent à grande vitesse vers Aberdovey, puis disparaissent brusquement» (2).

Les lumières qui apparurent en plein ciel au-dessus de Vence, dans les Alpes-Maritimes, le 23 mars 1877, furent décrites comme des boules de feu presque aveuglantes, issues d'un nuage d'un degré de diamètre et se déplaçant avec une lenteur relative. On les vit plus d'une heure se diriger vers le Nord et l'on dit que huit ou dix ans auparavant on en avait observé de toutes semblables à Vence même (3). Et à Inverness, en Ecosse. les deux lumières vives toutes pareilles à des étoiles que l'on vit dans le ciel étaient stationnaires, mais à l'occasion prenaient Ilne vitesse exceptionnelle (4). Au soir du 30 juillet 1880. c'est à Saint-Pétersbourg qu'on vit une large lueur sphérique accompagnée de deux plus petites longer un ravin, se montrer pendant trois minutes, puis disparaître sans le moindre bruit (5). Tandis qu'à Yloibo. le 30 septembre 1886. un objet lumineux gros comme une pleine lune «flotta» lentement «en direction du nord» suivi de plusieurs petits (6).

« Les fausses lumières de Durham. »

En a-t-on assez parlé dans les journaux anglais, au milieu du XIX' siècle, de ces lueurs aperçues dans le ciel, assez bas au-dessus du sol, mais le plus souvent sur la côte de Durham. Les marins les prenaient volontiers pour des balises. II se produisit naufrage sur naufrage. On accusait les pêcheurs d'allumer de

faux phares et de se livrer au métier sordide de naufrageurs. Mais les accusés protestaient : seuls de très vieux navires. sans valeur, excepté pour les assurances, échouaient sur la côte. En 1866, l'émotion du public vint à son comble (7). On ouvrit une enquête. Des témoignages furent exprimés devant une commission, dirigée par l'amiral Collinson. Un témoin décrivit la lumière qui l'avait trompé comme «considérablement élevée au-dessus du sol ». On n'en tira aucune conclusion: on désigna le phénomène sous un vocable pratique entre tous en faisant allusion aux «lumières mystérieuses»; qu'elles qu'aient pu être «des fausses lumières de Durham» l'enquête n'y changea rien. En 1867, la commission de pilotage de Tyne reprit l'affaire en mains.

Opinion du maire de Tyne: «Une affaire bien mystérieuse. » En 1877. on parla fort d'un groupe de «météores» qui avait traversé l'espace «avec une lenteur remarquable» (8). Ils restèrent en vue pendant trois minutes, ce qui me fait penser que le mot «remarquable» est peu approprié puisqu'on l'applique en général à des phénomènes durant tout au plus trois secondes.

(3) *L'Année Scientifique,* 1877, 45.
(4) London Times, 19 septembre 1848.
(5) *L'Année Scientifique,* 1888, 66.
(6) Nature, 35-173.
(7) London Times, 9 janvier 1866.
(8) Report of the British A.ssociation, 1877, 152.

Ces météores avaient une autre particularité: ils ne laissaient aucune trainée sur leur passage. On les décrit comme suit: «Ils semblaient étroitement groupés comme un vol d'oies sauvages et se déplaçaient à la même vitesse, avec la même grâce régulière. »

D'après de nombreuses observations rassemblées par le professeur Chant, de Toronto, c'est le 9 février 1913 (9) qu'apparut un spectacle que l'on put apprécier au Canada, aux Etats-Unis, en mer, et aux Bermudes: «un corps lumineux doté d'une longue queue et qui grossit très rapidement » (10). Les observaleurs sont en désaccord quant à déterminer si le corps était un ou composé de trois ou quatre parties, toutes dotées d'une queue. Le groupe d'objets ou la structure complexe dont il s'agit avançait «avec une majesté singulière et délibéréee. «Il disparut au loin, et un autre groupe apparut en son lieu d'origine. s'avançant à son tour, par trois ou quatre, tout aussi posément que le premier. » Puis il disparut et fut suivi d'un troisième groupe. Certains observateurs comparèrent le spectacle à une flotte de navires aériens, d'autres à des cuirassés escortés par ries croiseurs et des destroyers. L'un d'eux nota ceci: «Il n'y avait probablement trente ou trente-deux corps, et le plus étrange était cette manière de se mouvoir par quatre, par trois ou par deux, alignés sur un rang. L'alignement était même si parfait qu'on aurait cru une flotte aérienne en pleine manœuvre après un sévère entrainement. »

Une lettre du capitaine Charles J. Norcock. du navire anglais *Caroline,* nous apprend que le 24 février 1893. à dix heures du soir, entre Shanghai et le Japon, l'officier de quart signala « des lueurs inhabituelles » entre le navire et une montagne de deux mille mètres de haut. Ces lueurs semblaient globulaires, se mouvaient parfois en masse, parfois en lignes irrégulières. Elles filèrent pendant deux heures en direction du Nord. puis disparurent. La nuit suivante, elles réapparurent. Elles furent un moment éclipsées par une petite He, allaient toujours au Nord il la même vitesse et dans la même direction que le *Caroline.* Mais elles se reflétaient singulièrement en déplaçant au-dessous d'elles sur l'horizon un certain rayonnement. Un examen au télescope apporta peu de précisions: les lueurs étaient rouges et semblaient émettre une faible fumée. Cette fois le phénomène dura sept heures et demie (11).

(9) JOllr. Roy. of Canada, novembre et décembre]913.
(10)
(11) Nature, 25 mai]893.

Le capitaine Norcock ajoute que dans les mêmes parages, et à peu près au même moment, le capitaine Castle, du navire anglais *Leander,* avait vu des lumières changer de direction pour aller à leur rencontre, mais les avait vu fuir, en se déplaçant cette fois plus haut dans le ciel.

Rapport tiré des observations de trois membres de son équipage par le lieutenant Fank M. Schofield, du navire américain *Supply* (12) : le 24 février 1904, trois objets lumineux, de tailles différentes, le plus large ayant un diamètre de six soleils, se manifestèrent à faible hauteur au-dessous de nuages d'une hauteur estimée à deux kilomètres. Elles s'enfuirent ou firent volteface, montèrent d'un seul mouvement dans les nuages, d'où elles étaient issues. Mais cette unité de mouvement ne

change rien à leur différence de taille, et à leurs susceptibilités différentes aux forces de la Terre et de l'air.

Voici enfin deux lettres de C.N. Crotsenburg, de Crow Agency, dans le Montana (13). Pendant l'été de 1896, l'observateur était employé dans les wagons postaux, et connaissait de longue expérience tous les phénomènes afférents à son poste. Un jour que son train se déplaçait en direction du Nord «depuis Trenton, dans le Montana, lui et un autre employé virent, dans les ténèbres d'une pluie drue, une lumière d'apparence ronde et d'une couleur rosâtre, qui semblait avoir trente centimètres de diamètre, flotter à trente mètres du sol, puis s'élever «à mi-chemin entre l'horizon et le zénith». Le vent soufflait fort de l'Est, mais la lumière continua à aller au Nord.

Sa vitesse variait. Parfois elle dépassait le train «très considérablement », d'autres fois, elle semblait être à la traîne. Les employés des postes la contemplèrent jusqu'au moment d'atteindre Linville, dans l'Iowa. La lumière disparut derrière le dépôt de cette ville et on ne la vit plus jamais. Il n'avait pas cessé de pleuvoir, mais il y avait très peu de foudre, ce qui n'empêche pas M. Crotsenburg d'expliquer le prodige par les «éclairs en houle» ou les «globes de feu». Mais le rédacteur de la *Review* est en désaccord avec lui; il pense que la lumière pouvait être un reflet de la pluie, du brouillard, des feuilles d'arbres trempées de pluies ou des feux du train.

(12) *Monthly Weather Review, mars 1904,115.*
(13) *Monthly Weather Review, août 1898, 358.*

Dans le numéro de décembre fut publiée une lettre de M. Edward M. Boggs, suggérant que la lumière était un reflet de la chaudière de la locomotive sur les fils télégraphiques humides: apparence qui loin d'être striée par les fils a pu être englobée dans une seule rotondité, et semblant osciller avec chaque ondulation de ces fils, a pu sembler changer de distance horizontale avec les divers angles de réflexion, puis avancer ou traîner en arrière, chaque fois que le train amorçait un virage.

C'est un exemple parfait de pseudo-raisonnement. Il inclut et assimile différentes données, mais exclut celle qui risque de le détruire, le simple fait que les fils télégraphiques longeaient la voie au-delà de Linville et pas seulement avant d'y arriver.

M. Crotsenburg pense aux «éclairs en boule» lesquels, tout en offrant une déroute affligeante à toutes les spéculations, sont généralement supposés en accord avec le vieux système de pensée. Mais la conscience très nette de «quelque chose d'autre » s'exprime dans certains passages de ses deux lettres lorsqu'il déclare ceci : «J'ai une chose à révéler de si étrange, que Je ne l'aurais jamais mentionnée, même à mes amis les plus intimes, si elle n'avait été confirmée de si irréelle manière que j'hésite à en parler, de peur qu'elle n'ait été un caprice hideux de mon imagination. »

XXVII

LES HEMORRAGIES DU SYSTEME SOLAIRE
AVERTISSEMENT A L'USAGE DES AVIATEURS

Vaste et noire, la chose qui planait, tel un corbeau, au-dessus de la Lune.

Boulets de canon, ronds et lisses qui sont tombés sur Terre. Nos cerveaux sont instables.

Des objets tout pareils à des boulets de canon sont tombés sur la terre en plein orage. Tout pareils à des boulets de canon sont les objets tombés en plein orage sur la Terre.

Averses de sang, averses de sang. Averses de sang.

Quelle qu'ait pu être cette substance rouge et desséchée, cette poussière de brique rouge qui tomba au Piémont le 27 octobre 1814 (1) ou cette poudre rouge qui, en hiver 1867, s'abattit sur la Suisse (2), quelque chose a saigné, très loin de cette Terre, quelque super-dragon a tamponné une comète.

Il y a quelque part dans le ciel des océans de sang, une substance qui se dessèche et tombe en poudre, puis flotte pendant des siècles. Un vaste territoire que les aviateurs connaîtront un jour sous le nom de Désert de Sang. Je ne m'avancerai pas trop loin, pour le moment, dans la Super-Géographie, mais l'Océan de Sang, ou le Désert de Sang, ou peut-être les deux, sont tout proches de l'Italie.

(1) Electric Magazine, 68-487.
(2) Pop. Sei. *New., 10-112*

Je soupçonne qu'il devait y avoir des corpuscules dans la substance tombée en Suisse, mais tout ce que l'on signala en 1867 fut qu'elle contenait une grande proportion «de matière organique» diversement configurée ». A Giessen, en Allemagne, l'année 1821 (3) vit une chute de pluie rouge pêche, contenant des flocons de couleur hyacinthe dont on nous dit qu'ils étaient de matière organique, de pyrrhine, précise-t-on.

Mais on nous dit très distinctement d'une certaine pluie rouge, d'une neige rouge, plus exactement, qu'elle fut d'une composition corpusculaire. Elle tomba le 12 mars 1876 près de Crystal Palace à

Londres (4). Je ne m'oppose pas à la «neige rouge» des régions polaires ou montagneuses parce que l'on ne l'a jamais vu tomber du ciel: c'est une poussée de micro-organismes ou un «protococcus» qui s'étale à même la neige. Mais cette fois on ne parle pas des «sables du Sahara» : la matière du 12 mars 1870 était, dit-on, composée des corpuscules d'apparence végétale, il est vrai. Mais soit dit en passant, neuf jours auparavant était tombée la substance rouge d'aspect charnel du Comté de Bath, dans le Kentucky.

Faisons la somme de nos éléments Super-Géographiques. Il y a des régions gélatineuses, des régions sulfureuses, des régions frigides et tropicales, une région qui fut source de vie par rapport à la Terre, des régions où la densité est si grande que tout ce qui en sort explose en pénétrant dans l'atmosphère terrestre.

Nous avons parlé des grêlons explosifs. J'ai à présent toutes raisons de croire qu'ils se sont formés dans un milieu plus dense que l'air terrestre au niveau de la mer. On a fabriqué de la glace sous très forte pression, dans les laboratoires de l'Université de Virginie. Cette glace, une fois amenée au contact de l'air normal, explosa brusquement (5). Et revenons à cette substance charnelle du Kentucky : ne tomba-t-elle pas sous forme de flocons? Le phénomène de l'aplatissement sous pression nous est devenu familier mais extraordinaire est celle de la pression inégale des différents côtés. On dit qu'en 1873 (6) après une tempête en Louisiane, un nombre prodigieux d'écailles de poissons fut trouvé sur quatre-vingts kilomètres le long des rives du Mississipi. On recueillit en certains endroits des boisseaux d'écailles dites de gar, un poisson qui pèse de cinq à cinquante livres. Il parait impossible d'accepter pareille identification: on pense à une substance comprimée en flocons ou écailles.

(3) Report of the British Association, 5-2.
(4) Yearbook of Facts, 1870, 59; *Nature, 13-414.*
(5) Popular SCience News, 22-38.
(6) Annual Record of Science, 1873, 350.

Certains grêlons de forme ronde sont bordés de franges étroites, mais larges, de glace irrégulière : ils ont quelque chose de stationnaire, on dirait qu'ils ont été retenus dans un champ de plaques glaciaires (7).

Un jour, j'avancerai une thèse qui comblera mon positivisme avancé: des démons sont venus nous rendre visite. Des démons étrangers, d'apparence humaine, aux barbes en pointe, bons chanteurs, mal chaussés d'un pied, mais exhalant le soufre avec indifférence. J'ai toujours été impressionné par la récurrence fréquente du soufre avec tout ce qui tombe du ciel. A Orkney, le 24 juillet 1818 (8), une chute de blocs de glace dentelés répandit une forte odeur sulfureuse. Et cette sorte de coke qui, à Mortrée, dans l'Orne, tomba le 24 avril 1887 avec une substance sulfureuse? Et les énormes choses rondes, qui montèrent du fond de l'océan autour du *Victoria?* Si nous acceptons toujours qu'il se soit agi de super-constructions issues d'une atmosphère plus dense en danger de décomposition, venues se plonger dans l'océan pour y trouver un soulagement puis émergeant à nouveau pour reprendre le chemin d'Uranus et de Jupiter, souvenons-nous qu'on leur attribua une puanteur de soufre. Et de toute façon cette notion de proximité s'oppose à l'explication officielle qui veut que ces objets, loin de sortir de la pleine mer, se soient élevés au-dessus de l'horizon en donnant l'illusion de la proximité.

Autre chose encore: le 1er juillet 1898 à Sedberg (9), un observateur vit s'élever dans le ciel un objet rouge long de dix degrés, ou, pour employer son expression précise, quelque chose qui ressemblait à la partie rouge d'un arc-en-ciel. Le ciel était alors tout à fait obscurci, le soleil s'était couché et il tombait une pluie drue. La donnée qui m'impressionne le plus dans ce livre est cene des chutes successives. Si sur un espace restreint des objets tombent du ciel, puis y retombent à nouveau, ils ne sont pas le produit d'un tourbillon lequel, même axialement stationnaire, se déverse toujours tangentiellement. Les grenouilles de Wigan tombèrent à nouveau. Quant aux cas de substances gélatineuses tombées sur Terre en compagnie de météorites, je tiens que ces derniers, traversant les mers tremblotantes et protoplasmiques de Génésistrine en ont détaché des fragments de gélatine et de protoplasme qui les ont escortés dans leur chute.

(7) On en voit de semblables dans *l'Illustrated London News, 34-545.*
(8) Trans. Royal Soc. Edin., 9-187.
(9) Nature, 58-224.

Et à ce propos, j'avertis tous les aviateurs: ils se retrouveront un jour suffoquant dans un réservoir de vie, ou collés comme des raisins sur un pudding.

Mais l'élément positif de ma composition réclame une apparence de plénitude : s'il y va des lacs Super-Géographiques peuplés de poissons, il y a des météorites pour y plonger avant d'aller sur terre. Et ma structure positive se doit d'enregistrer ne fût-ce qu'un seul cas de météorite ramenant avec lui un banc de poissons. Au Pérou, le 4 février 1871, sur la berge d'un fleuve tombait une météorite : On retrouva sur place plusieurs poissons morts, appartenant à différentes espèces (10). La tentative de corrélation veut que «ces poissons aient été projetés hors de l'eau, puis contre le bloc de pierre ». Le fait que cette éventualité soit imaginable ou non dépend des hypnoses individuelles. Mais une autre théorie veut que les poissons soient tombés parmi les fragments de météorite (11). Plusieurs pages auparavant, j'ai cité le cas d'une pierre sculptée tombée à Tarbes. Elle est, à mon avis, la plus impressionnante de mes corrélations nouvelles: souvenez-vous du fait qu'elle était couverte de glace. Si nous passions au crible tout le contenu de ce livre, et que nous en rejetions la moitié, j'aimerais que cette donnée puisse survivre. Ramener l'attention sur la pierre de Tarbes serait, à mon avis, une entreprise conforme à l'esprit de ce livre.

Et les fragments de banquises Super-Géographiques, ces blocs de glace plats dotés de stalactites. Je crois que je n'ai pas assez souligné qu'au cas où ces structures n'étaient pas des stalactites, de pareilles protubérances cristallines indiquent tout autant une longue suspension. En 1869, près de Tiflis, sont tombés de larges grêlons dotés de protubérances. «Leur caractéristique la plus remarquable est qu'à en juger par nos connaissances actuelles, une très longue période à dû être nécessaire à leur formation» (12). Une autre source précise la date: il s'agit du 27 mai 1869 (13) et souligne encore: «Ces poussées cristallines ont dû rester en suspension pendant un très long temps. » Et le phénomène presque classique: quatorze jours plus tard, au même endroit, tombaient d'autres de ces grêlons.

Des fleuves de sang veinulent les mers albumine uses, ou une composition proche de l'œuf dont la Terre est un centre local d'incubation. Telles sont les super-artères de Génésistrine. Les couchers de soleil en sont la prise de conscience.

Elles rougissent parfois le ciel de lueurs nordiques. Ce sont des réservoirs super-embryonnaires dont émanent les formes de vie.

Notre système solaire tout entier n'est qu'un organisme vivant, sujet de temps à autre à des hémorragies internes. Ou de vastes corps de matière vivante, comme on en trouve dans les océans.

Ou encore: en un lieu, en un temps très spécial, un objet vivant de l'espace, grand comme le pont de Brooklyn, est tué par un autre, grand comme Central Park. Voilà qu'il saigne.

Et je pense aux banquises célestes, qui ne tombent jamais sur terre, mais dont l'eau se déverse si volontiers. D'après le professeur Luigi Palazzo, chef du Bureau Météorologique d'Italie, il est tombé à Messignadi en Calabre, le 15 mai 1800, quelque chose qui ressemblait fort à du sang frais.

(10) Nature, 3-512.
(11) Nature, 4-169.
(12) Popular Science News, 24-34.
(13) Geological Magazine, 7-27.

On examina la substance dans les laboratoires de la Santé publique, à Rome: on l'identifia à du sang (14). «L'explication la plus valable de ce terrifiant phénomène est que des oiseaux migrateurs, cailles ou hirondelles se sont fait démembrer par la violence du vent. Mais on ne mentionne pas qu'il y eut, en cet instant précis, un vent violent, lequel d'ailleurs eût dispersé facilement la substance en ques-tion. On ne vit pas tomber d'oiseaux, on ne recueillit même pas une plume d'oiseau.

Reste une seule donnée : cette chute de sang céleste.

Et le fait qu'au même endroit, un peu plus tard, il retomba du sang.

(14) *Pop. Sei. News, 35-104.*

XXVIII

APERÇUS INQUIETANTS SUR LA BETE DU DEVONSHIRE

Un correspondant de *Notes and Queries,* originaire du Devonshire, rappelle un événement, survenu trente-cinq ans auparavant : le sol était recouvert de neige, et tout le sud du Devonshire se réveilla un beau matin pour découvrir dans la neige vierge des traces inconnues jusqu'à ce jour, des «empreintes griffues, de forme inclassifiable » alternant à intervalles immenses mais réguliers avec ce qui ressemblait fort à l'impression d'une pointe de pique. Les empreintes étaient répandues sur un territoire étonnamment vaste et semblaient avoir surmonté tout obstacle possible, tel que haies, murailles et maisons. A l'excitation générale, des chasseurs et des chiens suivirent cette piste étrange jusqu'à une forêt, dont les chiens s'enfuirent en hurlant de terreur, en sorte que nul n'osa l'explorer (1).

Un autre correspondant se souvint de l'incident: il s'agissait de traces de blaireau, et l'excitation générale avait fait place en un seul jour au calme le plus total (2). Mais un troisième semblait avoir conservé des relevés de ces empreintes que sa mère avait obtenus dans la neige de son jardin, à Exmouth : il s'agissait de traces de sabots appartenant à un animal bipède (3). Enfin, un dernier correspondant rappelait l'émoi et la consternation de «certaines classes » : il dit qu'un kangourou échappé d'une ménagerie «avait, par l'écart et la forme de ses empreintes, accrédité quelque apparition diabolique » (4).

Telle est l'histoire que je vais relater à présent dans ses sources contemporaines: j'ai préféré commencer tout d'abord par les récits ultérieurs pour souligner l'impression de corrélation que fournit le temps écoulé, par addition, négligence ou distorsion. Par exemple, ce calme total revenu « en un seul jour » : l'agitation se poursuivit, en réalité, pendant plusieurs semaines.

Tout phénomène est «expliqué » en termes de la Dominante contemporaine. Aussi me contenterai-je *d'exprimer:* Les démons qui laissent leurs empreintes sur la neige appartiennent à la Troisième Dominante sur la cour et au XIX · siècle, c'était l'affaire de pur tropisme humain que d'interpréter les traces comme griffues. Toute empreinte de sabots, avant d'être chevaline, demeure démoniaque : au XIXe siècle, elle se devait de devenir griffue. Et pourtant, la mention vient tout droit du professeur Owen, l'un des plus grands biologistes de son époque, malgré l'opinion contraire de Darwin. Or, à la

Bibliothèque municipale de New York, il existe deux relevés de ces empreintes: aucune ne suggère, serait-ce accessoirement, une trace de griffes. J'en conclus que le professeur Owen, loin d'expliquer quoi que ce soit, s'est livré au petit travail classique de corrélation.

Une des versions ultérieures cherche à ramener cet événement incongru à l'Ancienne Dominante en l'intégrant au paysage familier des contes de fées, et à le discréditer en l'assimilant au conventionnel fictif: je parle de cette histoire de chiens hurlants et terrifiés, refusant de pénétrer dans la forêt maudite. On sait que des expéditions de chasse furent organisées. mais les chiens hurlants et terrifiés n'apparaissent dans aucun réeit contemporain. L'hypothèse du kangourou tente de s'adapter au besoin urgent de tout animal susceptible de faire des bonds gigantesques, certaines empreintes ayant été retrouvées sur le toit des maisons. Un peu plus tard, la dispersion des traces de pas obligea la rumeur publique à inventer un second kangourou, pour faire bonne mesure, bien que la ligne des empreintes ait été rigoureusement unique.

(3) Notes and Queries, 7-9-70.
(4) Notes and Queries, 7-9-253.

Je tiens qu'il n'aurait pas fallu moins de mille kangourous unijambistes, tous ferrés d'un sabot minuscule, pour laisser dans la neige les empreintes du Devonshire.

Et voici la version journalistique: «On signale une sensation. considérable dans les villages de Tapsham, Lymphstone, Exmouth, Teignmouth et Dawlish, dans le Devonshire, causée par la découverte, le 8 février 1855, d'une incroyable quantité d'empreintes de formes étranges et mystérieuses » (5). Là encore il est question de l'incroyable multiplicité des traces de pas découverts dans l'espace très vaste limité par les différents villages. On en retrouva encore dans les endroits les plus imprévus: Jardins enclos par de hautes murailles, rase campagne et toits de maisons. A Lymphstone, il n'y eut pour ainsi dire pas un seul jardin qui n'ait reçu cette visite indescriptible. Nous avons cité bien souvent des rapports insouciants mais aucun ne dépasse en pure négligence celui qui attribue les traces à un bipède plutôt qu'à un quadrupède sous prétexte qu'elles se présentent en une seule ligne. Comme si un bipède eiit placé un pied précisément en face de l'autre, à moins d'avoir sauté. On dit que les empreintes étaient en général à vingt-cinq centimètres les unes des autres. «L'empreinte du pied ressemble de très près au sabot d'un âne, et mesure quatre centimètres, parfois six ». Il s'agissait en somme de cônes à base tronquée, en forme de croissant. Les diamètres cités sont ceux des sabots de très jeunes poulains: trop petits pour être comparés raisonnablement aux sabots d'un âne. «Dimanche dernier le révérend, M. Musgrave, a fait allusion à la chose au cours de son sermon. Il a suggéré la possibilité qu'il s'agisse d'un kangourou, mais cela me parait impossible, vu que les empreintes ont été relevées de part et d'autre de l'Este (un petit lac large de trois kilomètres et demi). Le tout laisse une impression de mystère et bien des villageois superstitieux ont peur la nuit, de s'aventurer au dehors. »

Le mois suivant (6): «L'intérêt suscité par ce phénomène n'a pas encore diminué, on continue de mener enquête sur enquête quant à l'origine des traces de pas qui causèrent une telle consternation dans la matinée du 8 février dernier. En addition aux circonstances mentionnées dans le *Times,* il y a quelque temps, on peut d'ores et déjà ajouter qu'à Dowlish de nombreuses personnes ont formé une troupe armée, se munissant de fusils et autres armes, dans le but éventuel de retrouver et de détruire l'animal supposé responsable de ces empreintes.

(5) London Times, 16 février 1855.
(6) London Times, 6 mars 1855.

Comme on pouvait s'y attendre, la troupe revient les mains vides. On s'est livré à de nombreuses spéculations sur la nature des empreintes. Certains ont parlé d'un kangourou, d'autres ont fait allusion aux traces de pattes laissées par de larges oiseaux ramenés sur les côtes par le mauvais temps. A plusieurs reprises, on a fait circuler le bruit qu'on avait capturé quelque animal échappé d'une ménagerie, mais le mystère en réalité demeure entier. »

Dans un magazine illustré (7), on consacre au prodige un très large espace, en reproduisant notamment un croquis des empreintes fabuleuses: je les décrirai une fois de plus sous l'aspect de cônes à base tronquée, sauf qu'ils sont quelque peu allongés, comme des sabots de poulains. Mais espacés en droite ligne. Les empreintes représentées sur le croquis étaient espacées par vingt-cinq

centimètres, et cet écartement fut invariablement relevé dans chaque village. On mentionne d'autres localités que celles citées dans le *Times*. L'auteur de l'article. un familier du Canada, déclare n'avoir jamais vu d'empreintes si clairement détourées dans un champ de neige. Insistant sur le point que néglige le professeur Owen, il ajoute: Nul animal connu ne laisse une trace de pas rectiligne. Et pas même l'homme. Pour conclure, il suggère que ces marques n'étaient pas des traces de pas. Et le détail qu'il donne à ce point de son exposé peut fort bien être tout simplement crucial.

Quelle que soit l'origine de ces traces, elles semblaient avoir soulevé la neige, plutôt que de l'avoir comprimée. Car d'après lui la neige avait l'air d'avoir été marquée comme par un fer rouge.

Le 3 mars, le professeur Owen, discutant le croquis publié, ne démord pas de sa conviction: il s'agit toujours, pour lui, d'empreintes griffues laissées par un blaireau (8). Sa lettre est suivie d'un abondant courrier. Un correspondant parle d'un «cygne égaré». M. Musgrave envoie à son tour un croquis de quatre empreintes rectilignes. Aucune n'est griffue.

Petite étude sur la psychologie et genèse d'une tentative de corrélation. M. Musgrave déclare: «J'ai jugé bon à un moment donné de mentionner le mot de «kangourou ».

(7) llustrated London News, 24 février 1855.
(8) llustrated London News, 3 mars 1855.

Je n'ai aucune confiance réelle dans cette solution, mais me déclare heureux de ce qu'il y ait un kangourou dans l'air, car cette notion s'oppose à l'impression dangereuse, dégradante et fausse qu'il pourrait s'agir du diable. Mon mot était bien de saison et fut sans doute salutaire. »

Jésuite ou non, il n'importe, telle est mon opinion: car bien que la controverse m'ait souvent opposé à cette attitude, je suis d'avis que toute relation du passé a été considérée dans ce livre par rapport à la Dominante de son époque.

Je passe sur d'autres témoignages: la correspondance du *News* fut si importante que le numéro du 10 mars dut se contenter d'en publier une sélection. Il s'agissait tour à tour de loutre, d'un rat ou d'un crapaud sauteur. Quelqu'un émit même l'opinion qu'un lièvre avait pu galoper les pattes jointes par paires, de manière à laisser des traces rectilignes ...

Mais pour peu qu'on feuillette les annales du *London Times,* on y trouva, à la date du 14 mars 1840, la mention suivante: «Dans les hautes montagnes du district élevé où Glenorchy, Glenyon et Glenochay sont contigus, on a relevé plusieurs fois sur la neige, durant l'hiver dernier et le précédent, les empreintes d'un animal jusque-là inconnu dans toute l'Ecosse. Ces traces ressemblaient très exactement, et à tous les égards. à celles d'un poulain de taille convenable, à cela près que la plante en était légèrement plus longue et peut être moins ronde. Jusqu'à présent, personne n'a eu la bonne fortune d'apercevoir, fût-ce un seul instant, cette créature dont la forme et la dimension restent mystérieuses. Seule la profondeur des traces dans la neige donne à entendre qu'il doit s'agir d'une bête énorme. On a observé également que sa démarche ne semblait pas être celle de la généralité des quadrupèdes, mais ressemblait aux bonds d'un cheval effrayé ou pourchassé. Ces traces n'ont pas été relevées dans une seule localité, mais sur un territoire d'une vingtaine de kilomètres.

Enfin, pour conclure en beauté. je livre à mes lecteurs une lettre de Heidelberg (9) «sur l'autorité d'un médecin polonais ». Il y est signalé qu'à la frontière de Galicie, en Russie polonaise, sur la Piashowa (la colline de sable) on trouve chaque année des traces toutes semblables dans la neige et parfois dans le sable même de la colline. «Les habitants, conclut la lettre, les attribuent à des influences surnaturelles. »

(9) *Illustrated London News,* 17 mars 1855.

APPENDICE

Le crépuscule des bonimenteurs

Certains seront tentés d'interpréter le titre qui précède comme paraphrasant celui de tel ouvrage récent publié par MM. Louis Pauwels et Jacques Bergier, j'ai nommé *Le Matin des Magiciens* (Gallimard, éditeur). Ils auront parfaitement raison. L'avantage d'un pareil titre est qu'il résume assez fidèlement l'article qui va suivre, au lieu que *Le Matin des Magiciens,* avec ses promesses d'aube et d'enchantements, ne laisse pas de provoquer chez son lecteur une frustration vague, comme peut en procurer un livre vague, mais une frustration tout de même, nantie des adéquates conclusions.

Louis Pauwels et Jacques Bergier: lorsqu'une association s'appuie sur deux termes aussi divers, je n'ose dire inverses, on peut s'attendre à ce qu'elle engendre des surprises. Certains diront encore que lesdits termes, pour divers qu'ils nous apparaissent, se trouvent réunis sans grand hasard parmi les signa. taires d'un manifeste improprement connu comme « le manifeste du Maréchal Juin (1). Mais je leur répondrai qu'il est mesqnin, et d'ailleurs superflu de s'en prendre d'emblée aux généralités lorsqu'un livre de 512 pages et quelques trous (2), offre à l'observateur de bonne foi, un terrain suffisamment ferme à l'argumentation éventuelle.

Qu'est-ce que *Le Matin des Magiciens?* C'est, selon la méthode chère à M. Pauwels, une succession de réflexions individuelles assez parcimonieuses, d'anecdotes commentées et de longues citations entrecoupées à raison d'à peu près un chapitre sur deux, par des extraits de romans, des relevés de conférences, ou des nouvelles intégrales, empruntées de préférence à la science ·fiction. Bref, une sorte d'anthologie butinante où des sujets fort disparates sont abordés comme au triple galop selon une attitude d'effarement patient dite de « réalisme fantastique » (« des portes s'ouvrent sur une réalité *autre* ») qui semble une seconde forme de cet adage selon lequel « la réalité dépasse la fiction ».

Les auteurs nous suggèrent, pour commencer, que les sociétés secrètes, dépositaires de techniques immémoriales, assureront la domination totale d'un autre monde sur les civilisations à venir.

(1) Manifeste des intellectuels français (en réponse au manifeste sur le droit à l'insoumission).
(2) Un trou notable est constitué par l'absence inexpliquée dans le corps de l'ouvrage d'une série de «considérations de René Alleau, sur l'état de conscience supérieur », lesquelles figurent pourtant en Table des Matières.

Bergier rapporte une conversation peu convaincante qu'il aurait eue avec Fulcanelli en 1937, et où l'auteur du Mystère des Cathédrales lui aurait signalé le grave danger des expériences nucléaires. Un bref panorama de l'alchimie dévoile assez rapidement la curiosité superficielle, presque exotique des auteurs : « A y regarder de près, il nous a paru raisonnahle de tenir, à côté des textes techniques et des textes de sagesse (de l'alchimie), les textes démentiels pour des textes démentiels... Le mercure était fréquemment utilisé par les alchimistes. Sa saveur est toxique, et l'empoisonnement provoque le délire. »

Après une digression sur Charles Fort, dont on verra qu'ils ont complètement trahi les intentions (le livre passe volontiers d'une parenthèse à une digression), les auteurs reprennent à leur compte

les conclusions fumeuses de Saurat sur l'Atlandide et les géants, puis consacrent à Borhiger et à ses disciples nazis, dix de leurs chapitres les plus suivis et les plus soutenus. Enfin, après un rapide coup d'œil jeté sur la para-psychologie, ils attrihuent la découverte du « point suprême» de Breton à la venue sur terre des Mutants, qu'ils identifient d'ailleurs aux « grands transparents » et dans lesquels ils saluent la naissance d'un Etre Collectif. Bien entendu, une analyse aussi sommaire ne rend pas compte des nuances et tend à faire disparaître les transitions que les auteurs ménagent à leur travelling culturel. Mais je suis ohligé de traduire comme je l'entends, le déhraillé presque incroyable de l'ensemhle, que ponctuent des réflexions normandes (« Nous pensons qu'à un certain niveau, l'intelligence est elle.même une société secrète») et un recours presque épuisant à des auteurs aussi contradictoirement équivoques que Bulwer.Lytton, Lovecraft, Borges, Arthur Machen, Banns Ewers ou Gustav Meyrink.

J'ai parlé des auteurs. Or, dès les premières pages, il apparaît assez nette · ment que M. Pauwels assume seul la responsahilité d'une rédaction où l'on reconnaît d'ailleurs sans peine son infinie tristesse, son don d'ahurissement verhal, et cette condescendance funèbre sous laquelle, devant les caméras de télé. vision, il enterre les grands de ce monde. M. Bergier fait les tout premiers frais de l'opération (mais on verra où il prend sa revanche) : Pauwels nous le pré · sente comme « un petit Juit .. » au « nez pointu, chaussé de lunettes rondes, derrière lesquelles hrillaient des yeux agiles et froids». Il corrige d'autre part la précision grinçante du croquis par le sentiment très réel d'admiration que lui inspire la culture hrillante de son collahorateur, auquel, précise-t-il, il doit non seulement l'idée de hase de leur travail, mais encore sa matière première. « En un lustre, Bergier m'a fait gagner vingt ans de lecture active, écrit-il. Dans ce cerveau, une formidable bihlio-thèque est en service. Le choix le classement, les connexions les plus complexes, s'étahlissent à la vitesse de l'électronique.» Je ne soulèverais pas le problème des sources, en apparence secondaire dans le cas d'un ouvrage spéculatie, s'il ne révélait pas, dès le départ, la fragilité de ses assises. Pauwels cèdera, page après page, au plaisir de citer des ouvrages qu'il n'a pas lus, mais dont Bergier lui garantit sans doute le sérieux. Ce qui explique pourquoi les arguments les plus solides de l'entreprise sont empruntés, sans contrôle qualificatif, à des romanciers populaires comme Bradhury, C.S. Lewis, Merritt, Van Vogt, Walter Miller ou Arthur Clarke. Le mot « centrale d'énergie». leitmotiv de Pauwels, est dû à John Buchan, sorte de Jean d'Agraives anglais, mâtiné de Gaston Leroux. Bergier eût pu, au même titre, orienter son crédule partenaire vers Les Horizons perdus de James Bilton, Les Hespérides de John Palmer, La nouvelle Crète de Rohert Graves, vers les romans de Rider Baggard, ou les aventures de Fu Manchu. Ajoutons à cela que Bergier-Pauwels s'appuient souvent sur des ouvrages de démystification comme Fallacies in the Mme of science de Martin Gardner, mais pour adopter sans hésitation toutes les fables que cet auteur a ridiculisées ou démontées, qu'enfin ils prennent pour bible des revues aussi frivoles qu'Astounding Science Fiction, et reproduisent sans vérification des extraits de la presse vulgarisatrice.

Quel est par contre, le rôle de Pauwels dans ce volume ? Celui fort élégant, mais peu glorieux d'un système d'embrayage. Il s'étonne, se palpe, s'enthousiasme ou s'inquiète avec la disponibilité inlassable du Huron de service. Cet homme qui jette un seul coup d'œil sur le préfet de police, et reconnaît immédiatement son frère spirituel, est stupéfié par un petit quipu pré-incaïque, cite respectueusement une anecdote de Cocteau, entérine Lobsang Rampa. Dans le désir avoué d'écrire un livre fortéen, il cède aux fallacieuses tentations du pastiche le plus sommaire: « Nous nous refusons à exclure des faits sous prétexte qu'ils ne sont pas convenables... Nos méthodes furent celles des savants, mais aussi des théologiens, des poètes, des sorciers, des mages, et des enfants. Nous nous sommes conduits en barbares, préférant l'invasion à l'évasion... Nous faisions partie des troupes étranges, des hordes fantômatiques... des cohortes transparentes et désordonnées qui commencent à déferler sur notre civilisation.» Voilà qui reprend, avec quelle sinistre platitude, ces passages de Fort: « Mes méthodes seront celles des théologiens, des sauvages, des savants et des petits enfants... Nous tiendrons une procession de toutes les données que la science a jugé bon d'exclure. Des bataillons de maudits, menés par les données blafardes que j'aurai exhumées, se mettront en marche. » On ne peut même pas parler de plagiat, sans insulter Lautréamont. Il s'agit tout au plus de ravaudage, ou de tricot.

Charles Fort, partant de faits précis, étiquetés et contrôlés, leur appliquait une forme lyrique du doute, et atteignait poétiquement au surréel. Pauwels, tout à l'inverse, part de belles fictions, les examine avec une bonne foi velléitaire, et leur découvre un certain réalisme. « Aux méthodes et à

l'appareil du surréalisme, écrit-il avec modestie, nous avons voulu substituer les méthodes plus humbles et l'appareil plus lourd de ce que nous appelons le réalisme scientifique.» On ne saurait mieux dire : au lieu de discerner dans la réalité un quotient surréel, il examine le fantastique, dans ses données les plus friables, et lui trouve une vraisemblance.

A ceux (toujours les mêmes) qui croiront flairer dans cette pratique nouvelle de l'obscurantisme, une méthode réactionnaire, je n'apporterai qu'un faible démenti. Ceux qui pleurent la défaite du Supérieur Inconnu ou le dégel de la cosmogonie glaciaire sont bien venus de se tourner avec espoir en direction des soucoupes volantes. Ils peuvent invoquer « l'ultra-conscience » avec la même astucieuse volte-face qui caractérise le « socialisme national» de M. Susini. Ils ne parviendront pas à reléguer le Noir à la chemise noire. La sommaire rigueur de leur travaux en proie à l'imparfaite digestion, leur quête des procédés de séduction mentale les plus univalents, leurs vains regrets des ères de panique intellectuelle indiquent la vétusté de leur attitude fermée aux notions les plus évidentes de ce siècle (délire d'interprétation, automatisme lyrique, acti · vité paranoïaque critique, etc.). Exilés permanents du domaine poétique et de ses foisonnantes réalités, étrangers à l'innocence des voyants comme à l'humour désespéré des mythomanes, ils triturent l'ombre, et sans même céder à la finaude tentation des « vies imaginaires » selon Schwob, affabulent l'histoire à partir de ses démentis, identifiant leur analyse du nazisme aux souhaits rétrospectüs que leur inspirent les lacunes du dossier. L'option systématique qu'ils prennent en faveur de l'obscur et du douteux, au détriment du ténébreux et du talent, les enchaîne par force à la stéréotypie d'un thème que guette dès le départ la surenchère. Ce négligé trahit complètement leurs ambitions : cherchant à s'imposer comme les passeurs de muscade d'un éventuel «ordre nouveau », ils voient se coucher devant leur balcon le soleil des illusiounistes, mires et faux adeptes.

Etranlement, cet échec semble provenir d'un conflit souterrain de personnalités : quand les thèses enjouées, paradoxales d'un pince-sans-rire sont développées par un pontife au sérieux de marbre, les mines enfouies ont tendance à exploser sous forme de pétards. Jacques Bergier, il n'y a pas si longtemps, trouvait inoffensives et surfaites les vues de Gurdjieff qui impressionnaient Pauwels jusqu'à l'effondrement nerveux (1). Les thèses de Saurat sur l'Atlandide lui inspiraient le même dédain: « Nous apprécions le canular autant que n'importe qui, écrivait-il, mais prolonger un canular jusqu'aux dimensions d'un volume comme celui-ci est abusif. Il est regrettable de voir reparaître ainsi les pires élucubrations de la pseudo-science hitlérienne (2).» La matière bigarrée qu'il semble avoir fournie en se jouant, un autre en disposa, avec quelque impru-dence. Il faut être un désert d'humour comme M. Pauwels pour s'être laissé affoler plus d'une demi-seconde par le débit monocorde de maniens, de nécromants, d'androïdes, de poltergeists, de zombies et de savants fous qui ponctue comme une toux la conversation quotidienne de son ami, surtout pour en tirer un bréviaire aussi bancal.

Pendant qu'à la lecture de ce livre, défilent (gageons-le) dans l'antichambre des auteurs, toutes les carto-manciennes, tous les spirites de banlieue, théosophes de sous-préfecture et swamis irlandais de l'hémisphère, nous émettons le vœu candide qu'une telle collaboration puisse se poursuivre désormais sans le moindre obstacle. A chaque Louis Pauwels, on devrait expédier son Jacques Bergier.

Robert BENAYOUN. (La Brèche, oct. 61.)

(1) Voir j'interview de Jacques Bergier sur Gurdjieff, dans Medium 2, en mat 1954.
(2) Voir Ici *on désintègre 1* par Jacques Bergier, dans *Fiction* 9, en aodt 1954.

TABLE DES CHAPITRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

SUR LES PRESSES DE

L'IMPRIMERIE P. VITRANT

14, ROUTE DE PARIS

VIWERS-LE-BEL (S-et-O)

N° d'Imprimeur : 1517

Dépôt Légal : 1er Trimestre 1967